

LES RITUELS PRE-ISLAMIQUES A ANJOUAN

CHAPITRE4 LESRITUELS PRE- ISLAMIQUES À ANJOUAN

Afin de mieux comprendre les différents rites et rituels à Anjouan, nous avons jugé utile de faire leur description de la manière la plus détaillée possible en indiquant l'identité des participants, leurs costumes ainsi que l'orchestre animant la danse des esprits. Je décrirai dans ce chapitreles rituels suivants : le culte aux anguilles,*mhunga*, dans quatre sites différents d'Anjouan ; le *Trimba* célébré dans le Nyumakele, avec une attention particulière portée à l'histoire de ce territoire ; le *Nkoma* célébré à ouani avec là aussi une attention particulière accordée aux traditions sur l'histoire du peuplement de la région de Ouani ; le *Mhatse*, un rite célébré à ouani pour faire tomber la pluie ; enfin, le *Mdandra* célébré à Mro-maji et dans une grotte.

Un tableau (ci-dessous) récapitule la variété des rites et quelques unes de leurs caractérisitiques. Outre ceux que je viens de citer, on pratique aussi à Anjouan le *mgala*, culte de possession anjouanais, et le *trumba*, culte de possession d'origine malgache très répandu dans toute la région occidentale de l'océan Indien. Les cultes aux *kokolampo* ou *wanaissa*, les *sangatri*, sont des petits rituels qui n'ont pas la portée de ceux que je vais décrire ici.

Je mentionnerai d'abord les offrandes qui, toutes les pratiques religieuses traditionnelles, sont exigées par les esprits pour le bon déroulement du rite. Il est impératif qu'on puisse offrir quelque chose aux esprits en respectant scrupuleusement certaines règles et interdits sur les sites sacrés. Chaque site sacré a ses propres règles. Certains *mwalmu dunia* (tradipraticien) possèdent des manuels, qui déterminent, l'importance et la nature des offrandes (ex. le choix de la couleur du plumage de la poule ou du coq pour guérir un malade). Quelquefois, le tradipraticien associe au rituel d'exorcisme la délivrance de talisman ou amulette (*hirizi*), contenant des versets du Coran écrits sur du papier enveloppé dans du tissu blanc ou rouge. Ce *hirizi* est censé protéger la personne qui le porte. Le tissu (*pantry*) neuf est utilisé aussi comme offrande au moment de bains rituels sur le site, quelquefois au bord de la mer. Les tissus sont abandonnés sur place après la purification du malade. Ce geste permet de laisser derrière soi l'esprit maléfique qui possédait la personne. (Sur Mayotte, voirBoinaïdi 2015 : 90)⁹⁷

⁹⁷Anchoura Boinaïdi, « Les pratiques cultuelles dans les espaces naturelles à Mayotte », in *Taârifa*, n° 5, 2015, pp. 83-105.

Rites	Type	Environ.	Origine.	Local.	Org	Freq.	Nbr	Offrande
Koko lampo	Incantation Kokolampo	Grotte, Beach, Montagne	Comore Madagascar	Partout	Tout le monde	Tout moment	1 à 5	Miel + riz+ lait
Mdandra.1	Danse des esprits, Procession, Chant	Grotte.	Afrique	Mro-Maji	Tout le monde	1 / an	150	Bœuf / Cabris
Mdandra.2	Danse des esprits, Chant, Locale (sur place)	Ville	Afrique	Ouzini	Tout le monde	1 / an	100	Cabris
Mgala	Danse	Ville Ville	Afrique	Partout	Tout le monde	Tout moment	60	Sang+R+l ait+miel+ parfum
Mhatse Mguru	Incantation, Chant, Local (sur place)	Ville	Comores Ailleurs	Partout	Tout le monde	Sèche- resse	300	Cabris ?
Mhunga. Amalona	Incantation Anguilles	Beach. Rivière.	Asie Madagascar Anjouan. Mayotte.	Ouani Domoni Ongoni Jimlime	Tout le monde		1 à 5	Riz+lait +miel + œuf + sucre
Mwaha	Incantation, local (sur place)	Ville Beach.	Perse	Partout	Tout le monde	1 / an	1000	Repas
Nkoma	Danse, Chant, Locale (sur place)	Beach.	Afrique	Ouani	2 famille.	1x3ans	2000	Bœuf / Cabris
Sangatri.		Grotte. Beach.	Afrique	Partout	Tout le monde	Tout moment	5	Sadaka ⁹⁸ Parfum
Trimba	Incantation, Danse, Chant, Procession	Forêt, Village, Beach	Afrique	Nyum	1 famille.	1/ an 7j	2000	Bœuf / Cabris
Tromba	Danse, Incantation, Chant	Ville Villa	Madagascar Comore	Partout	Tout le monde	Tout moment	50	Bière
Wanaita Kalan.	Incantation	Grotte, Beach, Montagne	Comores Madaga	Partout	Tout le monde	Tout moment	1 à 5	Riz+miel+ lait etc..

4.1. Les offrandes

Toujours omniprésent dans les sites sacrés, les offrandes sont parmi les éléments essentiels qui caractérisent ce type de lieu. Il y a une multitude de dépôts d'objets dans les *ziara*. Si un esprit aime le lait et le miel, le donateur lui en apportera, mais il peut aussi en demander d'autres tels que du riz mis dans une feuille de badamier⁹⁹ ou bananier mélanger avec du lait, de la papaye mure, des œufs, du sucre, des pièces de monnaie rouge (*Mpesa djunkundru/Volamena*) ou blanche (*Mpesadjewu/Volafotsy*), des cigarettes, d'encens, de parfum (flacon d'eau de rose, de Pompea, eau de Cologne), tissu rouge, blanc mais aussi de l'alcool (cannettes de bière, du vin, du whisky). Achoura parle des « *dépôts alimentaires [qui] font partie des offrandes. Ils servent à nourrir les esprits tels que*

⁹⁸ Sadaka (ma-) [d] Offrande, sacrifice, aumône. *Hutowa sàdaka* : faire l'offrande, faire l'aumône -tasadaki : faire l'offrande, faire l'aumône

⁹⁹ « *Le fundi du ziara de Handré raconte que les offrandes devaient autrefois être déposées dans des feuilles de badamier comme il était coutume ; mais aujourd'hui, elles sont remplacées par des assiettes en plastique ou en carton* » (

les moïnassa qui se trouvent près des points d'eau, comme à la cascade de Coconi. Ces types de dépôts sont variés (canne à sucre, noix de coco, bananes et œufs, gâteaux à base de riz...) comme on le constate à Poudjou rassi. Ils sont essentiellement dédiés aux moïnassa. On observe aussi dans certains ziara une sorte de mélange de plusieurs aliments, appelé hanigni sagnatra, et qu'on donne en offrande avec du lait généralement. Les offrandes alimentaires se matérialisent également par des animaux... » (Achoura Boinaïdi 2015 : 91)

Lors des visites de différents ziara, nous avons constaté plusieurs restes types d'objets selon les cultes pratiqués : alimentaires, verres, plastiques, végétaux. Des sacrifices d'animaux s'observent aussi pour nourrir les esprits afin de les calmer pour éviter les désastres par le feu surtout. Pour se mettre en contact avec les esprits, les appeler, il faut brûler de l'encens. Il en existe de plusieurs qualités, soit en vrac : *Wubani* (*mewu* « blanche » ou *mkundru* « rouge » acheté à Dar-es-Salam ou à Ngudja), en batonnet (*mwiri wa wundi* venant de la Mecque) ou en graines (venant de Madagascar utilisé pour le *Tromba*).

4.1.1. L'encens « *Wubani, Wundi* ou *Wuvumba* » (*Emboko*) : remède et excitant



Photo 7 : Montre l'encens dans tous ses états.

Il se présente en boule, en poudre, en granulés plus ou moins fins, ou comme une pâte enrobée dans une grande feuille. Le fruit de manjorofo peut aussi s'utiliser brut, tel qu'on le voit au bas de cette image.

Source : Tiré de l'ouvrage de Charlotte Rabesahala-Randriamanoro (2015 : 71)

L'odeur pénétrante de l'encens avertit du déroulement d'un rituel : soit un *shidjabu* ou *badri* (prière de protection), soit un *rumbu* (appel aux ancêtres), soit appel aux esprits par le *mwalimu* (le tradipraticien).

Jaovelo - Dzao R. montre l'importance de l'encens dans les cérémonies rituelles, produit qui inciterait les esprits à se manifester, une fois déposé sur la braise. La fumée dégagée par l'encens attire les esprits: " [...] L'encens doit brûler dans une ou plusieurs coupelles, *Fanimbohana*. C'est le fruit sec de *mandrorofo* (légumineuse cisalpine) ou la glu sèche tiré de la sève de *ramy* (*Canarium Boivini* Engler, grand arbre de la famille des *Burséracées*) qui tient lieu d'encens. L'invocateur (orant) ou le portier acolyte aura soin d'entourer la coupe, le plus possible, de fumée. Et plus cette fumée s'élèvera en spirales larges et compactes, plus sûrement l'effet attendu se produira...

[...] Au commencement de la cérémonie du rombo, tromba, un geste rituel consiste, pour chaque saha possédé, à déposer en même temps un grain d'encens, dans une coupe de braise...

Pour le saha sakalava, l'encens, emboko, n'est pas tout simplement le symbolique familier de la prière, de l'adoration...L'encens, c'est un remède, emboko, aody... » (Jaovelo - Dzao R., 1996 : 325-326)

Aux Comores, l'encens, plus particulièrement le " *Wubanimewu*", n'est pas simplement « le symbolique familier de la prière, de l'adoration », mais c'est aussi un remède très efficace, utilisé lorsqu'on a la diarrhée ou encore lorsqu'on prépare le "*guena*", sorte de khôl noir obtenu en brûlant cet encens, posé comme fard avec tige en cuivre pour embellir les yeux des femmes et des hommes et protéger les yeux des diverses maladies.

Rabesahala-Randriamananoro montre les différentes variétés d'encens à Madagascar (ils sont importés aux Comores et on le retrouve sur les marchés) et le rôle qu'il joue lors de la communication entre les humains et les esprits. Il amène les possédés vers la transe : « *Encens emboka, appelé aussi parfois « résine ».* Des fragrances choisies apaisent les forces du mal, les éloignent et favorise les bénéfiques. Il y a différentes variétés d'encens en usage actuel et traditionnel, tous d'origine végétal. Il y a le ramy, résine jaune brun d'un arbre endémique, (*Canarium Madagascariensis*), et aussi les fruits de l'arbre mandrorofo (*Trachylobium verrucosum*) essentiellement.

L'encens participe à l'atmosphère de réception qui favorise la communication avec les esprits et les trances. Il enveloppe et lie tous les fidèles et les différents accessoires d'un même lieu. Il participe à créer et délimiter un espace privilégié de concentration et en même temps de libération particulièrement propices à la communication entre les participants et avec les esprits ». (Rabesahala-Randriamananoro C. 2015 : 70-71)

4.1.2. L'œuf « Jwai » : symbole de la fécondité

Les œufs « *Majwai/ sing. Jwai* » sont le symbole de la fécondité, du bonheur et de la bénédiction. On les utilise dans des rituels, mais aussi dans diverses cérémonies religieuses. Nous avons trouvé des œufs déposés au fond du puits sacré à Ouani, lieu où se déroule le culte des anguilles sacrées. Les œufs sont aussi offerts aux esprits de la nature tels que les *Kalanoro (Wanaisa)* dans les *ziara*.

4.1.3. Le bœuf « Nyombe » : animal sacrificiel

Le bœuf est un animal omniprésent dans la vie sociale et rituelle aux Comores. De nombreux témoignages illustrent aussi l'importance de cet animal dans la vie quotidienne, lors des mariages, d'intronisation et d'autres rituels. Il symbolise toujours la richesse. Il accompagne l'homme dans tous les moments importants de sa vie en lui fournissant la viande, le lait, la peau, les cornes (pour fabriquer des objets artisanaux). Au moment du *Nkoma* par exemple, faute de n'avoir pas pu fournir un bœuf, en échange, le donateur fournit un cabri dont la couleur de la robe a été dictée par les esprits. Dans le *mgala*, certains possédés en boivent le sang.

Les animaux sacrifiés durant le rituel sont, outre les bœufs, les cabris « *Mbuzi* », des poules aux plumes multicolores. Quelquefois, les poules ne sont pas égorgées. On les laisse en vie au bord de la mer comme à Binti Rasi (site pour le rituel du *Nkoma*). Achoura cite les animaux sacrifiés « *sont plus souvent des poules, des cabris, des moutons, voire des zébus. Dans certains espaces sacrés, il est courant de rencontrer des poules rouges, noires, blanches ou multicolores...Egorger un zébu est important dans de nombreux rites, surtout dans celui de la guérison qui débouche sur une cérémonie de transe... L'animal sacrificiel est égorgé uniquement par un homme. Cette pratique a des origines préislamiques...* » (Achoura Boinaïdi 2015 : 92)

4.1.4. Le lait « Dziya », le riz « Ntsohole ou Zilo » et le miel « Ngizi ya Nyoshi » : dépôts alimentaires

Ces trois composantes sont inséparables dans les rituels¹⁰⁰. Ils servent à nourrir les esprits surtout ceux de la nature. Le lait, de couleur blanche, est un symbole de pureté et de fécondité. Au moment de la danse des esprits « le *Mdandra* » dans la grotte de *Hamampundru*, le porteur du lait le distribue aux enfants sur ordre de l'officiant après la longue incantation et avant de descendre au fond de la grotte. Le miel « *Ngizi ya Nyoshi (fandrama)* » est aussi déposé dans la grotte pour alimenter les esprits *Kokolampo*. La distribution du lait aux enfants s'observe aussi au moment du rituel de *Nkoma* à *Binti Rasi* où l'officiante en personne, en pleine transe, exécute cette tâche personnellement. Le riz d'une couleur blanche, considéré comme étant le « sperme » du ciel, est omniprésent dans les rituels. Symbole de la fécondité, les femmes le préparent sur place au moment du *Nkoma* en dansant le « *Mdandra* » et en chantant tout autour de la marmite. Cuit, on le dépose mélangé avec du lait, du sucre et du miel dans les *ziara*.

Le miel comme offrande naturelle a une part importante dans les prières et les remèdes concoctés par les *mwalimu*. Dans la grotte de *Hamampundru*, au moment du rituel, on asperge la paroi de la grotte de miel et le reste du flacon est laissé sur place. A Dzialandzé, des adeptes enduisent le tronc de l'arbre sacré de gouttes de miel avant d'insérer le petit flacon à l'intérieur de l'arbre. Dans les maisons, nous avons vu de petit flacon contenant du miel suspendu au-dessus de la porte d'entrée principale (*Mlongo wa fukuju*), débouchant sur la ruelle. Chaque matin, avant de sortir pour aller à l'école, notre mère nous faisait boire une gorgée d'une petite cuillère à café du miel.

4.2. Le culte des anguilles sacrées

Quand on parle de *Mhunga*, les Comoriens, surtout d'Anjouan et de Mayotte, pensent que ce culte des anguilles ne se trouve que chez eux. Or c'est à travers les diverses migrations venant de l'Asie du Sud-est que ce culte a été introduit aux Comores et à Madagascar: « [...] *les mythes et légende notamment au culte des anguilles se rapportent aussi à un fond austronésien...* » (Allibert 2000 : 79-81, Claude Chanudet, 2011 : 419).

On trouve des mythes et des rites sur les anguilles sacrées en Polynésie, à Huahine / Faie¹⁰¹, dans les îles sous le vent, à Puhi tari'a¹⁰², à Huahing¹⁰³; en Indonésie dans le Bali hindouiste au Temple de Lingsar¹⁰⁴ ou à Ambon¹⁰⁵. Dans le Sud-est de Madagascar, la tradition Zafirambo relate qu'un poisson avait dévoré le pénis d'un enfant Zafiraminia. Depuis, la chair de ce poisson est devenu un interdit pour sa consommation. Beaujard parle aussi d'un *tona* (une anguille énorme) qui abritait les esprits des ancêtres et dont la chair fut interdite à la consommation (Beaujard Ph. 2003-2004 :97).

A Anjouan, les diverses migrations ont laissé leurs empreintes dont le culte des anguilles est un exemple. On le trouve dans les différentes régions de l'île (*huambudu mhunga*). Certains dessites à anguilles sacrées sont très actifs : Papani à Domoni, le puits sacré à Ouani-*Wuntsini mwa Muji*, *Mamahavuni* à Jimilime et Ongoni ya Marahani.

¹⁰⁰ A Madagascar, Rabesahala-Randriamananoro aborde le symbolique du miel et sa vertu, sa douceur, sa force et son importance : « *Dans les offrandes, le miel est important car il représente la quintessence de la douceur, et il appartient aux deux mondes animal et végétal qu'il synthétise à merveille. .../...A la fin de la prière, on rapporte le restant chez soi avec la paix du lieu et on continue à l'utiliser et le consommer avec joie* ». (Rabesahala-Randriamananoro C. 2015 : 70-71).

¹⁰¹ www.tahitiheritage.pf/insolites/sitelegendaire

¹⁰² http://www.tripadvisor.fr/Attraction_Review-g294352-d3948022-Reviews-Tahiti_Discovery-Papeete_Tahiti_Society-Islands.html et <http://blog.mailasail.com/etoiledelune/914/image/jpgLy4aQzxt8w.jpg>

¹⁰³ <http://www.tehitiheritage.pf/media/photo/13025a18b6018a0ecc041cd894624f12.jpg>

¹⁰⁴ Lien : www.talisman-asia.com

¹⁰⁵ Lien : <http://consulat.indonesie.pagesperso-orange.fr/brosmaluku.pdf>

4.2.1. A Ouani : le puits et les anguilles sacrées (Wuntsini mwa Muji)

Le « puits du Vieux » « *Shisima sha Bako* » se trouve à Ouani sur le *Ziara yaWuntsini mwa Muji*, le site sacré de l'ancienne ville basse rayée de la carte par un raz de marée.

Le 30 avril 2015¹⁰⁶, vers 7 heures 30 du matin, accompagné de mon directeur de thèse, le professeur Jean-Aimé Rakotoarisoa, nous nous sommes rendus au puits sacré. Nous avons pu constater qu'un officiant était venu de très bon matin, discrètement pour réaliser le rite. Il y avait un bâton d'encens en train de brûler, et des œufs dont certains étaient déposés dans des petits trous à l'intérieur du puits sacré qui était à sec. Ce qui montre la détermination de ces adeptes à protéger, quel que soit le prix, ce site sacré.

Malgré la mainmise de ceux qui ont hérité ou acheté le terrain en multipliant la plantation des bananeraies, tout le pourtour du site est resté très propre. Des draps blancs et des vieux chiromani ont été même suspendus pour éloigner le mauvais œil et les curieux. Ceci montre l'ancrage de ce culte des anguilles dans l'esprit des gens. Que se passera-t-il si les « Djawula » (ou Djaoula) décident un jour de venir détruire le puits sacré pour empêcher les adeptes de pratiquer ce qui est incompatible avec l'Islam ? Nous pensons que des affrontements seront inévitables.

La curiosité nous a amené à revenir jeter un coup d'œil dans le puits pour mieux comprendre ce phénomène d'assèchement. Nous avons été surpris de voir la montée des eaux. Selon l'océanographe Abdoulwahab Ali Sidi : « *il y a un système de vases communicants entre le puits et la mer à travers une nappe aquifère quelque part dans cette zone qui se situe à quelques mètres du bord de la mer...* ».

Y-a-t-il une anguille dans le puits ? L'ancienne officiante nous avait laissé entendre qu'une très grosse anguille, nommée « *Bako* » avait été tuée et mangée par deux délinquants. L'un des deux fut retrouvé mort le même jour et l'autre eut une crise de folie, et partit à Madagascar pour se faire soigner, il y est décédé. Les anguilles sont présentes mais elles se cachent disait cette femme. Seule notre présence les fera sortir de leur cachette ; pourtant le puits sacré n'est pas très profond. Si ce *ziara* est resté intact peut-être à cause de la triste histoire de ces délinquants qui se vantaient de ne pas craindre les esprits.

Les gens ayant des problèmes ou voulant entreprendre un projet important : mariage, circoncision, examens etc. viennent munis de leurs offrandes (riz cuit avec du lait, du sucre, du parfum, des œufs, des encens, du miel etc.) pour attirer la faveur des esprits.

¹⁰⁶Lors de cette visite sur les différents sites sacrés le 30 avril 2015 le long de la côte dans la baie d'Anjouan ou baie de Ouani en commençant par l'ancienne ville basse de Ouani jusqu'à *Hadawo* : (puits sacré (culte des anguilles), *Ntsoha* (palais et mosquée en ruine : un ziyara), *Binti Rasi* (pour le Nkoma), grotte sacrée à trou (*Fuko la Hadawo*, lieu du Nkoma), nous étions accompagnés par un chercheur en océanographie, associé aux chercheurs du CNDRS Anjouan, l'enseignant Abdoulwahab Ali Sidi et un agent du CNDRS Anjouan département de Géographie, Charafoudine Ahmed Abdillahi. Une visite très enrichissante pour nous tous. Ce qui a permis à mon directeur de thèse de prendre connaissance de la réalité du terrain ainsi que les différents sites sacrés existants. A partir de cette visite, nous (mon directeur de thèse et moi-même) avons modifié le plan de ma thèse en insérant des données bien précises et en ajoutant d'autres chapitres. Qu'il soit ici remercié.



Photo 77

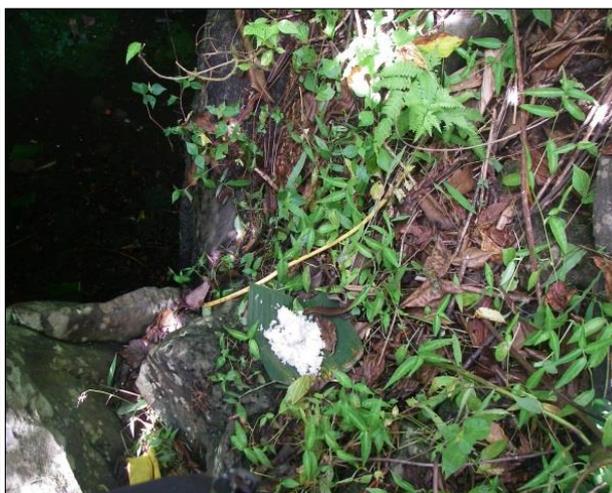


Photo 78

Photo 77 et photo 78 : Le puits sacré « Shisima Sha Bako » Ziara ya Wuntsini mwa Mujiet les offrandes : du riz mélangé avec du lait et du sucre, ainsi que du miel d'abeilles.



Photo 79



Photo 79 bis

Photo 79 : Des œufs ont été déposés au fond du puits sacré

Photo 79 bis : Montre l'offrande offerte à d'autres esprits déposée sur une feuille de bananier

Source : photos Bourhane Abderemane photos prises en 2006 et le 11/3/2014

Source : photos Abdoulwahab Ali Sidi (les deux photos 20 et 21 prises le 30/04/2015)

L'homme ou la femme responsable de ce *Ziara* vient, accompagné de l'intéressé (la présence de l'intéressé n'est pas obligatoire) pour le rite. N'importe qui ne peut pas se substituer au responsable de *Ziara*, appelé « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire l'ouvreur de porte ou l'officiant. Le responsable, une fois arrivé, allume du feu pour avoir les braises pour brûler l'encens. Il appelle les esprits par leurs noms en les implorant de venir écouter les doléances de l'intéressé. Mais ce qui est impressionnant, d'après les récits, c'est le moment où ce gigantesque "*Mwana Mroni*" (enfant de la rivière, l'anguille) de plus de vingt kilos remonte à la surface et vient s'asseoir comme un être humain sur les petites pierres entourant le puits et tend son cou pour qu'on le badigeonne du "*Ka*"¹⁰⁷ parfumé. Après cette séance on lui offre ce qu'on a apporté. Après, l'ouvreur de porte dépose dans des endroits précis les offrandes des autres esprits qui l'accompagnent. Ici, l'offrande (riz cuit mélangé avec du lait caillé et du sucre) est déposée par un officiant sur le bord du puits sacré en utilisant la feuille de bananier ou de badamier en guise d'assiette « *Mbuwa Mlongo* ». Après les incantations, l'anguille sacrée,

¹⁰⁷ Bois parfumé que les femmes frottent sur une pierre plate de corail pour obtenir une pâte blanche, le santal. Elles utilisent cette pâte en masque pour protéger leurs visages contre le soleil. Une fois séché, la pâte se transforme en poudre. Pour l'utiliser, il suffit de la mouiller avec de l'eau ou du parfum.

nommée Bako, le Vieux, ou *Mwana Mroni* « l'enfant de la rivière » écoute les doléances des adeptes en dégustant l'offrande. Toutes les réponses des doléances seront transmises par les esprits à l'officiant, la nuit dans son sommeil.

4.2.2. A Domoni : le site de Papani et ses anguilles sacrées



Photo 80 : La ville de Domoni et en arrière-plan, le cratère de Ngomajou où on jette à la mer le havre-sac contenant les restes de l'animal sacrifié « Shimambi » du Trimba de Nyumaklele.

(Source : photo de Juma – prise de vue : 09/6/2011)

A Domoni le site « *Papani* » où on organise le « culte des aguilles » (*Mhunga/Mwana Mroni*), se trouve au village de « Bwe la Drungu » dernier village avant de prendre la route escarpée vers la presqu'île de Nyumaklele où il y a un grand baobab. C'est un *ziara*, un lieu sacré, très célèbre à travers toute l'île. L'officiant (*Mbuwa Mlongo*) Mogne Ahmadi Kumlasuwa (Koumlasouoi), natif de Bwe la Drungu est le responsable du site en même temps que le gardien du « temple ». C'est lui qui conduit les adeptes pour réaliser leurs actions.

Papani est une falaise dont la base forme un petit abri sous roche d'où sort une source qui tombe dans un petit lac. Sur ce site réputé, des gens différents viennent exposer aux esprits leurs doléances en amenant des offrandes de toutes sortes (œuf, miel, lait, sucre, riz blanc, parfum). D'autres esprits sont liés avec les anguilles car on évoque les noms au moment des incantations, (esprits qui n'habitent pas dans l'île).

4.2.3. A Jimilime : Mamahavuni et les anguilles sacrées

Jimilimé est un village de montagne connu grâce aux divers rites qui s'y organisent notamment, la danse des esprits « *Mdandra* », le culte des anguilles « *Mhunga – Mwana mroni* », le culte des *Wanaisa*. Notre informateur Nassuri Anli nous donne plus de précisions concernant le culte des anguilles à Jimilime.

« [...] Ewa ! yi anda yiyo tsi huyélédjayo be labda kwa yelewa. Maâna, maâna lalitari lini, wukiyawo amba tari, mwana akoringwa vahano vurongolwawo amba "mamahavuni". Dre hunu ya maji ya ringwa. Mwana ahiringwa hunu, wami tsaparo wona wumwana wuwo be nakokiya amba wantru wakorema litari, wafagna zianda zao, vakoheya Muhunga mwamtsaya Mwawu pe.

« [...] Oui ! Ces coutumes, je te l'avais expliqué, mais peut être tu n'avais pas compris. Alors le « tari » (sorte de tambour sur cadre à une membrane) ce tambour-ci que tu entends que c'est le « tari », ce tambourin, on récupère une toute petite anguille, à un endroit appelé « Mamahavuni ». C'est là où on a capté l'eau. Quand on prenait la petite anguille, moi, je n'ai jamais vu cette petite anguille, mais j'ai entendu dire que des gens jouaient ce tambour, faisaient leur coutume, la petite anguille, mince, remontait à la surface, très blanche.

Wantru wakomringa wamtriya harimwa shiya shewu pe, wamvihidza na nguwo mwewu. Vuremwa tari vavo. Vavo, litari lisiremwa. Tari hahushuka ata riwaswili Dziyaju. Vavo yitrogo dre dziyaju.

Les gens la prenaient, la mettaient dans un récipient très blanc, en la couvrant d'un tissu blanc. Les gens jouaient cet instrument. Là, on jouait ce tambourin. Une procession se formait accompagnée de « Tari » descendait jusqu'au lac Dziyaju. Les choses commençaient là, à Dziyaju.

Wantru wahishuka dziyaju vavo, na litari lishuku vavo. Tari lakoremwa at mwahimona Baha Hachimou akentsi (Baha Hachimou wuwo mumkiyawo tsidre Ali Boina... Baha Hchimou menyewe lidzina).

Quand les gens descendaient au niveau de ce lac Dziyaju, suivis par le « tari », on jouait le « tari » jusqu'au paroxysme et quand vous voyez père Hachimou s'asseoir (Ce père Hachime, ce n'est pas Ali Boina ...C'est le vrai Baha Hachimou).

Wantru wahishuka vavo, wareme litari ata walihentsi. Yamaji ya dziyani vavo, lilo lika dziya likawo amba lika likonserveha ha miri na ngwe za mungwe, na nyunyi zile zirongolwao "Kariya"na taambu na mashaka. Ya maji yayo yakohiya rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! Yako hiya halile ata yabuwa mro. Wahibuwa ngama, vwahibuha ngama, amba vubuha gama halile rou !!! rou !!!rou !!! rou!!!rou!!! hushuka, vavo muhunga wuwo wako heya. Yiyo mhunga ykawo mwezimgu de ajuwawo zikilo zazo. Maana, iyo tsimuhunga mtiti. Be yakohiya ata yijokintsi harimwa bwe. Yako rongolwawo amba drey shiri.

Quand les gens descendaient là, ils jouaient à fond la musique et puis on s'arrêtait. L'eau du lac Dziyani, c'était un véritable lac bien conservé, en forêt, avec une grosse liane, avec des oiseaux notamment les « Kariya » et tout le malheur et les souffrances...L'eau bouillonnait rou!!! Rou !!! rou !!! rou !!! l'eau bouillonnait comme ça en créant une rivière. Lorsqu'il y avait un trou, lorsqu'un trou s'ouvrait, quand un trou s'ouvrait vraiment rou !!! rou !!!rou !!! rou !!!rou !!! en descendant, là, une anguille remontait. C'est une anguille... seul Dieu qui sait combien elle pesait !!. Parce que ce n'est pas une petite anguille ! Elle remontait du fond du lac et elle venait s'asseoir sur une pierre. On l'appelait « chaise ».

Ahiheya vavo, wakoringwa ka la msindlano, Msindjano lilé yatsuhwa, abuwe yihanyo anosewa, anosewe butayi ya marashi. Avolwe ya majwai yankuhu yahe. Kovola zintru zingi ahimedja. Vale akoshuka, akozinga harimwa li Dziya yiyo rou!!! rou!!! rou !!! rou!!! Ashuku tsena, aheya hujo zinga, aje aheye akentsi aruwa zi. Vavo wantru wakojo amba ivo ziduwa. Vavo waana, mupara amba Bako akubali zintrongo, arenge zikaramu zahe.

Quand elle s'asseyait là, on prenait un "Ka" (mélange avec de poudre de santal avec du parfum). La poudre de santal qu'on a frotté, elle ouvrait sa bouche, on lui faisait boire. On le faisait boire une bouteille de parfum. On lui donnait des œufs de poule. On lui donnait beaucoup de choses qu'elle avalait. Là, elle partait en piqué, et faisait le tour de ce lac rou!!! rou!!! rou !!! rou!!!. Elle faisait encore piqué, elle remontait

pour venir tourner encore, et elle venait s'asseoir en restant tranquille. Là, les gens faisaient le « *douan* »(invocations islamiques). Ainsi, on voyait que *Bako* « le vieux » acceptait les choses. Il avait pris son festin.

Wantru waombo ziduwa. Wantru wafanya zintrongo. Waka wakojuwa amba mwaha wunu ritso para trongo kadha. Mwaha wujawo ritso para, hayi kalite yahe azinga yako faswiri trongo nyengi. Wantru wahifanya trongo, vale yahisa, wahilawa vavo, wako wendra wazine mdandra. Wantru wavulishiye tsena yiyo yitso lawanao hari mwa mdandra. Wantru wahilawa vavo, wantru wuja na tary ya muji lawo, swalazatrume zawo. Vavo madja wantru wa vungudja zintrongo. Yiyo dre hali nabuha ankili naiwona. Maana zizo tsizono be tsisitolewazo hadisi...

Les gens imploraient Dieu. Les gens faisaient ce qu'il fallait. Ils arrivaient à savoir que cette année-ci, on aurait telle chose. L'année suivante, on aurait telle chose, cela, d'après la manière dont l'anguille avait tourné, ça évoquait beaucoup de chose. Quand on avait fini les choses-là, quand c'est fini, en sortant de là, ils allaient danser le « *Mdandra* » (la danse des esprits). Les gens allaient encore écouter le résultat obtenu après la danse des esprits. En sortant de là, les gens venaient avec les « *tari* » de la ville. Leur Invocation à Dieu et à son prophète. De là, les gens ont diminué les choses à faire. C'est comme ça que j'ai vu depuis mon jeune âge ce rituel. Parce que, ces choses-là, je les ai vues, on ne m'a pas raconté...

4.2.4. A Ongoni-Marahani : le trou et les anguilles sacrées

Guy Cidey alias Kana Hazi a signalé à Claude Allibert la pratique du culte des anguilles dans les années 70(Allibert C. 2000 : 79-81), et dans les années 80, a observé la même pratique près de la rivière Tratinga où une officiante, Koko Radio, appela l'anguille « *Mwana Mroni* », comme dans la grotte de Hamampundru et à Dzilandze.

Kana Hazi témoigne qu'après la danse des esprits effectuée dans la grotte de *Hamampundru*, les possédés allaient en dansant jusqu'à Marahani, un autre site à anguille. L'officiant interprétait ce qu'il avait remarqué en présence de l'anguille. A Jimilime, Nassuri Anli, l'un de mes informateurs, m'a dit que l'officiant observe de près tous les gestes effectués par l'anguille sacrée pour les interpréter à la fin du rituel.

4.3. Le Trimba de Nyumakele

Nyumakele, la partie sud de l'île, région très peuplée et très montagneuse, au sol peu fertile, est connue à travers l'archipel et au-delà pour le rite connu sous le nom de *Ntrimba* ou *Trimba*. Des photos et des films ont été réalisés pour immortaliser ce rituel unique aux Comores.

4.3.1. Le cadre : la presqu'île de Nyumakele

4.3.1.1. Les traditions sur le Nyumakele

La tradition orale recueillie en 1926 (?) à Anjouan par Urbain Faurec rapporte que vers 884 après J.C. un groupe d'Ibadites conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadiya est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzuwani. Il a fondé Shaweni. *Djumbe Mariam, fille de Fani Othmane (dit Kalichi Tupu) qui avait édifié la première maison en pierre à Domoni vers 672 de l'Hégire (1274 ère chrétienne) aurait régné en 1300 à Chaweni*¹⁰⁸.

¹⁰⁸ FAUREC U, op cit, p.34

Une autre tradition rapportée par Said Dahlane dans ses mémoires nous parle d'un *Djinn* musulman, premier habitant d'Anjouan du nom de *Fanahali* qui habitait la grotte ou le trou noir « *Fuko Djidu* » à Shaweni. Etant un *Djinn* musulman, il faisait sa prière sur un rocher plat appelé depuis « *Mswalaju* » (« sur la natte de prière », au bord de la mer). Il avait pris pour femme Bweni Mariam Dzilandzé (propriétaire du lac Dzilandzé) et une autre du nom de Bweni Sitri de Pimba. Après, des arabo-chiraziens sont venus, muni de leur coq et d'un mouton qui portait des amulettes. Là où le coq chanta et où le mouton se coucha, ils ont bâti un village.

4.3.1.2. Environnement

Presqu'île formant le sud d'Anjouan, Nyumakele est un plateau très peuplé qui culmine à plus de 800 m d'altitude, très montagneux, avec des vallées étroites et encaissées aux versants abrupts. Les côtes sont très découpées, constituées de falaises et de cônes volcaniques notamment le cratère de Gomaju à Mramani.

La pluviométrie montre clairement le contraste entre versants au vent et sous le vent.

J. C. Hébert écrivait en 1960 : *Cette pointe sud assez déshéritée du point de vue pluies n'a plus que des sols appauvris par des cultures inadaptées comme le riz de montagne. La population, arriérée dans les procédés culturels, est trop nombreuse, vit misérablement.* (Hébert J.C. 1960 : 108).

C'est la région la plus peuplée de l'île d'Anjouan et Dahalane avait évalué la densité de la population à 720 habitants par kilomètre carré, (Dahalane Said et al 1999 : 7).

La dégradation de l'environnement à Nyumakélé relève de deux facteurs : un relief trop accidenté et des activités humaines inadaptées. *Les résultats obtenus dans l'inventaire des terres cultivables réalisées par M. Brouwers traduisent une nette insuffisance en terres vivrières. En effet, sur 5.496 ha de terres considérées comme « cultivables », 892 ha seulement ont une aptitude vivrière réelle, ce qui est très insuffisant pour subvenir à l'autosuffisance d'une population de presque 40.000 habitants¹⁰⁹.* (Ali Djihad 1988 : 4)

Le phénomène de déboisement est l'une des conséquences de la surpopulation et de la lutte pour la survie. Sur 2500 hectares environ de domaine forestier évalué en 1985, il ne reste actuellement que 1000 hectares. C'est donc un déboisement tragique. (Ibid : 9)

Ce phénomène de déboisement intensif est en rapport avec l'histoire coloniale de Nyumakele, due à l'expropriation des paysans des terrains fertiles.

4.3.1.3. Histoire foncière du Nyumakele

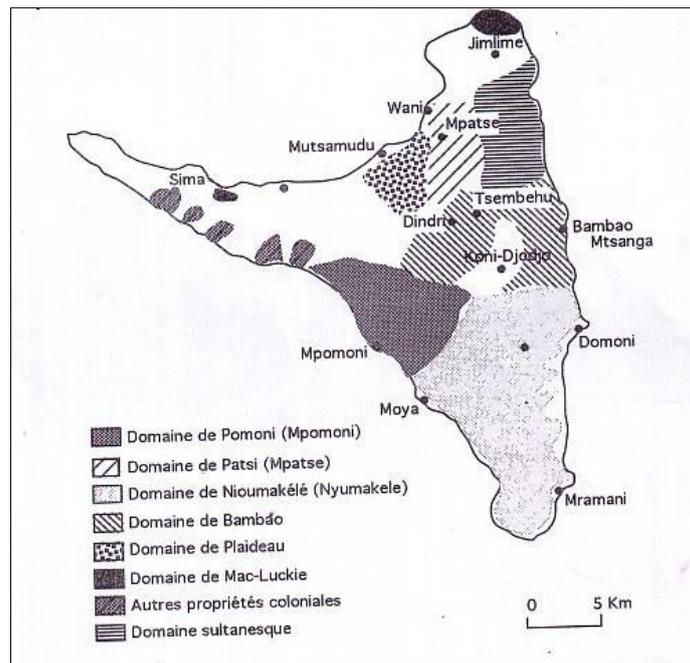
Après l'intervention française à Anjouan en 1891 et la déportation des figures historiques en Nouvelle Calédonie, les colons régnaient en maître aussi bien les résidents que les planteurs. *Tous les résidents d'Anjouan, à commencer par Ormière, favorisent d'une manière ou d'une autre l'établissement des colons à Anjouan et les sultans n'avaient guère le pouvoir de contrecarrer les résidents...* ». (Ainouddine S.Ya Mkobe 6-7, 2000 : 38)¹¹⁰ Selon lui, c'est sous le protectorat français que les appropriations des terres s'accélérent. La mainmise des colons ainsi que d'autres capitalistes ont complètement dépouillé les anjouanais : création de la Société Coloniale Bambao, et surtout la vente de la presqu'île de Nyumakele à Jules Moquet avec la bénédiction de l'Administration Française : *C'est aussi sous le protectorat que Jules Moquet achète la presqu'île du Nyumakele (22000*

¹⁰⁹ Il n'a pas indiqué ses sources

¹¹⁰ Ainouddine SIDI, « Anjouan : La politique de concession au XIXe siècle », in Ya Mkobe, n°6-7, 2000, pp. 37-44

ha pour 2000 ff)¹¹¹ pour former la Société Moquet. Des comoriens y vivaient déjà, on ne leur laisse que des lopins de terre. L'aristocratie s'oppose à cette vente, mais en vain, car l'administration veut favoriser l'implantation de la colonisation. Privés de terre, les paysans de Nyumakele s'engagent chez Moquet. Mais celui-ci ne les paye que d'une manière irrégulière». (Ainouddine S. 1998 : 164) (voir aussi Barraux R. 2009 :143)

Des résistances s'organisent un peu partout dans l'île et surtout dans cette région pauvre allant même jusqu'à l'exil vers Madagascar ou vers d'autres îles. Pour Ainouddine Sidi : « Ces appropriations de terres ne se sont pas faites sans résistances. Lorsqu'ils s'aperçoivent que le système ne rapporte pas autant qu'ils l'avaient espéré en louant leurs esclaves, les aristocrates s'opposent aux appropriations. Ils encouragent les sabotages dans les domaines. Quant aux paysans, ils refusent de travailler, fuient les plantations, sabotent le travail, incendient les cultures, s'exilent dans une autre île ou à Madagascar ». (Ibid)



Carte 5 : Les différents domaines coloniaux à Anjouan

Source : Tiré de l'article d'Ainouddine Sidi Ya Mkobe 2000 : 25

Ainouddine Sidi dévoile comment la vente contestée de la presqu'île de Nyumakele a été réalisée ainsi que tous les caprices du Jules Moquet pour prendre d'autres terrains sans tenir compte des lois françaises en vigueur dans le territoire des Comores. (Ibid.1998 :116-117).

Afin de pouvoir assurer sa main d'œuvre, allant même jusqu'à vouloir transformer la population de Nyumakele en esclaves, il n'a pas hésité à demander à inclure dans l'achat du terrain les habitants qui seront soumis à sa volonté. Privé de leurs terres, la population de Nyumakele essayait de survivre. La bande de 20 m laissée libre autour des villages restait insuffisante pour la culture vivrière. Les paysans de cette région n'ont pas d'autre choix que d'aller travailler comme des esclaves dans la plantation de Moquet sans être rémunéré.

Plusieurs témoignages révèlent que les récits de cette expérience traumatisante se sont transmis dans la population. En voici un exemple :

¹¹¹ A ma connaissance, c'est plutôt 12000 ha (voir Jean MARTIN 1983 : T1 et T2 ; Roland BARRAUX 2009 : 272 p.)

« Koko Fati Gobo de Nganzalé résume cette contrainte en ces termes : [...] *Nos parents nous ont appris que les problèmes de notre région se sont aggravés avec la vente par l'Administration Coloniale de la presqu'île de Nyumakele à M. Moquet. On n'avait rien laissé aux habitants. Nous n'avions même pas assez de terre pour creuser des fosses d'aisance. Nous étions devenus des étrangers sur notre propre sol. Chez Moquet, les engagés travaillaient comme des bêtes de somme. Ils n'avaient même pas le temps d'aller se soulager. Dieu est grand. Nous avons connu beaucoup de malheur ici avec l'arrivée des Blancs. Sans la lutte des paysans de Nyumakele, ces colons seraient toujours ici.*

Mme Moquet était une femme de mauvaise foi... Nous ne pensons pas qu'il ait existé une femme aussi méchante que l'épouse Jules Moquet. Cette dame n'avait pas de cœur. Elle malmenait les populations de Nyumakele. Elle était plus méchante que son mari. Elle s'imaginait chez elle en Europe et ne supportait pas la présence des cases indigènes à proximité de sa demeure. Elle détestait les gens de Nyumakele parce qu'ils passaient, disait-elle, leur temps à crier. Elle dénonçait les engagés et les traitaient de voleur. (Ibid 1998 : 119)

N'étant pas satisfait du cadeau qu'on lui avait offert, Moquet avait jugé utile encore une fois de saigner la population de Nyumakele en leur expropriant d'autres terrains qu'il avait introduits dans son acte de vente, en se référant à un soit disant lois, usages et coutumes d'Anjouan (Jean Martin, T1, 1983 cité par Ainouddine Sidi (1998 : p.117):

D'autres témoignages montrent comment Moquet réglait ou rémunérait les engagés, ses employés. Bako Mdarassine rapporte que : « *Jules Moquet se faisait un plaisir de ne pas payer ses employés malgré les recommandations de l'administration coloniale.*

Les journaliers ne supportaient pas du tout ce régime. Dans cette région, nous avons une tradition de lutte qui remonte à l'occupation arabe. Les journaliers se réunissaient pour revendiquer leurs droits...

*Certains journaliers ne touchaient pour salaire et ration qu'une roupie par semaine ». (Ainouddine S. 1998 : 120). L'inspecteur des Colonies Norès signale le rapport entre dominant et dominé. Une relation entachée de violences entre les deux communautés (les blancs et les autochtones) : « *Il est profondément regrettable que les rapports des Européens avec les indigènes n'aient pas été empreints de bonne foi et d'équité, mais qu'ils aient été, tout au contraire, dominés par la fraude et la violence. » (Nores, 4 avril 1906) cité par Martin J. 1983, T.2, p. 145)**

Avant chaque gratte, la population de Nyumakele organisait, malgré les répressions du colon Moquet, le rituel de *Trimba*, suivant un itinéraire bien précis.

4.3.2. Le rite du Trimba à Nyumakele



Photo 81: La « mascotte » (masque) du Trimba avec son bâton et ses cornes. Tout son corps est enveloppé par des feuilles de bananiers sèches (*Mbuni za marindri*). On n'arrive même pas à distinguer les yeux. Les responsables du rituel sont présents à côté de la « mascotte ».

Source : Centre National de Documentation et de Recherche Scientifique (Moroni) 2014

Le *Ntrimba* est une danse rituelle où les hommes et les femmes dansent ensemble. Il est organisé tous les ans, à une période fixe de l'année, avant la gratte. La date précise de la manifestation est déterminée par une assemblée générale de tradipraticiens, représentant des Djinns.

Anissa¹¹² précise qu'à sa connaissance, seul J.C. Hébert a traité ce rituel. Mais il y a d'autres sources qu'on peut utiliser notamment les sources orales : « *Il n'existe pratiquement pas d'étude sur cette fête agraire. La seule source connue jusque-là, c'est la tradition orale, les témoignages des gens de la région. Jean Claude Hébert est le seul, à notre connaissance, à avoir parlé du Ntrimba dans un bref article consacré aux fêtes agraires dans l'île d'Anjouan (Archipel des Comores)* »¹¹³.

L'origine du rite *Ntrimba* remonte loin dans l'histoire. J.C. Hébert cite deux légendes évoquant l'origine de ce rite agraire. « *Une légende rapporte que jadis, chaque année, un homme se noyait en mer entre Chiroroni et Gomajou M'Ramani. Les devins de Chaoueni demandèrent grâce de cette calamité, et les ginis alors révélèrent comment il fallait s'y prendre : il fallait sacrifier un animal aux esprits de la mer et danser le trimba, qu'ils leur enseignèrent. Depuis lors il n'y a plus de noyade dans ces parages.* » (Hébert J.C. 1960 : 113-114)

Un *mwaliimu* (tradipraticien-géomancien) du village de Shaweni nous a donné une version proche de celle d'Hébert. Selon lui, le *Trimba* serait organisé annuellement pour honorer les esprits (*djinns*) qui ont précédé l'arrivée de l'Homme sur cette terre. Ils seraient alors les propriétaires incontestables de cette Terre-mère où les hommes se sont installés en défrichant et en cultivant.

¹¹² Anissa, *Le Ntrimba, une fête agraire de la région de Nioumakele (Anjouan)*, in <https://comoresessentiel.wordpress.com>, 2014, p. 1

¹¹³ Hébert J.C, « Fêtes agraires dans l'île d'Anjouan (Archipel des Comores) » In journal de la société des africanistes, 1960, tome 30, fascicule 1, pp. 101-116 (disponible aussi sur le site http://www.Persée.fr/web/revues/home/prescrit/article/jafr_0037-9166_1960_num_30_1_1919)

Très en colère contre les hommes, un contrat a été passé entre les « *deux parties* ». En contrepartie les hommes organisent annuellement à des dates bien précises ce rituel pour les remercier et prier les esprits pour que les récoltes soit bonnes, empêcher les cyclones etc.

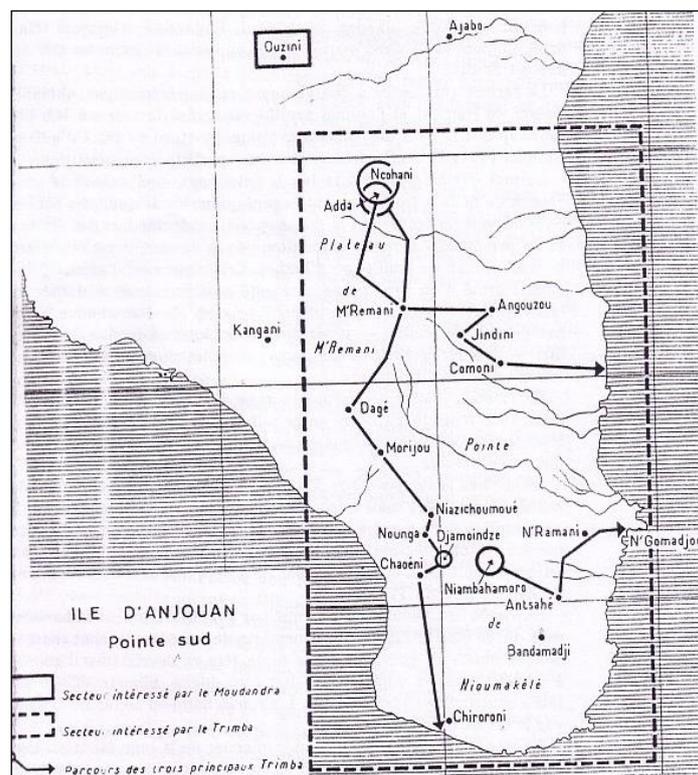
Certains avancent l'idée que le *Ntrimba* commémore l'arrivée des premiers Chiraziens dans l'île, sur les côtes du Nyumakele. Le parcours du *Trimba* de village en village suivrait les différentes étapes parcourues par les Chiraziens vers l'intérieur des terres. Dahalane Said et Abdou Majani nous fournissent quelques précisions sur les étapes suivies par les Chiraziens munis d'un mouton et d'un coq : « *Msoilaju, Sadapwani, Mroni Ngazidja, Djamwandze (le mouton dort, tête vers le nord et le coq chante : les Arabes posent la fondation d'une mosquée), Nunga et Mnadzichumwé (les Arabe touchent le sol), Gnambwamro et Dziani etc..* » (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 16)

Seulement, comme le souligne J.C. Hébert, « *si la procession du trimba commémorait la migration des Chiraziens, elle devrait s'effectuer de la mer vers les hautes terres et non dans le sens inverse...* » (Hébert J.C. 1960 : p. 114). Signalons avec Hébert le fait que « *les Chiraziens apportaient avec eux l'islam [or], il apparaît suffisamment que le trimba est un rite païen, préislamique...* » (Ibid)

Dahalane Said et Abdou Majani indiquent comment le *Trimba* qui n'était qu'un rituel unique pour toute la région est actuellement scindé en trois et que seul celui de Mramani reste actif : « *[...] il n'y avait qu'un seul Trimba à Nyumakele, celui de Kohani qui regroupait toute la région. Au fur et à mesure, [que] des conflits inter-villageois engendrent une séparation des villages. Et vient la guerre de 1970 qui a disloqué le Ntrimba de Kohani en trois Ntrimba. Le Ntrimba de Djamwandze (Hadda à Shiroroni), le Ntrimba de Mramani (Gnambwamro – Dziani – Mramani), le Ntrimba de Komoni – Kiyo – Sulin). Actuellement il ne reste qu'un seul Ntrimba en activité, celui de Mramani* ». (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 29)¹¹⁴

Le rituel du *Trimba* ou *Ntrimbaa* donc suivi dans le temps trois itinéraires, et le plus important traverse dix villages (Nkohani, Adda, M'Remani, Daji, Mwiriju, Mnadzishume, Nunga, Dzamwandze, Shaweni, Shiroroni). Ce *Trimba* porte le nom de *Trimba de Shaweni* (ancienne capitale de l'île en 1300 ap. J.-C. sous le règne de Djumbe Mariamo Ben Othman Kalichi-Tupu). Le deuxième porte sur six villages et le troisième va jusqu'au cône de *Ngomaju* où on jette les entrailles de l'animal de sacrifice à la mer. Selon un itinéraire séculaire, il faut trois jours pour le premier *Trimba* et deux jours pour les deux autres. Le *Trimba* désigne à la fois le périple, la danse de *Mudandra* au moment des arrêts dans les villages traversés et le personnage (la mascotte) joué par un individu caché du public, vêtue de feuilles sèches de bananier « *Mbuni za marindri* » de la tête au pied (les yeux sont visibles) et portant un gros bâton (Hébert J.C 1960 : 110).

¹¹⁴Dahalane Said et Abdou Majani, Les lieux sacrés ou maudits à Nioumakélé, IFERE-Patsy, mémoire de validation, 1999, 36 p.



Carte 6 : Montre les différentes localités où passent les trois itinéraires du rituel de *Trimba*.

Source : Carte exécuté par le service de muséologie du Musée de l'homme. Tiré de l'article de Jean-Claude Hébert intitulé : « Fête agraire dans l'île d'Anjouan : Archipel des Comores, dans *Journal de la société des africanistes, Paris, CNDRS, T xxx, fsc. 1, p. 101 à 116,*

Une seule famille organise le *Trimba de Shaweniet* elle se tient en tête de la procession. Le maître de la cérémonie règle la danse et excite tout le monde à danser ; les hommes d'un côté et les femmes de l'autre, en ligne, sur deux rangées parallèles. En dansant et en chantant, les deux rangées s'avancent jusqu'à se frôler le corps, puis reculent et le mouvement de va et vient continue ainsi jusqu'à la fin de la danse. Il arrive que des couples se taquent, se caressent furtivement sans se faire remarquer. Les bosquets environnants sont des endroits propices aux ébats. Des unions passagères sont très fréquentes derrière ces bosquets et après, on retourne danser. Le mari ne doit pas manifester ouvertement sa jalousie sinon il recevra le bâton du *Trimba*. La danse est rythmée du son des tambours (*Dori* et *Fumba*) et de la flûte connu sous le nom de *Ndzumara*.

La destination finale est *Shiroroni* pour le premier *Trimba*, sur la côte où on va jeter les entrailles de l'animal à la mer, comme dans le rite du *Nkoma* à Ouani. Ceci pour solliciter des esprits du vent et des flots une protection contre toutes les calamités et les malédictions.

L'officiant de la cérémonie (le *fundi*), personnage principal de la fête du *Ntrimba*, est toujours choisi parmi les gens qui sont possédés par les *djinn*s. Ibouroi Toibibou avance l'hypothèse que le *Trimba* et le *Mdandra* sont des danses Makua : « *Les Makua ont conservé beaucoup de leurs rites et traditions surtout dans le folklore. A la date d'aujourd'hui le trimba et mdandra sont des danses, exclusivement Makua, qui sont exécutées soit au début de la saison de culture soit lors des mariages* » Ibouroi Toibibou (2015 : 3)¹¹⁵. On peut considérer la mascotte de feuilles comme un masque africain, objet rituel dont Anne Stamm¹¹⁶ écrit : « *Presque toute l'Afrique connaît et utilise*

¹¹⁵Lien : <https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01144306/document>

¹¹⁶ STAMM A., *Les religions africaines*, Paris, Puf, 1985, 127p

des masques lors de ces grandes cérémonies religieuses. Ils sont portés par des danseurs dont ils cachent l'identité et auxquels ils permettent d'entrer sans danger en contact avec le Transcendant »¹¹⁷. Cette pratique a pour but de « dépersonnaliser » ces personnages et « d'établir un lien avec l'invisible ». L'esprit redouté *Simba* (lion) ne fait-il pas partie des esprits évoqués ici à Nyumakele ? On peut supposer que la transformation linguistique a donné le mot *Ntrimba* ou *Trimba*, que les feuilles des bananiers utilisées pour envelopper « la mascotte », l'inconnu, reflète pas les poils de la bête. Certaines personnes interviewées nous confirment qu'avant, on immolait des esclaves en offrande à tous ces esprits qui ont pris part au rituel.

Faissoili Abdou¹¹⁸ constate les agissements des nouveaux religieux « *Djawla* », qui s'acharnent sur les pratiques animistes existantes mais, de manière très intéressante, il montre comment cette opposition était déjà organisée dans les années soixante. Il évoque en effet un film en noir et blanc présenté dans les années soixante par Irène Chagneau dont l'objectif était de faire découvrir un pays (les curiosités locales, les événements importants, le patrimoine, les traditions...) : « *Non le Ntrimba n'aura pas lieu, selon les nouveaux religieux cela est haram, on ne doit pas le célébrer. Le dayira, le Maoulid sont considérés par eux comme bid'aan, n'en parlons plus du Ntrimba* » répond ce jeune cadre du village d'Ongojou à Nioumakele lorsque nous lui avons demandé si le Ntrimba allait-être organisé cette année.... Les images sont en noir et blanc. Elles furent diffusées en 1960 dans le cadre de l'émission « *Voyage sans passeport* » présentée par Irène Chagneau sur Rtf et l'Ortf.... Dans cet épisode consacré aux Comores, on y voit la présence curieuse d'un personnage entièrement couvert de feuilles de bananiers séchées. « *Il s'agit du simba (sic)* », dévoile la présentatrice. « *Ce personnage visiblement diabolique devrait tracer des grands cercles autour des femmes au pilon dans un symbole de protection de la cérémonie* », explique-t-elle amusée.

Le Simba dont nous parle Irène Chagneau dans cette vidéo est en réalité prononcé Ntrimba.... » (Faissoili Abdou 2014 : 2)

Comment se déroule le *Ntrimba* ? Le *Ntrimba* est un rituel du fond préislamique, une survivance de pratiques animistes qui cohabitent avec l'islam. Il s'agit de danses agraires comme disait Said Abdourohime¹¹⁹ : « *Ce sont des danses liées à des cérémonies animistes et qui s'accompagnent de crises de possession et de grandes sacrifices ou transe....Le « Nkoma » (à Ouani), le « Ntrimba » (à Niyumakélé), le « M'dandra » (à Ouzini). Ces trois dernières consistent, à une sorte des prières adressées aux esprits (Djins) pour la bonne venue des cultures. Elles sont héritées des véritables autochtones (les Buschmans). Comme pour les danses précédentes, les djins reviennent sur terre et se manifestent chez les possédés* » (Said Abdourohime 1983 : 25)

Anissa et Faissoili Abdou évoquent l'ambivalence qui règne entre deux mondes différents et parallèles. En Afrique, selon eux, malgré les critiques des islamistes, la pratique traditionnelle va avec l'islam : « *deux mondes parallèles existent dans la vision religieuse du comorien moyen. Le monde réel et le monde invisible, celui des esprits, les djinns. Une conception presque générale dans les pays musulmans d'Afrique noire où malgré les critiques des « missionnaires musulmans » qui sont « souvent venus en condamnant radicalement les cultes et les pratiques traditionnelles comme païennes et idolâtriques, la tradition africaine a tenu, à côté de l'islam et avec lui* » a écrit R. L. Moreau parlant du Sénégal¹²⁰. Aussi, comme il le constate, « *presque partout coexistent les croyances traditionnelles africaines et le coran, les rites anciens et les pratiques musulmanes, les officiants du culte pré-islamique et les marabouts des confréries musulmanes* ».

¹¹⁷ STAMM A., Op cit, p 18

¹¹⁸Faissoili Abdou, Le Ntrimba de Noumakélé, une fête agraire en décadence, 13 août 2014, pp. 1 à 5.

Lien : <https://comoressentiel.wordpress.com> pour le film : <https://comoressentiel.files.wordpress.com/2014/08/ntrimba2.jpg>

¹¹⁹ Said Abdourohmane, *Mariage à Ngazidja, fondement d'un pouvoir*, Bordeaux, thèse, 1983, 338 p.

¹²⁰ Moreau R.L., « Religion et tradition au Sénégal », in *Louis Vincent Thomas et RENE LUNEAU, La terre africaine et ses religions*, Paris, L'Harmattan, 1995, p. 312

Ces auteurs donnent des précisions sur la date d'organisation de la fête qui doit avoir lieu avant l'arrivée de la pluie, « *La fête doit avoir lieu au début de l'année en août-septembre, avant l'arrivée de la mousson Kashkazi et avant le commencement des « grattes » (culture sur brûlis). C'est ici qu'apparaît, à notre sens, le caractère agraire de cette fête.* (Anissa et al, op cit : 3).

Les marabouts profitent de cette occasion pour désigner la famille qui doit offrir l'animal à sacrifier, le *shimambi*. Le *Trimba* commence un mercredi vers quinze heures au lieu-dit Nkohani Mjini, un grand *Ziara* appelé aussi « *meza ya madjini* » (la table des esprits) et se termine le vendredi. De même, Hébert signale que : « *la fête commence vers midi par une danse d'une heure environ, au lieu-dit Ncohani, dans la forêt d'Adda. Ncohani est le sommet boisé d'une montagne, et selon les gens de la région le lieu « la table des esprits »* » (Hébert J.C. 1960 : 111).

Les experts *walimu* allaient se rassembler au pied d'un vieil arbre au milieu d'un champ connu sous le nom de *Mrimanga*. C'est là où les *walimu* recouvrent un jeune homme choisi par les djinns des feuilles des bananiers sèches « *Mbuni* » tout en récitant des formules magico-religieuses. Le corps du jeune homme recouvert, on ne laisse qu'un petit espace lui permettant de voir. Ce déguisement comporte trois cornes plantées sur la tête et une queue recourbée attachée sur le dos. Les feuilles sont très serrées autour de ses membres et son corps au moyen des lianes. Une fois terminé, il porte le nom de *Trimba*. Au rythme du tam-tam, le *Trimba* dirige le *Ngoma* (le tam-tam) mêlé avec des chants très anciens et quelquefois, on ignore les sens des mots utilisés. Nous avons relevé les textes de plusieurs de ces chants, dont certaines phrases recourent celles que Jean Claude Hébert (1960 : 112-113) avait enregistrées.

Djimbo la handra

Koko Nisikiya mpavi wumwana (2fois)

Nawami nazine libwembwe

Walo Mremani Wahimolikiya

Lisivuma wuri ntrenge

Lolo ! Hai ! lolo ! Hoya ! (2 fois)

Hay ukiki mula mele, lolomawehe

Gungu¹²¹ mashela Mkolo Tumani

Na ba mizimba, suyilani,

Shimana mzimba

Abanga wu shanka

Na bamele de amubawo

Ndriya na wumele,

Ndriya na wu mayeve (3 fois)

Première chanson

Vieille femme garde un peu mon enfant

Que j'aie danser le tam-tam

Ceux de Mremani quand ils vont l'entendre

Se propager (résonner) comme une toupie

Mariez ! Mais ! Mariez ! Oh ! là ! là ! (2 fois)

Vieille femme mangeuse de paddy, mariez là

L'ostracisme rend fou Mkolo Toumani

Avec le boudeur, pardon,

Comme un enfant boudeur

Porte à la taille les perles

Et que monsieur paddy les lui a remises

Entre avec monsieur le paddy

Entre à cœur ouvert (avec joie) (3 fois)

¹²¹Gungùr (ma-) Sorte d'ostracisme où la victime est promenée à travers tout le village sous les cris moqueurs et les insultes de jeunes gens. (Chamanga A.M., *Lexique comorien (Shindzuani) – Français*, Paris, L'Harmattan, 1992 : 93)

La procession se forme, le *Trimba* à l'avant, en tête et descend à Adda. On danse sur la place publique, jusqu'au coucher du soleil. Puis le cortège reprend la route, de nuit. Un petit arrêt pour danser encore et on reprend la route pour Mremani. Une petite pause suivie de la danse et on continue pour aller à Daji en passant par Bandrakuni. C'est la veillée à Daji, le temps de se restaurer et la danse continue sur la place publique jusqu'au matin.

Le matin, la procession reprend son pèlerinage vers Mriju, puis Nounga, Mnadjishumwe et vers 10 heures du matin, la procession arrive à Jamwandje. La danse y bat son plein car c'est le plus grand *Ziara* de Nyumakele. Les danseurs sont presque tous possédés, entrent en transe et forment un cercle autour de l'animal à sacrifier, le *Shimambi* qui vient d'être présenté aux *djinns*. Si les *djinns* ne sont pas contents ou satisfaits de l'animal, la procession sera annulée par le *Trimba*. Mais si les esprits sont satisfaits, ils le manifestent à travers la danse. On passe toute la journée à Jamwandje à danser et à manger. Les *djinns* les plus réputés notamment *Fana Hali* (le chef), *Chariffou Ali*, *Mwenye Wupanga* et *Simba* prennent des rythmes très violents qui les font rouler par terre.

On passe toute la journée à *Jamoindeze*, en dansant. Pour certains, la danse du *Ntrimba* est une occasion pour eux de s'amuser, vu le nombre d'étrangers qui viennent observer et prendre part à la fête dans un esprit profane et non de pratiquants. Ce jour-là, la plus grande liberté sexuelle règne au cours de la fête. « *Tout est permis : les relations avec une femme mariée ou avec une vierge sont licites. Toutes les filles ou femme qui dansent sont bonnes à « prendre ». Le mari ne doit pas se montrer jaloux ; sinon le bâton de l'homme masqué et la colère des danseurs possédés s'abattraient sur lui... A la partenaire consentante, on fixe rendez-vous ou bien sans autre préambule on l'entraîne à l'écart de la danse pour une union passagère derrière les bosquets ; puis on retourne participer au jeu* » (Hébert J.C. 1960 : 111-112)

Le témoignage avancé par Jean Claude Hébert, montre incontestablement, la partie du rituel favorisant la force de la vie brute, et de la procréation. S'accoupler de manière anonyme dans les bosquets et revenir danser sans se nettoyer, un acte aujourd'hui considéré comme non islamique et associatif. La même personne va chercher une autre femme ainsi de suite, sans se soucier de quoi que ce soit. Ces accouplements commencent surtout à la tombée de la nuit, dans la pénombre. Surement, certaines femmes ont été fécondées sans pour autant savoir par qui.

La danse est rythmée au son des tambours (deux *fumba* et *dori*) et de flûte (*ndjumara*). Les femmes se placent à l'est (au soleil levant) et les hommes à l'ouest (au soleil couchant).

Djimbo ya vili

Deuxième chanson

*Hailele*¹²²! *Hailele!* *Hoya*

Mais le sommet! Mais le sommet¹²³! Oh! Là! Là! (2 fois)

Hoya! *Hailele!* *Ala mele!*

Oh! Là! Là! Mais le sommet ! Mangeuse de paddy

Ho! *Ho!* *Ho!* *Ho!* *Ho!*

Ho! Ho! Ho! Ho! Ho!

Monye Abdallah!!!

Monsieur Abdallah !!!

Nkwa ngoma iliyi hé!

Que le tam-tam (pleure) résonne hé!

¹²²Lele, n. *ma-* ampl. de *Kilele* (voir Lenselear A., Dictionnaire Swahili – Français, Paris, Karthala, 1983, p ?258) + *Kilele*, n. *vi-* sommet (pic) de montagne ; aussi d'arbre ou de plante. *K. cha minazi (mchikichi)*, bourgeon terminal du cocotier (palmier). Lors de la naissance de jumeaux, on s'en croise la poitrine. (Cf. « MILEMBELEMBE ») *Kileleta*, n. *vi-* sommet de colline, de montagne. (Cf. NGUU, JUU).

¹²³Beaujard P. pense que « [...] *Le lien exprimé entre altitude et pouvoir royal évoque l'Asie du Sud-Est, continental ou insulaire, où les ancêtres divinisés ont leur siège sur les montagnes* » (Beaujard P. 2003-2004 : 85)

<i>Kila kakiya Kwa ngoma he!</i>	Tous ceux qui n'ont pas entendu le son de tam-tam
<i>Havi Mouhadji ?</i>	Où es-tu Mhadji ?
<i>Havi Taminou ?</i>	Où es-tu Tamimou ?
<i>Havi Tamimou monye Mouhadji</i>	Où es-tu Tamimou, Monsieur Mhadji ? (3 fois)
<i>Havi ! Hoya! Hoya!</i>	Où ? Oh ! Là! Là ! Oh ! Là! Là !
<i>Tsami Wampomoni</i>	Me voici les Pomoniens
<i>Ha shimamba na bwe ya hutsuha</i>	Avec du bois de santal et la pierre à frotter
<i>Hodi! Nawe! Rabeli wa Sada</i>	Pourrais-je entrer ! Oui ! Sommes devant et à aider
<i>Hodi hunu nawe na mdjeni hunu</i>	Pourrais-je entrer ! Oui ! Y a un étranger ici
<i>Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !</i>	
<i>(Wantru mama wasibiha masama)</i>	(Les femmes battent leurs mains)
<i>Nawe Koko Riziki héya !</i>	Et toi vieille Riziki monte ! (soyez en transe)
<i>Ina matra tsiyo wusingwe</i>	Il y a de l'huile en voici pour embellir ton corps
<i>Djirani lisuhira</i>	Le voisin t'appelle
<i>Hai ! Badjimwa inkwehe yiheya</i>	Mais ! Monsieur Djimoi l'herbe pousse
<i>Mdallah Msa alime</i>	Mdallah Mousa laboure
<i>Lishamba rakolima</i>	Le terrain que nousavons planté
<i>Badjimwa Nkohe,</i>	Monsieur Djimoi Nkohe,
<i>Mtsahudje mwalimu</i>	Faite choisir le tradipraticien
<i>Le ! Le ! Heye !</i>	Le ! Montez !
<i>Ya! Leleya! Ye! Ya!</i>	Allez au sommet ! Oh! Ya!
<i>Leleya! Ya !Hai! Nawe!</i>	A Ilez au sommet! Ya ! Mais ! Toi !
<i>Hai! Nawe! Ha !</i>	Mais ! Toi ! Ha !
<i>Leleya! Hai! Lele!</i>	Allez au sommet ! Mais ! Au sommet !
<i>Hai! Mbaliya mwanamshe</i>	Mais ! Tu as amené une fille
<i>Mvendjewa beli</i>	Aimée son devant (sexe)
<i>Hai! Bahari mbaliya mwanamshe</i>	Mais ! « Bahari » a amené une fille
<i>Mvendjewa mbeli Bahari ye!</i>	Aimée pourson devant« Bahari » oh !
<i>Nawe mbaliya yahavi!</i>	Toi où l'as-tu amené
<i>Nkoko ya batana, Mkolo mwe</i>	Avec ton joli bracelet, monsieur Mkolo !

Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Heye !
Mbaliya havi!ha nkoko ya batana
Mkolo mwe ! Ye
Naye mbaliya ha bundru la shihazi
Na shukuru
Hai ! Badjimwa nkehe yiheya !
Ha! Lele! Ya! He!

Hai! Vwa drima
Lishamba kavwavira
Samba ritsowana
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Heye !
Hai Bwana mwalimu nsendra djangu
Nay roho yangu tsiyo (2 fois)

Hai ! Lale ! Shema vwa raha
Ripahe nkombe na matra wusoni
Hai ! Lale ! Vwa raha
Ripahe nkombe na matra wusoni
Mamangu anambiya
Nisindre djiya na mtsunga
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Heye !
Badjimwa nkehe yiheya !
Badjimwa nkehe yiheya !
He! Lelele! Lele! Lele!
Wangwana!
Hadji Wahavi?
Tsami mkavavo!
Hey! Hoi! Wa Moya!
Wa Mpomoni!

Le ! Montez!
Toi où l'as-tu amené ! Avec joli bracelet
Monsieur Mkolo ! Hé !
Elle, tu l'as amené avec un morceau d'igname¹²⁴
Et une tourterelle
Mais ! Badjimoi l'herbe a poussé
Ha! Au sommet! Ya ! Hé !

Mais! Il y a à planter
Le champ n'a pas été passé
Le lion nous nous battons
Le ! Montez !
Mais ! Monsieur le tradipraticien je pars
Et voilà mon cœur (2 fois)

Mais ! Dormez ! Ma belle, il y a la joie,
On se maquille avec du khôl et du parfum
Mais ! Dormez ! Il y a la joie,
On se maquille avec du khôl et du parfum
Ma mère m'a dit
De ne pas y aller avec un bouvier
Le ! Montez !
Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !
Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !
Hé! Au sommet ! Sommet ! Sommet!
Noblesse !
Hadji où es-tu ? (2 fois)
Me voici honorable ! (ou ma belle) (2 fois)
Hé! Hoi ! Ceux de Moya !
Ceux de Mpomoni !

¹²⁴Dans cette région de Nyumakele, l'igname (*Shihazi*) mélangée avec des embrevades sèches (*Ntsuzi yafa ou Ntsuzi zaoma*) cuites avec du lait de coco, était leur repas préféré, ainsi que les taros (*Majimbi*). Nyumakele était le grenier des ambrévades, du taro, de l'igname considéré comme étant des plantes « noires ». Aux Comores comme à Madagascar, il y a plusieurs variétés d'ignames introduites semble-t-il par les austronésiens après les premières arrivées, ainsi qu'en Afrique (Beaujard PH. 2011 : 367). A Anjouan, les agriculteurs utilisent le même technique de creusement des trous afin d'obtenir des ignames de très grandes tailles. D'autres variétés viennent d'être introduites récemment. Mais aux Comores, l'igname n'a pas la même valeur symbolique que dans certains pays du pacifique et d'Asie du Sud-Est.

*Na shimamba na bwe la hutsuha
Hodo hunu ! Nawe !
Namdjeni hunu kavira !
Ramdjeni hunu kavira !*

Et le bois de santal et la pierre à frotter
Pourrais-je entrer ici ? Oui !
Aucun étranger n'a passé ici!
L'étranger n'a pas passé !

*Ramdjeni hunu kavira !
Mtsamba nyombe yilawa Domoni
Yibaliwa mazimboni
Madjirani !!!
Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !
(Wantru mama wasirema ya masama) (Les femmes battent leurs mains)*

L'étranger n'a pas passé !
Une vache venant de Domoni
On l'a amené par air (2 fois)
Les voisins !!!
Ra! Ra! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra ! Ra !

Djimbo la raru

Troisième chanson

*Hai ! Lale ! Hoya ! He !
Lele! Na mwana Lele! Wake
Mwana moja na mamahe
Kazana ngoma rilawe
Simba mwagoroma!
Haye! Mwagoroma !*

Mais ! Dormez ! Oh ! là ! là Hé !
Elevez! Et l'enfant élevé ! Toi seul !
Un seul enfant avec sa mère
frappez fort le tambour, nous partirons
Le lion rugit !
Ah ! Quel rugissement !

*Hoye! Tsililiya shamba
Shamoro na kwehe
Huvendjewa tsi ha sura
Wala tsi ha mpuwa nundra
Sika m'Bushi mwangadzie
Lisha maji yafunge mtsanga
Salaliya hoye!*

Aï! J'ai mangé un champ
En feu avec les herbes
Pour être aimé, pas besoin d'un beau visage
Ni un long nez
Tient le Malgache, jouez avec
Laisse l'eau arriver sur la plage
En dormant ohé !

*Simba mwagoroma!
Haye! Mwagoroma !
Bako, wudani ntsoja haho?
Simba mwagoroma! (4 fois)
Haye! Mwagoroma !
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Heye !*

Le lion rugit !
Ah ! Quel rugissement !
Vieux, pense-tu que je viens chez toi?
Le lion rugit (4 fois)
Ah ! Quel rugissement !
Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Le ! Montez!

Interprétation des quelques phrases des chansons

Ce sont des chansons érotiques qui accompagnent la danse. Voilà pourquoi l'ambiance est à son paroxysme. Quand on dit « *Monsieur Djimoi l'herbe a poussé !* », on veut dire « les poils ont poussé », « *Mdallah Mousa laboure le terrain que nous avons planté* », signifie: « enlève les poils du sexe que nous avons utilisé ». « *Tu as amené une fille aimée pour son devant* », cela veut dire que : « Tu as amené une fille qui a un joli sexe ou avec un sexe savoureux ». « *Aïe! J'ai mangé un champ en feu avec les herbes* », ceci dit : « Aïe ! (indique la déception) j'ai eu un rapport sexuel avec une femme indisposée, et poilue. ». « *Tiens la Malgache, joue avec* », c'est-à-dire « Tenez cette dame qui ressemble à une Malgache et jouez avec (car on considère que les Malgaches sont des belles femmes, aux traits asiatiques) ». « *Laisse l'eau arriver sur la plage, En dormant ohé !* », c'est-à-dire attend d'abord que le sexe soit mouillé avant de t'accoupler ! ». « *Elle, tu l'as amené avec un morceau d'igname et une tourterelle* », veut dire : « la fille, tu l'as entraîné pour montrer ta supériorité, ta force (ton gros pénis comme un morceau d'igname) pour aller roucouler et faire l'amour (la tourterelle roucoule) ». *Lele* (en swahili), veut dire sommet de la montagne. La montagne est attribuée aux femmes. A l'extrême, la transe doit atteindre le sommet. « *Pourrais-je entrer ici ? Oui !* » Il ne s'agit pas d'une maison habitée (qui serait par ailleurs celle de la femme), mais c'est une métaphore du sexe de la fille ou de la femme : Est-ce que je pourrais faire l'amour avec toi ? oui répond-elle. Pour rassurer son partenaire, elle ajoute : « *Aucun étranger n'a passé ici!* » Aucun de ceux qui sont venus participer au rituel ne m'a pénétré. Elle l'a répété trois fois. « *Une vache venant de Domoni* » est encore une métaphore. La femme ou la fille de « brousse » ironise en voyant la grosse dame domonienne, bourgeoise, coquette qu'elle qualifie ainsi. Elle appelle ses voisins « *Madjirani !!!* » (Les voisins !!!), sans en dire plus, sans doute en la montrant du doigt : « Regarde là !!! » à rebours des comportements de respect habituels. C'est qu'au moment du *Trimba*, tout est permis et les gens en profitent surtout la nuit (au clair de lune).

L'animal a été sacrifié par les *mwaliimu* et la viande distribuée aux habitants de trois localités : Shaweni, Mriju et Daji. C'est pour cela que la fête prend une allure enthousiaste. Le lendemain, le *Shurumbu* (le havre-sac contenant les entrailles de l'animal) sera jeté à la mer. Il arrive souvent que le *Shurumbu* soit refoulé par les vagues au bord de la mer, sur les côtes. On peut supposer que les *djinn*s sont en colère et il faut refaire le *Ntrimba*. Ainsi les *djinn*s ont manifesté leur mécontentement.

A l'aube, le *Ntrimba* suit son chemin. Toute la procession se rend à *Shiroroni* pour jeter le *shurumbu* à la mer, à la fin de l'après-midi (ou à l'aube, selon Faissoili Abdou et Anissa 2014 : 4). C'est la fin du rituel de *Ntrimba*. Quant à la viande, elle est partagée entre ceux qui accompagnent le *chimambi*. Elle est donnée aux habitants de *Chaoueni*, de *M'Rijou* et de *Dagi*. C'est à la fin de l'après-midi seulement que la peau, gonflée des entrailles, est jetée à la mer. Parfois, il arrive que le *chimambi* soit retrouvé sur la plage le lendemain. Cela signifie que les *gini* ne l'ont pas accepté et on refait le *Ntrimba* » (Hébert J.C. 1960 : 113)

On le jette à *Ngomaju* s'il s'agit du *Ntrimba* de *Mramani* et les feuilles de bananiers sont déposées à *Mkoraju*. Le cratère de *Ngomaju* est une colline volcanique de 20 à 50 m à peu près de haut. Elle constitue une falaise en forme de cirque de quelques dizaines de mètres de diamètre dont une partie a été engloutie par le flot. *Ngomaju* est formé de huit grottes submergées à marée haute, connues sous le nom de *Mlongo Minane*, les Huit Portes. Ce *Ziyara* est situé en bas de la ville de *M'Ramani*. Si on jette la dépouille à *Ngomaju*, on attache une corde très solide à la hanche de celui qui doit faire l'opération et les autres tiennent fortement la corde en aidant leur camarade à descendre avec le *Shurumbu* jusqu'à l'une des grottes. Il le jette, puis remonte sans regarder derrière lui.

Il arrive aussi, ce qu'avait constaté un des intervenants lors de nos discussions, qu'on rassemble dans la peau qui formera le *shurumbu* des petites tranches des différents organes de l'animal sacrifié. A ce moment-là, on dit que l'animal a été donné tout entier aux esprits.

Toute la population de la région peut être soulagée d'avoir pu accomplir leurs engagements et honorer leur dette envers les esprits. N'oublions pas que cette population avait demandé aux esprits de veiller sur les maisons, les champs pour que les récoltes soient bonnes, empêcher les cyclones et épargner les pêcheurs en mer des noyades et des disparitions. « *Nourrir les esprits c'est vaincre les peurs des hommes* » commentait Geneviève Wiels auteur d'un film documentaire : *la porte des djinns*, (cité par Faissoili Abdou 2014 : 4)

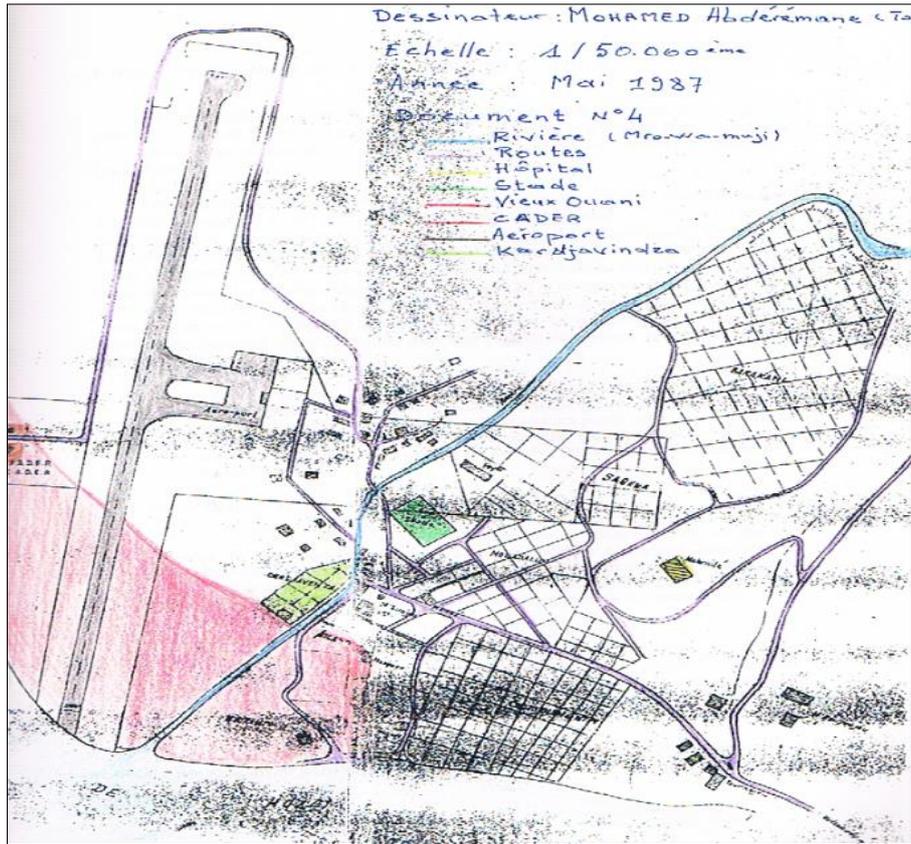
Dahalane Said et Abdou Majani avance l'idée que grâce au *Ntrimba*, il règne un air de paix, de stabilité et de sérénité à Nyumakele. Il est nécessaire de s'acquitter d'une dette morale afin de cohabiter et de partager la nourriture avec les *djinns*. Ainsi, « [...] *il est fort question d'un accord passé entre deux mondes, en vue de la stabilité, la paix, la sérénité, bref de l'harmonie des habitants de la région de Niyumakélé. C'est dans ce sens que la tenue annuelle du Ntrimba rêvait une signification historique très profonde. Il faut souligner au passage que la région de Niyumakélé a été et l'est encore à nos jours la région la plus hantée de l'île. Cela peut s'expliquer par de différentes influences Africaines et Malgaches sur les mentalités de la population locale....Ceci montre encore une fois que bien des pratiques animistes ne sont pas créées par l'homme lui-même d'où l'organisation annuelle des Trimba en vue de s'acquitter d'une dette morale ; celle de cohabiter et de partager la nourriture avec les premiers habitants de l'île les Djinnns, descendants de Fanahali. C'est conformément aux traités passés entre les Djinnns et les hommes à Niyumakélé à un moment particulièrement critique de leur vie* » (Dahalane Said et Abdou Majani 1999 : 32)

4.4. Le Nkoma de Ouani

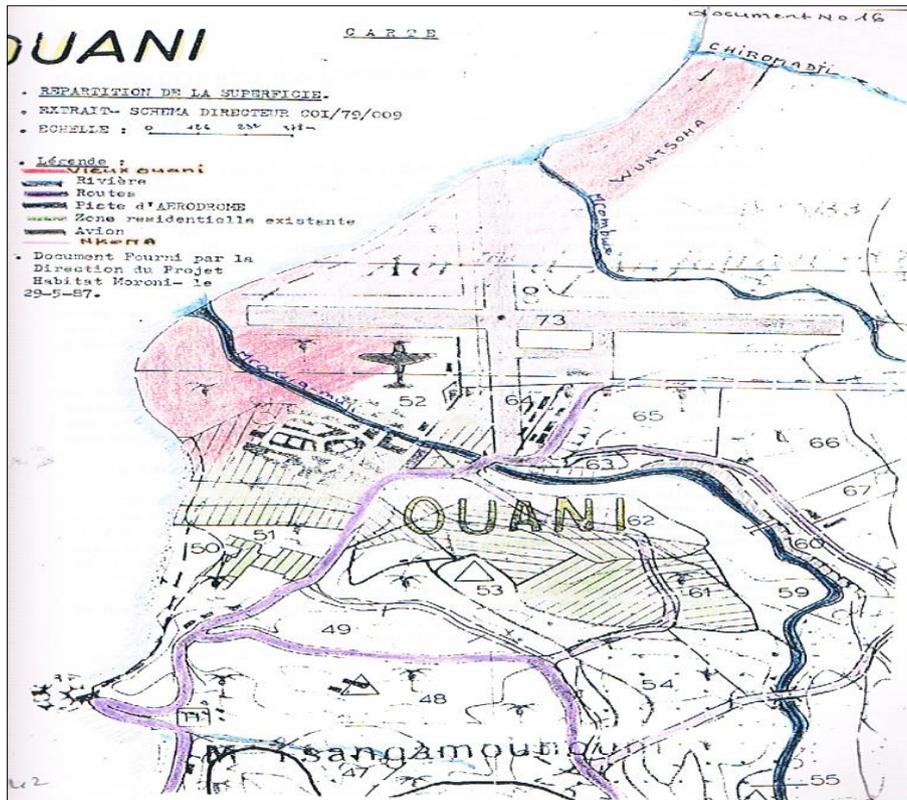
Le *Nkoma* qui s'organise à Ouani, au bord de la mer, dans une zone appelée *Binti Rasi*, est également réputé à Anjouan mais n'a donné lieu qu'à de rares travaux. Pour comprendre ce rituel il faut connaître l'histoire des deux groupes de population, les Beja et les Kombo, à Ouani. Avant de la retracer, je reviens sur l'histoire de la ville de Ouani à travers ses sites et monuments.

4.4.1. Traditions historiques de la Ville de Ouani

Ville côtière, située au nord-est de l'île, dans la baie d'Anjouan, Ouani est encadrée par une montagne et deux plateaux. Au nord c'est la pointe de Jimilimé culminant à 600 mètre d'altitude ; au sud-est se trouve le village de Nyantranga séparé du village de Barakani par une vallée encaissée où coule une rivière « *Mro-wa-Muji* » qui traverse la ville de part en part. Le relief est très accidenté.



Carte 7: Le plan de la ville d’Ouani : piste de l’aéroport, site historique et archéologique de Vieux Ouani (en rouge). Source : dessinateur Mohamed Abderemane topographe, mai 1987



Carte 8 : Répartition de la superficie : extrait schéma directeur COI/79/009 (Source : Document fourni par la Direction du projet Habitat, Moroni, le 25/5/1987)

L'une des plus anciennes villes aristocratiques d'Anjouan, avec ses 12.000 âmes (estimation éléction de 2001), était la capitale de la neuvième circonscription. Sous la mandature des Présidents Ahmed Abdallah et Mohamed Djohar, elle englobait des faubourgs tels que Barakani, Nyantranga et Jimilimé.

Durant la colonisation Ouani était érigée en Canton qui embrassait plusieurs villages : Barakani, Nyantranga, Jimilimé, Hajoho, Harimbo, Bandra-la-Mahale, Chandra, Tsembehou, Dindri, Bazimini, Koki et Patse (Patsy). Après l'indépendance, un nouveau découpage a été fait.

Elle se trouve à 7 km du chef-lieu ou capitale de l'île d'Anjouan, Mutsamudu. Après les évènements de 1997, Ouani est régie par une mairie.

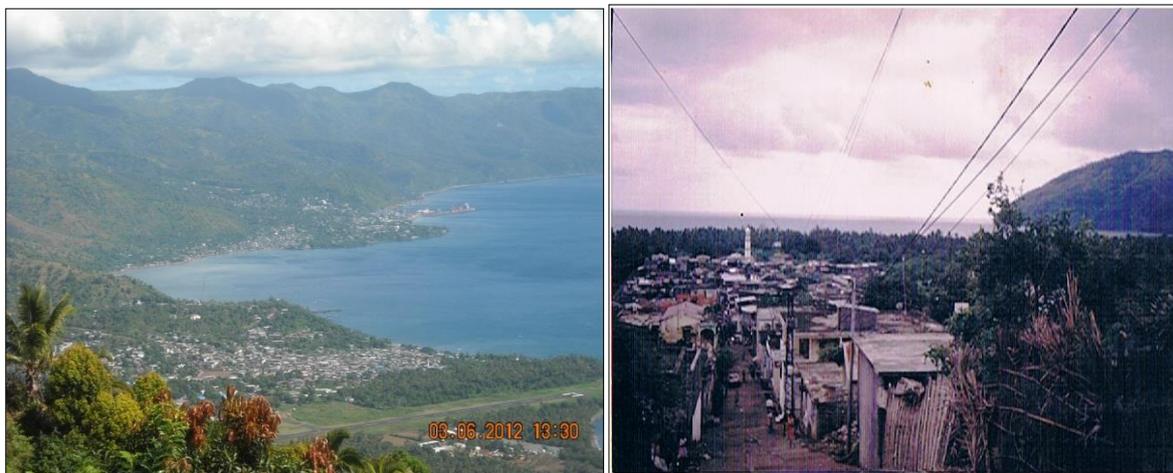


Photo 82: (vue générale): Ville d'Ouani au premier plan avec la piste d'aéroport

Photo 83 : Vue de la ville depuis Bwekuni, on voit le minaret de la mosquée de vendredi

Source : Bourhane Abderemane – photo 6 prise en 2000 et photo 5 en 2012

Ville dont la première maison en dur fut construite aux environs de 1276 après J.C.¹²⁵, elle a joué un rôle non négligeable dans l'histoire d'Anjouan et des Comores. Erigée avant Mutsamudu, le site initial à *Untsini mwa-Muji* (la ville basse) nommée auparavant *Sada* fut édifiée aux environs du VIIIe - IXe siècle par des bantous marins. A l'arrivée des arabo-shiraziens ou Irakiens, elle s'appelait "*Sada-Basward*" et fut détruite par un raz de marée d'après les traditions

Les rescapés de la ville ont fondé vraisemblablement la ville de Ouani actuelle avec les immigrants venus de *Bwe-la-Maji*, *Mlimani*, *Jimbili*, *Bandar-Salama*, *Bandra-Mtsanga ya kurani* et *Nyamawe*.

4.4.1.1. Historique des sites anciens et des quartiers

Durant les razzias malgaches, un des faubourgs d'Ouani *Untsoha* a été détruit en 1792 après J.C., par les Sakalava et les Betsimisaraka. Les populations ont été amenées en esclavage aux Mascareignes via Sainte Marie (Madagascar).

¹²⁵Flobert BERTRAND parle d'une fondation qui remontait en 1276 après J.C. (page 23). Selon Claude ALLIBERT, la première maison en dur date de 1256 après J.C. (C. Allibert : 2000, p.26)



Photo 84 (à gauche) : Reste du palais à Untsoha (Wuntsoha) XIVè-XVè

Photo 85 : Le reste de la mosquée et son mihrab devenu un *Ziara*(*ziara*)(lieu sacré)

Source : *Bourhane Abderemane photo prise le 30/04/2015*

Ouani se présente sous deux aspects:

- Celle d'une ville ancienne, historique où se côtoient l'architecture arabo-shirazienne, les maisons en matériaux végétaux, les mosquées et les sépultures, ainsi que ses ruelles tortueuses à l'intérieur de la Médina qui témoigne de son passé. Ces hommes qui ont pu, par leur vanité et leur "*Ustaârabu*" (civilisation et culture arabe), marier l'Islam et la coutume ancestrale ont laissé leurs empreintes culturelles.

- Et celle d'une ville moderne avec ses constructions de style européen, et ses bâtiments administratifs (aéroport, collège, école technique, écoles primaires, la Mairie, poste et télécommunication, l'hôpital...) le foyer des jeunes (*Espace shababi*), la bibliothèque, le complexe sportif non couvert, les poissonneries, l'abattoir etc.

Les infrastructures culturelles et socio-économiques sont les œuvres des Ouaniens sans la moindre participation de l'Etat (la maternité, lycée, marché, mosquées, *madrassa* etc.).

Elle était jadis entourée par la muraille de la ville "*ngome*" ou "*uhura wa muji*" dont subsistent encore quelques tronçons (à *Kilingeni*, *Mkiri-wa-Djimwa*, *Shataraju-Soifa*), et que les jeunes sont déterminés à les conserver. C'est un patrimoine irremplaçable.



Photo 86 et 87 : Les quelques pans de la muraille restant de la ville de Ouani construite au XVIIIe siècle du côté du quartier de *Kilingeni* habité jadis par les Beja et les Kombo...

Source : *photos prises par Bourhane Abderemane le 11/03/2014 et le 30/04/2015*

La Médina est composée de deux grands quartiers: quartier de *Kilingeni* considéré avant comme le quartier de *Wamatsaha*, - et le quartier de *Bwedzani*

Mais d'autres quartiers étaient encore plus anciens que les deux cités ci-dessus. Il s'agit de :- *Untsini-mwa-Muji* (Ville basse, engloutie par un raz de marée) Tsunami ?¹²⁶- *Mkiri-wa-Mpwani* (quartier de Wamatsaha)- *Untsoha* (ville chirazienne ou shirazienne)

L'étude des toponymes des quartiers anciens donne quelques indications historiques :

Kilengeni : Ce mot a plusieurs significations :

En swahili: *Linga* ou *Linge* c'est viser, pointer vers, mettre en joue, couper en tranche, jeter.

Kilinga : c'est le fœtus humain de quatre mois.

Kilinge : c'est un jeu d'enfant.

a. mystère, secret, ruse, manœuvres secrètes incompréhensibles.

b. réunion secrète de tradipraticiens ou de guérisseurs, aussi endroit où se pratiquent des exorcismes (A. Lenselear, 1971 : 204).

c. Aire de culte (Pascal Bacuez : 2007 : 16), en parlant de *shetani* en action.

Ombiasa ou *Ambiaza* :

a. divin guérisseur (pratique la divination par le *sikily* ou *sikidy* et l'astrologie, soigne en usant de plantes, à usages interne et externe et en organisant des cérémonies qui comportent généralement le sacrifice d'un animal).

b. le Devin, une des cases de la divination géomantique (N. Rajaonarimanana: dictionnaire malgache dialecte Tandroy 1996 : 40).

Le deuxième ancien quartier d'Ouani qui se trouve à l'intérieur de la muraille de la ville, s'appelle *Kilingeni*. Ce dernier était considéré avant comme étant le quartier des « gens de la brousse » (*Wamatsaha*) après la disparition de la ville de *Sada-Baswara*, ancienne ville de Ouani. Cette partie de la ville était couverte de forêt, des lianes etc. C'était une forêt dense à l'époque, le royaume des esprits.

Etant donné qu'il n'y avait pas assez d'eau du fait de l'absence des rivières à (*Bwe-la-maji* et à *Mlimani*), le chef *Bako ba Beja*, *Msa Djimwa*, *Kombo Ali* et *Kombo Madi* avaient décidé le transfert de leur village respectif (*Bwe-la-maji* et *Mlimani*). Ils s'installaient tout le long de la rivière (*Mro wa Muji*). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases.

¹²⁶C'est la partie la plus basse de la ville. On découvre à chaque fois des pans de murs, des terrasses quand les fossoyeurs creusaient les tombes. Dernièrement, quand les jeunes creusaient le soubassement de la nouvelle mosquée de vendredi de Ouani, on a découvert un trésor : des chambres avec couloir peint en blanc (la couleur blanche est restée intacte), des portes obstruées, des céramiques importés de chine, de tessons de poterie local, des squelettes humaines, du cendre et de charbon, un bloc de corail taillé en rond (tout blanc). Une preuve irréfutable pour valider les dires des anciens. Concernant la disparition de la ville.



Photo 88 (à gauche) : Site de *Bwe la Maji* (un *Ziara*) lieu sacré pour le Bejani
Figure 89 (à droite) : Site de *Mlimani* (un *Ziara*) lieu sacré pour le Kombonien
 Source : Bourhane Abderemane - prise de vue en 2000

Mais après, Il prétend que ces gens-là souffraient. Les enfants disparaissaient. Les fœtus n'arrivaient plus à terme. Les Marabouts ou *Mwalimu* ou *Mgangi* consultaient les astres, pratiquaient la géomancie et concluaient que l'emplacement appartenait à des *Djinns*. Après un certain temps, la population et les esprits se sont réconciliés. Les esprits avaient décidé de partir et en échange, tous les trois (3) ans, la population vénérat les *djinns* en faisant le *NKoma* à (*Bintirasi*).

Ce quartier avait sa propre place publique *Shilindroni* et sa mosquée *Mkiri-wa-Mari*. La mosquée d'Omar, construite par Cheikh Omar l'un des rescapés de l'inondation de vieux Ouani¹²⁷ selon la tradition orale. Une mosquée rénovée où on peut admirer les céramiques incrustées sur le mur de l'intérieur ainsi que des petites colonnes torsadées en béton. Entre la mosquée et les dernières maisons se dressait un pan de murs, haut de trois à quatre mètres; c'est l'ancienne muraille de la ville reliant *Kilingeni* à *Soifa* en passant par la mosquée de vendredi. Dans cette même zone à l'extérieur de la muraille passe la route qui contourne la ville vers la mer et vers la Mairie. C'est dans ce même endroit que la population d'Ouani, avec l'aide de plusieurs organismes, a construit la poissonnerie (*Bazar-ya-Mapuka*) et à côté, la boucherie (*Bazar ya Nyama*). C'est la zone où il y a les cimetières de toute la ville.

Pour protéger ces quartiers contre les inondations, le gouvernement colonial avait construit sur la rive droite de la rivière une digue d'où le nom de *Ladigiju*, devenue un sous quartier de la ville et sur la rive gauche un *gabiyo*; une digue construite en entassant des grosses pierres soutenues par des grillages à gros maillons. Le *gabiyo* existe toujours de nos jours, protégeant le quartier de *Kardjavindza*, ancien quartier des esclaves, contre l'affaissement du terrain et empêchant l'inondation en cas de crue.

¹²⁷On écrit Ouani (avec un "O") et Ouani (avec un "W")



Les deux photos 90 (à gauche) et 91 (à droite) : Montrent la digue construite à l'époque coloniale après l'inondation de décembre 1951, pour protéger le quartier de *Kilingeni* (à droite de la photo 14) et une autre digue, construite dans les années 2000 protège le quartier de *Kardjavindza* en aval de la rivière là où il y a beaucoup d'arbres.

Source : Photos de Bourhane Abderemane, prise de vue le 11 mars 2014

Si nous examinons les deux définitions, le nom donné par ses anciens à leurs quartiers n'était pas le fait d'un hasard. Ce mot véhicule tout une série d'activités et un fond commun entre les *Beja* et les *Tandroy* originaires du sud de Madagascar.

D'autre part, les *Beja* s'installaient au Sud Est de la ville de Ouani, couvert de forêt d'épineux (*Mronga*) et de broussailles, soumise aussi à la sécheresse qui a causé leur migration vers " *Kilingeni*"; pratiquant les mêmes croyances et l'élevage des bœufs et cabris que les *Tandroy*. Les *Bejaniens* avaient pu résister à la domination des Fani et des arabes. Ils ont pu conserver leur culte des ancêtres (*Nkoma*, culte des *Mwana Mroni* dans les *Ziara*), ainsi que la pratique des guérisseurs et de géomancie (le *Mwalimu* ou *Mgangi*), jugés incompatible à l'Islam.

Bwedzani est le nom du plus grand quartier de la ville de Ouani qui se trouve au Nord-ouest. La ville évolue du Nord au Sud. Le prolongement de la ville extra-murale porte d'autres noms. Ce quartier forme le cœur de la Médina où a été édifié le grand palais *Djumbeku* Il ne reste que quelques pans de mur et une porte à arcature pointue, témoin de cette illustre civilisation. C'est encore dans cette zone, à côté du palais, que se trouvent les places publiques (*Bangani-vua-Muji*, *Gerezani*, *Pangahari*). Les notables, pour traiter des problèmes du moment se regroupent soit à *Bangani-vua-muji* lorsqu'il fait beau temps, soit à *Gerezani* quand il pleut. Pour plus de précision, *Gerezani* était réservé pour le sultan ou le gouverneur avec ses vizirs pour débattre des problèmes de l'île ou de la région. C'est à *Mpangahari* qu'on décapitait les condamnés.



Photo 92: L'ancienne place publique de Ouani « *Mpangahari* » et le reste du grand palais « *Djumbeku* »

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2000

Beaucoup de mosquées ont été construites dans ce quartier de la haute noblesse :

L'ancienne mosquée du vendredi construite, selon la tradition orale, par Cheikh Abdallah, était un monument élégant en pierres de basalte assemblées avec de la chaux de corail avec son minaret probablement fin du XIIe siècle. Mais cette majestueuse bâtisse a été rayée de la carte et on ne le trouve que sur les anciens timbres des Comores.

La nouvelle mosquée en béton avec son nouveau minaret en dôme (fabriqué par Mouhoudhoir Zoubert Mahadali) et sa grande porte noire sculptée où passe l'imam le jour de vendredi, domine toutes les maisons en terrasses. Mais en 2007, la mosquée a été démolie, jugée trop petite. Une autre mosquée assez vaste et à étage est en train d'être construite sur le même emplacement.

- La mosquée de *Swafa (Soifa)* où on peut admirer des céramiques importées, probablement du XIXe siècle, incrustées sur le mur soutenant le mihrab. Elle a subi plusieurs modifications à l'intérieur sans pour autant toucher au mihrab. Ce nom qui lui a été attribué reflète le trajet fait par les pèlerins à la Mecque : « *Al swafawal – Maruwa* ». Actuellement, les arabophones nouvellement arrivés à Ouani ont ouvert une madrasa pour apprendre aux enfants et aux jeunes l'islam en général. La muraille de la ville longeait cette mosquée. Actuellement une grande partie de cette muraille a été détruite à cet endroit.

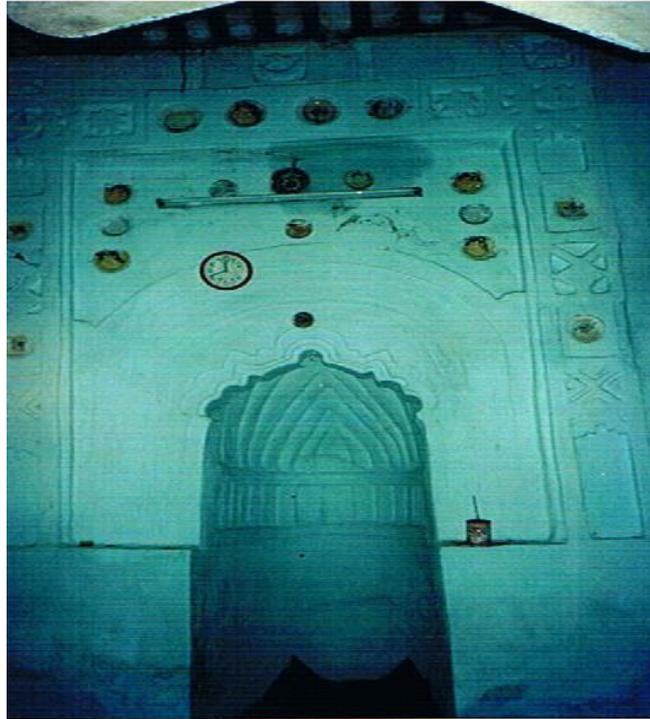


Photo 93: Le mihrab de la mosquée de *Swafa* avec ses céramiques incrustées
 Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2010

La mosquée de *Madarassani* qui était construite sur les ruines d'une autre mosquée détruite par les inondations répétitives donne l'aspect d'un gardien de la cité de par sa position. A l'intérieur, le regard est attiré par les quatre grosses colonnes de poutrelles soutenant la toiture en terrasse. Etant très étroite, les adeptes de cette mosquée avaient acheté une maison à côté de celle-ci, ce qui leur a permis de l'agrandir sur le côté gauche.

La *Zawiya*, lieu de propagation du soufisme, était construite entre la mosquée de *Swafa* (*Soifa*) et la mosquée du vendredi. On peut admirer la porte sculptée du mausolée de Cheikh Soilihi. Le *Zawiya* vient d'être restaurée avec une dalle de couverture en béton et un intérieur réaménagé.



Photo 94 : La porte d'entrée de la *Zawiya* de Cheikh Soilihi. Celle-ci vient d'être restaurée pour garantir la sécurité des fidèles, car la terrasse commençait à se détériorer.
 Source : Bourhane Abderemane – prise en 2012

C'était aussi le quartier de *Waziri (Vizir)*, des imams, les *fundi* et les Cheikh. Les membres de l'aristocratie *kabaila* avaient construit, au milieu du quartier, leurs maisons en dur à terrasses et à étages au style arabo-chirazien, avec des lourdes portes à panneaux sculptées *madjivien* forme de quatre cygnes représentant un maillon d'une chaîne et un ovaire de fleur au milieu, symbole de la fécondité et de la fertilité; les murs épais truffés à l'intérieur de niches sculptées *ziloho* à base de corail sous plusieurs styles montrant la fierté des familles aisées propriétaires des esclaves et des terres. Les fenêtres sont souvent petites quelquefois en moucharabieh et à double volets.

- D'une part elles permettaient ainsi de conserver la fraîcheur de la maison en période de chaleur tropicale;

- Et d'autre part, c'est un lieu d'observation : les femmes pouvaient regarder les manifestations, les danses folkloriques etc., sans être vues.

Les poutres en bois soutenant le plafond en solives, rangées à intervalles réguliers, supportent les petites dalles en corail « *Bishiyo* », damées et fixées par une épaisse couche de mortier (du sable et de la chaux), sont souvent colorées en rouge et ornées d'inscriptions magico-religieuses tels que des versets de Coran protectrice de la demeure et de ceux qui y habitent. Exemples: "*Rabbana f'tah bainana wa baina qawmina bilhak wa anta khairul' fatihina*". (Litt. Seigneur tranche entre nous et notre peuple, tu es le meilleur des arbitres).

Bwedzani est le cœur de la Médina avec ses ruelles sinueuses, tortueuses et semblables et se recoupant à chaque instant entre les maisons presque identiques pour former un véritable labyrinthe.

Des puits médiévaux *zisima* avaient été creusés où les femmes pouvaient tirer de l'eau potable pour alimenter leur *Bandrishiyo* c'est-à-dire le bassin d'eau froide d'un côté et d'autre côté de l'eau chaude pour le bain.



Photo 95 : Les ruelles étroite de la médina d'Ouani (ancien ngome). L'ancienne muraille de la ville passait par cette ruelle près de la porte sacrée (*Shilongoni*)

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise en 2000

Les maisons sont peintes en blancs de chaux; et la nuit, on entendait souvent le crieur, annoncer des nouvelles qui se mêlaient aux chants mélancoliques des berceuses esclaves dans les maisons de nobles. Après la prière de *Al alesha* c'est "le royaume du silence éternel". Seul le quartier des esclaves à l'extérieur de la muraille, *Kardjavindja*, gouillait. Deux mondes différents, maisons en dur

d'un côté et maisons en pisé de l'autre, l'eau potable d'un côté, et de l'autre l'eau de la rivière qui, pendant la saison de pluies devient boueuse; d'un côté l'odeur des encens et des épices, poussé par les vents de mousson enivraient les quelques passants et de l'autre côté les odeurs nauséabondes empestent l'air.

Du côté de la toponymie, *Bwedzani*, est composé d'une racine *Bwe* "pierre" (au pluriel *Mawe*) ; *Dza* du verbe *hudza* "donner naissance". Les recherches étymologiques et légendaires ne nous fournissent pas d'éclaircissements. Nous allons poser l'hypothèse suivante : d'abord c'est une région dont une partie est très accidentée ; donc dispose de grottes et de failles. Nous pensons qu'avant l'installation des arabo-musulmans, c'était un lieu de culte *ziara*, ce qui fait penser à l'animisme; pierre fondatrice du village *Kiandja*. Selon certains vieux, c'était des *Beja* qui s'étaient installés ici et à l'arrivée des Arabes, ils se sont islamisés.

Il y a aussi le verbe *Huhedza* : faire monter. Quand on creuse un puits, on remonte à la surface de pierres lisses (des gros galets de rivière) utilisées aussi pour le terrassement des maisons. Associées à d'autres pierres, on les utilisait pour la construction de la muraille de la ville.

Le mot, *Dzaha*, veut dire volcan, ce qui donne des blocs de basalte. Littéralement, on peut dire qu'il s'agissait d'une région où les gens venaient récupérer des blocs de pierre et les dalles de basaltes pour la construction en dur.

***Mkiri- wa- Mpwani** (la mosquée du bord de la mer)

L'un des quartiers de l'ancienne ville basse de Ouani (le vieux Ouani). Composé de la racine *Mkiri*, c'est-à-dire "mosquée"; *wa* "de", *Mpwani* a. *pwani*, *pwa* : rivage ... (Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1959: 164).

b. *mpwa* : "rivage de la mer"...(Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1939: 589) Littéralement : "la mosquée qui existait au bord de la mer".



Photo 96

Photo 97

Photo 96 (à gauche) et photo 97 (à droite) : Soubassement de l'ancienne mosquée du bord de la mer « Mkiri wa Mpwani », construite probablement au XII^e-XIII^e.

Source : Bourhane Abderemane : photos prises en 2014

Il fut appelé ainsi par référence à l'unique mosquée « *Mkiri wa Mpwani* », déformation du nom « *Msihiri wambwani* » qui se trouvait dans la région. Actuellement, il ne subsiste que le soubassement (la fondation) où on peut observer des blocs de coraux sculptés, témoin d'une illustre civilisation musulmane à cette époque.

La ville s'étend, actuellement, vers cette région à cause de la route goudronnée qui reliait *Kilingeni* à une partie de *Mkiri-wa-Mpwani* en contournant la ville.

***Untsini-mwa-Muji** (La ville basse)

Un des quartiers de l'ancienne ville de Ouani, là où il y a le puits sacré. Composé de *Untsini* c'est-à-dire "en bas" (exemple : *Untsini mwa imeza* " en bas de la table ou au-dessous de la table").

Mwa: a. Dans quelques composés de swahili et du comorien; abréviation de " *Mwana* " fils, fille.
b. forme locative de - a (de, à, etc.) pour marquer l'intérieur... (Ch. Sacleux, C. S. Sp. 1939 : 635).

Muji c'est-à-dire "la ville"...

Littéralement: la ville qui se trouvait à l'intérieur de la partie basse; la ville d'en bas; la ville qui était bâtie sur l'endroit le plus bas. C'est encore là où se trouve le puits sacré où la population puisait l'eau surtout pendant la période de *Kashkazi*. Ce puits est un lieu de culte (*Ziara*) à cause des anguilles sacrées *Mwana-Mroni*. Les gens venaient avec leurs offrandes demander de l'aide afin de s'attirer la faveur des esprits, force Chthonienne. C'est le culte des ancêtres.

***Untsoha**



Photo 98

Photo 99

Les deux photos 98 (à gauche) et 99 (à droite) : Montrent l'ancien palais en ruine ainsi que la mosquée devenue un lieu sacré (un *Ziara*) à Untsoha (Ouani).

Source : *CNDRS Moroni Photos prises en 1986*

Construit au bord de la mer à deux kilomètres environ de la ville, au Nord-est de l'aéroport d'Ouani, en traversant la rivière de *Tsantsani*, *Untsoha* était un ancien quartier de *Sada* puis de *Baswara*. Le site était très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIV^{ème} siècle.

Untsoha ne désignait que le port de *Sada* et de *Baswara* car la ville s'étendait de *Mkiri-wa-Mpwani* jusqu'à *Untsoha*.

Selon Abdourohmane Ben Abdallah Hazi un de nos informateurs :

«Les esclaves qui allaient là-bas, chantaient en disant : Nous allons chez madame Fatima, on nous avait donné à manger du bouillon de paddy et de bananes mûres au coco. »(Père Pala - Annexe E),

Ben Cheikh (*Mwenye Hamdane*) affirme que le cité-état d'*Untsoha* appartenait à une femme: *« Toute la région appartenait à une femme nommée Bweni Fatima Bint Houssene. Cette femme, d'origine arabe, avait construit un palais pour installer sa fille et une mosquée à côté »*.

Aujourd'hui cet endroit est devenu un lieu historique avec des restes de vestiges (palais, mosquée, tombeaux).

Ce toponyme est composé de : *ntsoha*, c'est-à-dire "la chaux obtenue en brûlant les coraux". La région fut appelée ainsi parce qu'il y avait une sorte d'industrie locale c'est-à-dire la préparation de la

chaux, utilisée à la construction des maisons en pierres mélangées avec du sable, du miel et de l'eau pour avoir le mortier qui servirait à fixer les pierres après les avoir assemblées.

4.4.1.2. Ouani et les traditions sur les Beja

Le village de *Bwe-la-Maji* situé au Sud-Est à environ cinq kilomètres du Vieux Ouani, fut gouverné par des chefs appelés Beja dont l'un d'eux portait le nom de *Baco Ba Beja ou Beja Ga* (le chef suprême) ou *Beja Lahi*. La population qui habitait *Bwe-la-Maji* s'appelait *les Bejani*.

Une autre version de l'installation des *Beja* et des *Kombo* dans leur village respectif est présentée par notre informateur Abdallah Bacar Cheikh.¹²⁸ Après l'inondation du vieux Ouani, les villageois rescapés auraient quitté leur foyer pour se réfugier à *Bwe-la-Maji* et à *Mlimani*. D'après la source orale, cité par Oussen Mari Soilihi¹²⁹ (Bawu) : « *Muji wa Wani asulini usuli wasi rilawa Jimilime.....* » C'est-à-dire « *en ce qui concerne la ville de Wani, jadis nos aïeux ou nos arrières parents venaient de Jimilime* »

Mohamed Abdérémane (l'un de nos traditionnistes, spécialiste de l'histoire foncière des Comores) avançait l'hypothèse d'une migration intérieure due aux menaces permanentes des marchands d'esclaves. Ce phénomène a poussé les populations à fuir les côtes pour s'installer dans la forêt, en haute montagne, quelque fois inaccessible (*les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe-la-Maji et de Mlimani. Ce sont les plus anciens villages habités d'autrefois.*). Il souligne aussi que certains traditionnistes avançait l'idée que les premiers occupants des îles étaient des gens perdus en pleine mer ou bien des pêcheurs qui essayaient de rentrer chez eux, mais poussés par les courants marins, ils se sont retrouvés aux îles.

Le feu Oussen Houmadi¹³⁰ dit père Tarmidhi (lors d'une discussion à bâton rompu en juillet 1974 au moment d'aller manger le *Karamu ya masingo*, festin mangé pendant le mariage après avoir dansé le *Rasia ou Razaha* par classe d'âge, *hirimu*), nous a dit que le *Beja* était le premier habitant de Ouani. Il venait de la Somalie. Dans la cassette (aujourd'hui disparue), il avait parlé aussi d'un incendie qui avait ravagé le quartier de *Kilingeni* car les responsables n'avaient pas organisé le *Nkomade* depuis trois ans. Ses propos avaient été confirmés par le feu M'dallah Toumani (*chefu murenge*) quand ce dernier nous avait énuméré l'arbre généalogique de sa famille (*Bejani*) en décembre 1986.

Abdourohmane Ben Abdallah Hazi,¹³¹ l'un des meilleurs traditionnistes des Comores (connu sous le nom de *Baha Pala* ou *Shinkabwe*) pense que :

« *Ces gens (Beja et Kombo) venaient de Ngomeni-Bazi¹³². En descendant, ils se séparaient en deux. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui s'étaient installés ici-bas avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leurs avaient dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (Djinni)* ».

Abdérémane Rachidi, traditionniste originaire de Jimilime, évoque la migration d'une partie de la population de *Hantsandzi*¹³³ vers *Bwe-La-Maji*:

« *Vwaja muntrumama na muntrubaba waja wafuha hunu vahanu vurongolwaoGambe-Mafu iliyo Hantsandzi. Alawa hoho mpandre za Maore, eba hoho...Waheya*

¹²⁸ Annexe enquête -3-D

¹²⁹ Annexe enquête - 3-C

¹³⁰ Né en 1911 à Ouani, l'un de mes informateurs (pas de photo) décédé en 1974 à Ouani Anjouan

¹³¹ Annexe enquête -3-C

¹³² Ancien village de Bazimini, situé à côté d'une grotte.

¹³³ Premier village de Jimilime qui se situait au nord-est de l'île d'Anjouan à quelque mètre de la côte. L'ancien village de Jimilime « Hantsandzi », est un site sacré. C'est aussi un site archéologique où nous avons trouvé non seulement des céramiques locales mais aussi des céramiques chinoises de la phase classique selon le professeur Claude Allibert ainsi que des débris de coquillages.

waja wakentsi vahanu vurongolwao Kaburi-Ntrundra Mwe...Vwa wantru tsena waka walawa vahanu vurongolwao Ngudja washuku waheya hunu wapara iHantsandzi... Wakentsi wajau...Waja wanyisana. Akati wapara Jambaje waviria Bandra-madji washuku Bwe-la-maji ».

C'est-à-dire : « Une femme et un homme étaient arrivés du côté du Jimilime dans un endroit appelé...*Gambe Mafu* (grotte ou montagne des fleurs) qui se situe dans une zone appelée Hantsandzi. Ces gens-là venaient du côté de Mayotte, Eh ! Là-bas.... Ils ont escaladé [la montagne] et sont venus s'installer à un endroit appelé Kaburi Trundra Mwe [Tombeau des orangers]...Il y avait d'autres migrants venant de Ngudja [Zanzibar] qui sont descendus ici et avaient escaladé par ici [la montagne]. Ils ont trouvé Hantsandzi [nom d'un ancien village]..... se sont installés aussi... Après un certain temps, ils se sont divisés. Une partie de cette vague d'immigrants se sont déplacés pour s'installer à Jambaje (Jimilime). Après Jambaje, certains avaient transité à Bandramadji pour descendre [pour aller s'installer] à Bwe-la-maji (région de Wani) ».

Pourquoi Bwe-la-Maji?Les traditionnistes nous disaient: "Wao wa vwamoja" c'est-à-dire," ils sont issus d'un même ancêtre."

Les *Beja* ne mangent de viande que lorsqu'un accident arrive aux bœufs (mâles ou femelles) ou au moment des fêtes ou de célébrations des rites tel que le *Nkoma* ainsi qu'au moment des fêtes religieuses tels le *Miradji*-*"Assomption"*. Pour eux le bœuf est la première source de richesse me disaient deux de mes informateurs (Massoundi Bamu et Sidi Mari) lors de notre visite à *Mlimani*. C'est la seule et vraie occupation des hommes. C'est une occupation noble. Les *Bejaniennes* (les femmes) pratiquent l'agriculture vivrière, mais la seule valeur estimée pour la famille est le troupeau de bœufs. Selon Massoundi toujours « *Msa Beja ahijonosa zinyombe zahe kapvasi muntru akosubutu aviri shiromadji* ¹³⁴ (nom d'une rivière qui sépare le ziara de Bintirasi et Untsoha) *zinyombezatsomuwa. Ata hupara leo matsunga de ivao muntru mali* » ce qui veut dire « Lorsque *Msa Beja* amenait ses troupeaux à l'abreuvoir à *shiromadji*, personne n'oserait s'aventurer dans les parages sous peine d'être piétiné par les bœufs. Et jusqu'aujourd'hui, seul l'élevage des bœufs ou cabris ou moutons peut te rendre riche (vente du lait, la peau, la viande) ».

Le même phénomène s'observe chez les *Jimiliméens*. Ils avaient un vaste terrain pour leur pâturage dans une région appelée *Bandra mtsanga*. Selon feu le père Ali Salim (ancien militaire français, un *jimiliméen*), les *Jimiliméens* utilisent les pouvoirs des esprits (*Djinns*) pour élever leurs bêtes. Après une ou deux années selon le cas on offrait une bête mâle aux esprits. Mais à la fin du XIXe siècle, au moment de l'expropriation des terrains par les premiers colons, cette vaste région a été "achetée" par Mac-Luckie, 355 hectares 60, un terrain rural situé au Nord-Est de Jimilime (*Bandra-Mtsanga, Habandra, Hantsandzi*). Ceci a provoqué la chute de la production du cheptel *jimilimeen* et entraîné leur appauvrissement.

Il arrive qu'un pauvre aspire à posséder un boeuf. Alors on lui cède une vache (*Hu Hangisa*) sous condition : la première naissance c'est pour le propriétaire, la deuxième pour l'éleveur. Avant de prendre l'animal, les témoins estiment son poids au cas où il y aurait un problème. Ce système de prêt s'observe aussi en Afrique, dans le royaume de Burundi, sous la dénomination de *Bugabire* ¹³⁵ entre l'éleveur Hutu et l'agriculteur Tutsi.

Mais d'autres personnes préfèrent le taureau « *Kondjo* » car il grandit vite et peut atteindre plus de deux cent kilos en un laps de temps. On pourra alors le tuer et vendre la viande ainsi que la peau (les gens la consomment bouillie avec du manioc) ou au contraire, le vendre sans l'avoir tué. C'est ce qu'on observe maintenant à la campagne et même en ville. Cette préférence s'est accentuée à cause du chômage. Dans la région de Nyumakele, Ce système de confier à quelqu'un un animal pour

¹³⁴ Rivière aux excréments

¹³⁵ Contrat de clientèle : le patron Tutsi prête à son client Hutu une génisse. Le Tutsi garde pour lui le lait, le fumier et les veaux. Les génisses reviennent au patron Tutsi. Ce dernier s'engage à protéger son client. Cours d'Anthropologie culturelle à l'Inalco (Mr Ville) en 2004.

l'élever, surtout une vache (*Hu hangisa nyumbe ntse*), rapporte beaucoup. Car le lait de vache est très recherché car on l'exporte vers la Grande Comore. Les grands comoriens sont des grands consommateurs du lait caillé.

Pour préciser l'origine de ces *Beja* (*Mabeja*), on rencontre beaucoup de difficultés parce que peu de vestiges subsistent et la tradition orale n'a pas conservé beaucoup de souvenirs de cette période. Néanmoins, on peut la situer directement avant la période Chirazienne, donc avant le IX^e siècle et la faire commencer au V^e siècle ou VIII^e - IX^e siècle. Jan Vansina (1961 : 39-40), dans son ouvrage « *Oral tradition as history* », a très bien montré à quel point il est très difficile pour la tradition orale de restituer des faits au-delà de 300 ans. Pour cela, on doit s'appuyer sur l'archéologie pour tout ce qui est au-delà de cette durée.

Ottino P.¹³⁶ voit dans la période dite *Beja* ou (*Mabeja*) une première période pré-islamique où régnait la population *Beja*. D'autres ne voient dans le terme *Beja* que la notion de chefferie *Beja* = Fani = chefferie.¹³⁷ Le mot *Beja* semble désigner un ensemble de population faisant en quelque sorte transition entre les Abyssins, les noirs et les Arabes¹³⁸ proche de ces derniers par l'aspect physique et le teint, ces populations s'islamisent rapidement. La pénétration arabe est d'autant plus facile qu'elle s'accomplit pacifiquement par les mariages que le matriarcat des *Beja* favorise. Il faut encore noter que les textes contenant le mot *Beja* sont de la période VIII^e/IX^e, moitié du XI^e siècle¹³⁹.

Ces populations *Beja* étaient païennes: il subsiste à Ouani un jeu qui témoigne encore de la présence des *Beja* : le **Nkoma**. Ce jeu oppose deux équipes dont l'une porte le nom de *Beja* et l'autre celui de *Kombo*. Sorte de Hockey, son origine est inconnue¹⁴⁰, mais on dit que ce sont les ancêtres *Beja* et *Kombo* qui l'ont inauguré jadis. La tradition orale atteste cette ancienneté et cette origine *Beja*.

En outre ce *Nkoma* présente des ressemblances troublantes avec le *Mail*, jeu abyssin attesté par Claude Allibert où reflète le terme utilisé pour désigner la balle "*Trengué*". Plusieurs questions ont été avancées et des hypothèses posées :

« Ces jeux présentent des caractères communs suffisant pour que l'on puisse se prononcer sur l'origine commune. Ainsi chez les Galla-Wollo, la balle porte le nom de "Təng" et le terme "Trengué" sert à désigner le responsable du jeu à Anjouan et présente le doublet du nom de la balle Nkoma.

Si l'on accepte la filiation des deux jeux, il se pose le problème de son origine. En d'autre terme, le jeu est-il arrivé à Anjouan en provenance de la zone Galla ou d'une zone correspondant à une autre ethnie? Faut-il envisager un passage de la côte Nord-est Africaine ou faut-il penser à une origine antérieure comme, population (s) détentrice (s) de ce jeu qui aurait diffusé vers d'autres ethnies et aurait servi de support à l'expression de rites différents selon la religion adoptée postérieurement (chrétienté, islam)?

*Si la migration *Beja* en supposant que le jeu l'ait accompagné - s'est opérée en un temps postérieur à l'hégire, on ne voit pas pourquoi le jeu et les rites d'Anjouan seraient païens... Donc si le jeu d'Anjouan avait été introduit par des musulmans, c'est à dire par une population pouvant être rattachée à l'hypothèse *Baduys* et *Beja*, il devait subsister des traces du rite islamique... l'aspect païen s'explique-t-il par l'antériorité de l'apport ce de jeu à toute religion révélée ou n'est-il que le reflet païen introduit par des populations d'esclaves non convertis eux-mêmes arrivés bien plus récemment*

¹³⁶ OTTINO P., cité par ALLIBERT C.

¹³⁷ MOUTAILLIER A., cité par ALLIBERT. DAMIR BEN ALI dans sa conférence du 5 juin 1987 à l'ENES a dit que « à partir de IX^e s, le chef de la lignée était le lignage matrilineaire. Création de nombreux villages et fusion avec d'autres Chefs *Beja* (l'aîné de la famille) 30 à 40 ans.) Conseil du village. Ombeja (princesse)

¹³⁸ Occupant de la région comprise entre le Nil et la mer rouge d'une part la haute Egypte et l'Erythrée d'autre part.

¹³⁹ OTTINO P., cité par ALLIBERT C.

¹⁴⁰ HEBERT J. C., (1960 : 102 -103).

(entre l'hégire et le début des Faumes). (Allibert C. 2000 : 67-68). On ne peut pas rejeter l'hypothèse de cette migration *Beja* en tant que peuple :

« Des tribus au parler couchites demeurent au Sud d'Assouan entre la mer rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent.

Les *Bejas* dont le parler est la *Bedayé*, dans l'antiquité, ils étaient établis aux confins de l'Égypte. Les sous-groupes principaux des *Bejas* (parlant les dialectes les plus importants du *Bedayé*) sont les *Abablés au Nord*, les *Handendsas au centre* et les *Halengas au Sud*. » (Baumann H. et Westermann D. 1970: 466).

Auge donne une définition assez précise du mot *Bedja*. Toutefois, il parle d'une population musulmane: « Population nomade et pastorale, comprenant un grand nombre de tribus échelonnées entre l'Égypte et l'Abyssinie, le Nil et la Mer rouge. Les *Bicharis* qui ne sont pas métissés avec les nègres ont la peau couleur d'ocre rouge, les cheveux longs, frisés, mais non crépus. Braves, peut hospitaliers, ils n'ont pas de chef supérieur. Chaque tribu ayant un chef particulier. Bien que musulmans, ils laissent aux femmes une grande autorité dans la famille; c'est au fils de la sœur ou de la fille que se transmet l'héritage ». (Auge P. 1928 : 625).

Selon les informations recueillies par Ottino P. à Mayotte auprès de Monsieur Sayid Ali du village de *Tzundzu*¹⁴¹, des Arabes païens appelés *Hamir* auraient atteint l'archipel dès avant l'apparition de l'Islam. Ils y auraient introduit un système d'écriture distinct de celui de l'arabe "classique". En outre, les *Hamirs* seraient également les habitants de la région de Mogadiscio le long de la côte du Banadir. Si on accepte cette hypothèse des migrations hamiréenne, il est possible que les premiers arabes musulmans venus aux Comores aient attribué tout naturellement le nom de *Beja* à ces populations.

La chronique du Kadhi Abdoul Atifu Ben Sultan Musafumu¹⁴² explique le passage du mot *Beja* au mot *Fani* :

« Quant au nom du *Beja*, il s'appelait *Maharadzi* et c'était lui qui était le plus grand chef de tous les *Beja* du pays d'*Hamanvou* de la forêt au bord de la mer. *Maharadzi* a choisi une femme parmi les nouveaux débarqués; il en fit son épouse et en eut une fille qui fut appelée *Maizani Binti Maharadzi*.

Quand cette fille fut devenue majeure son père lui céda le pouvoir sur toute la province et le donna au mariage au *Beja* du *Mbadani* qui s'appelait *Beja Lambadani*. Ils ont eu deux enfants, un fils et une fille. Le fils se nommait *Fey Simai*...

Ce *Beja* de *Mbadani* céda à son fils *Fey Simai* le pouvoir sur *Mbadani* dont la capitale était *Batsa*. Depuis lors, tous ceux qui ont régné sur *Mbadani* ont pris le titre de *Fey Simai* qui est remplacé actuellement par le titre chef ».

***Les apports de l'archéologie**

Lors de notre campagne de prise de photos, nous avons pu ramasser en surface dans la zone appelée *Mpangahari Bwe-la-Maji*, des tessons de poterie locale semblable à ceux trouvés à *Untsoha* lors de campagne de fouilles effectuées en 1995 par le professeur C. Allibert, Ali Mohamed Gou et moi-même, ainsi que d'autres collègues. A mon avis, c'est un fragment de bord d'une marmite en argile dont l'extérieur est gris noir et l'intérieur rougeâtre.

L'archéologie est pour le moment absente dans cette région de *Bwe-La-Maji* et à *Mlimani* ainsi que dans les petites chefferies autour de *Ouanien* particulier.

Jimbili, Nyamawe, Bandra Mtsanga ya Nkurani, Bandarsalama. Les seuls témoins de cette civilisation *Beja* et *Kombo* sont les tombeaux, définis par Mouhoutar Salime Buba (2003: 291-299) comme étant ceux de type A avec pierre de tête et/ou pierre ombilicale. Les alignements de pierres

¹⁴¹ALLIBERT C., op cit

¹⁴²Cité par ALLIBERT C., op cit Voir aussi MARTIN J., (1983 :.411)

peuvent être facilement dispersés par les éléments naturels ou par les cheminements humains. C'est le cas de *Mlimani*, de *Bwe-la-Maji* et de *Untsoha* ainsi que dans les autres petites chefferies à cause des labours. Ce phénomène existe aussi même dans les cimetières clôturés à côté des mosquées. Les gens rappellent aux étrangers et aux natifs, au moment de l'enterrement ou le jour de vendredi ainsi qu'aux enfants de marcher avec précaution dans les cimetières car chaque endroit peut receler une tombe même lorsqu'elle n'est pas visible.

4.4.1.3. Ouani et les traditions sur les Kombo



Photo 100

Photo 101

Photo 100 et 101: Le site de *Komboni* (Comboni) à Mlimani (un *Ziara*) lieu sacré, où il y a des tombes.

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise 2000*

Un autre village nommé *Mlimanise* trouvait au nord-Est de la ville de *Ouani*. Il était habité par des *Komboni* et l'un de leur chef s'appelait *Kombo Ali* ou *Kombo Madi*. La tradition orale mentionne qu'il fut construit à la même époque que *Bwe-La-Maji*. C'était peut-être des noirs qui y habitaient. Mais s'agit-il de *Beja Lahi* ou bien de *Fani*?

Etant donné que les deux localités étaient différentes, même si elles se trouvaient dans la même région (au nord et au sud de *Ouani*), il se peut qu'il s'agisse de *Fani*.

D'après cette tradition orale, le fondateur de cette localité s'appelait *Bako Kombo Madi* ou *Kombo Alidonnant* naissance à la famille *Komboni*. Comme à *Bwe-la-Maji*, il ne subsiste à *Mlimani* aucune construction en dur seulement des tombeaux. Ce qui prouve que le site a été abandonné avant l'arrivée des arabo-musulmans dans la région.

D'où venaient les *Komboni*? Et qui sont-ils?

Selon Abdallah Bacar Cheikh (né en 1947 à *Ouani*) :

« Un jour, une pluie diluvienne s'abattit sur le village, suivie d'un raz de marée. Ces deux phénomènes naturels avaient provoqué une inondation. Les villageois avaient quitté leurs foyers et s'étaient réfugiés à *Bwe-la-maji* et à *Mlimani*. » (Annexe -3-D)

Ousseni Mari Soilihi, nous parle d'une migration dans la région d'*Ouani* de *Komboni* sur Anjouan et que leurs aïeux venaient de Bagdad Il nous dit ceci :

« Komboni iyo asulan usuli iyo de umwenyewe umuji wa Wani..... Ba Mdallah Kombo, uwo ya mabakoko yao wala Bugdadi washuku na ikotria Bontsondre. Vavo ba Bako ba Mdallah Kombo unu avingwa hoho. Waheya wahentsi umuji. Iwakiî amba vuka muji vavo be yamadjini. Ika vahanu vurongolwao Bongoma. Vavo kawasiyelewana na yamadjini wadaria Mlimani. Wahentsi umuji wao ».

C'est-à-dire : « Jadis la ville de Wani leur appartenait...Ba Mdallah Kombo, leurs aïeux (grands parents) venaient de Bagdad à bord de leur boutre qui relâcha à Bontsondre. Là, mais ce Bako ba Mdallah Kombo était amené de là-bas. Ils avaient escaladé la montagne et implantait le village. Seulement, il y avait un village là mais appartenait à des Djinns. qui se trouvait à un endroit appelé Bongoma. Là, ils ne s'entendaient pas avec les Djinns, ils sont descendus à Mlimani et installaient leur village ».

« Mdallah Kombo uo yamabakoko yao wala Bogdadi, washuku na kotria Bwentsondre. Wakati washukia harmwa ikotria, wahelea ata walohentsi mwana muji wao vavo. Wahentsi uwana wahe na uwajuhu wahe. Vavo bako ba Mdallah Kombo unu avingwa hoho de ahentsiwa vavo. Ahihentsiwa vavo wakati uo moni vavo iwakiî amba vuka muji vavo de ya madjini. Ika vahanu vorongolwao Bongoma. Na wao waja wakentsi vavo Bongoma vavo wajau. Vavo kawasiyelewana warenge indzia wahivenua inrandri amba watsopara vahanu wakentsi vulio na maji; ata wadaria Mshakoju vani vale Muhamadi Ridjali alio na ishamba vale. Ndziaju vale akati wapara vale washindriha ... wahentsi kamwe wana-muji wao untsini vale kamwe djandro lile la Muhamadi Ridjali vale kamwe hushuka waje wa...»

Oussen Mari Soilihi nous a révélé que la ville de Ouani, dans le passé, leur appartenait.

« Ce Ba Mdallah Kombo, leurs grands-parents (aïeux) venaient de Bugdadi, à bord d'un boutre (kotria). Ils avaient jeté l'ancre à Bontsondre. Lorsqu'ils sont descendus du boutre, ils sont montés un peu plus loin et ils ont installés leur petit village là. Ils ont laissé ses fils, ses petits-fils. Alors ce vieux père Mdallah Kombo vient de là-bas et a été installé là. Lorsqu'il fut installé là, à ce moment-là, on se rendit compte qu'il y avait déjà là un village habité par des esprits (madjini). C'était dans un lieu-dit Bongoma. Et eux [en parlant de madjini] sont donc venus s'installer à Bongoma aussi. Alors, comme ils ne s'entendaient pas, ils ont pris le chemin, tout en se frayant le passage à travers la forêt, espérant trouver un autre lieu pour s'installer où il y a de l'eau. Ils ont été jusqu'ici, à Mshakoju, là où Muhamadi Ridjali avait son champ. Sur ce chemin, quand ils sont arrivés là, ils étaient épuisés... ils installèrent donc des hameaux là où il y a la diguette appartenant à Muhamadi Ridjali qui descend vers... à Mlimani ». (Annexe -3-C)

Mais pour d'autres informateurs tel qu'Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, il affirme qu'il s'agit d'une migration intérieure vers la côte : *« les Komboni étaient des gens venant de Ngomeni-Bazi. En descendant, ils se séparaient en deux. Les uns étaient partis vivre à la campagne et les autres qui étaient installés ici-bas avaient des problèmes ».*(Annexe -3-E)

Si nous prenons en compte leur lieu de départ: Bagdad, il pourrait s'agir des islamisés venus à Anjouan au XIIe siècle. L'islamisation s'observe sur leur nom (Mdallah/Allah nom du Dieu).

Nous savons qu'à l'époque swahilie archaïque, les Comores pourraient avoir servi d'escale dans le trafic des Zandjs (esclaves noirs d'origine est-africaine destinés aux grands domaines sucriers des marais irakiens... Chanudet C. (2000 : 30). A l'époque médiévale, des voyageurs et historiens arabes ont pu, à tort ou à raison, visiter les Comores notamment El Maçoudi¹⁴³ qui, en 956, a décrit *Kambalu* qui pourrait être Anjouan.

¹⁴³Sidi Ainouddine, op. Cite: 25.

Au XII^e siècle, le géographe Abu Abd-Allah Muhammad Ibn Idrisi al-Hammudi al Hasani dit Al Sarif AL Idrisi reconnaissait l'archipel et notait ses relations commerciales : notamment, des relations précoces avec Kilwa et peut-être Lamu, îles-cités de la côte africaine. Sophie Blanchy-Daurel (1990 : 18) précise qu'en 1099, AL Idrisi donne une étude plus complète sur les Comores en leur attribuant beaucoup de noms (Kumbalou, phambalou, Kermedet, El Afrandji, Kermona, Raneh, Anfordja...et même Komor). (Sidi Ainouddine, 1998 : 25).

Le Xe siècle marque le début d'une cohabitation entre des musulmans et des zandjs idolâtres. Ce mélange se confirme à la Grande Comore par l'existence des deux systèmes sociaux, l'un à idéal matrilinéaire bantoue et l'autre patrilinéaire musulman.

Ba Mdallah Kombo n'était-il pas un esclave venu avec ses maîtres pour s'approvisionner en esclaves, mais fascinés par la beauté de l'île et ils s'y installèrent pour mener d'autres activités?

Pour se procurer de l'eau, ils devaient faire deux kilomètres pour atteindre *Matsouni*, une source intarissable tout près de la côte. La terre est tellement dure et rocailleuse et qu'en cas de décès, ils avaient du mal à enterrer leur mort; impossible aussi de creuser des puits et des fosses d'aisance. Alors que faire?

Les "tradipraticiens" du village de *Komboni* et ceux de la Cité-Etat de *Bwe- la-Maji* s'étaient réunis pour étudier tous les problèmes évoqués. Après leur séance de géomancie, les anciens avaient décidé de quitter les lieux. Ils avaient envoyé des éclaireurs, chercher un endroit où l'on peut avoir de l'eau en grande quantité et des terrains faciles à entretenir, à cultiver.

Quatre éclaireurs dont deux hommes de *Komboni* et deux de *Bwe-la -maji* étaient partis chercher un autre endroit pour s'installer. Mais avant de partir, les "tradipraticiens" (*Wagangi*) les avaient mis en garde qu'après la première rivière *Shiromadzi* (rivière des excréments), ils vont entendre des gens, parlant, lisant, criant.... mais faire en sorte de rester invisibles. Il s'agit d'un *djinn* appelé « **Bweni Mashehi** ».

Or selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi, après l'inondation du *vieux Ouani (Sada-Baswara)*, une des filles de "**Mwenye Nterebe**", *Zaina Sakafu*, était partie s'installer à *Untsoha*. Les émissaires avaient trouvé quatre rivières dont deux plus importantes que les autres : celle de Ouani et celle de Mutsamudu. Ils avaient fait des sondages pour recueillir des terres sans les mélanger et les remettre aux tradipraticiens qui allaient décider de l'endroit pour s'installer.

Les "tradipraticiens" avaient décidé que leurs deux villages allaient être transférés à Ouani ou Mirontsy ou bien Mutsamudu. Ils avaient choisi la localité la plus proche qui deviendra plus tard Ouani. Le jour venu, ils avaient quitté respectivement leur village pour s'installer à *Kilingeni* (Ouani), zone située le long de la rivière qui traverse la ville de Ouani.

Lors de cette migration, les *Beja* étaient dirigés par *Ba Msa Madi ou Beja Ga* et les *Kombonipar Bako Ba Mdallah Kombo*.

Ousseni Mari Soilihi fait remarquer que les deux populations (ou grandes familles) avaient défriché ce terrain qui appartenait aux *Djinns*.

Abdallah Bacar Cheikh, un des informateurs raconte que :

« Pendant la saison sèche, il ne restait que quelques petits lacs éparpillés. Pour résoudre ce problème, ils avaient jugé nécessaire de quitter leur village et de s'installer à *Kilingeni* (quartier de *Wani* actuelle). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases. On disait qu'après, ces gens-là souffraient car cet emplacement appartenait aux *Djinns*. Ces derniers se manifestaient par l'intermédiaire de quelques personnes qui s'exaltaient en disant que cette place nous appartenait. Après un certain temps, les populations et les esprits s'étaient réconciliés. Ils avaient décidé de partir et en échange, tous les trois ans, vous viendriez à *Bintirasi* nous vénérer en jouant le *Nkoma*. » (Annexe -3-D)

Pour Abdourohmane Ben Abdallah Hazi, un autre informateur :

« C'était des gens venant de Gomeni-Bazi (Bazimini). En descendant, ils se séparaient en deux groupes. Les uns étaient partis vivre dans la campagne et les autres qui étaient installés ici-bas avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits : Djinns. Après, la population s'était réconciliée avec eux et ces derniers demandaient à ce qu'ils soient vénérés tous les trois ans en organisant le Nkoma (jeu et karamu - grand festin). » (Annexe -3-E)

Oussen Mari Soilihi, relate son point de vue : *« ... Ini hunu ina madjini, madjini waovu. Basi ritsofanya jeje ? ... A madjini, wantru ujua uhadisi na wao. Vavo, waendre Bongoma walotsaha yamadjini. Wahadisi, wafikiana. Waja waambia amba ritsoleyana, na uwana wanyu, na wajuhu wanyu, ritsoleyana ata idunia itsokomao. Be kila mwahipara mwaha wa raru mutsoritsindzia nyombe, muripishiye karamu, muriziniye ngoma; rimwabieni na zintrongo zalazimu zifanyihe.... »*

C'est-à-dire,... « Le terrain qui se trouvait à Ouani, était le domaine des Djinn, très méchants Djinn. Comment allons-nous faire? Les esprits, on peut parler avec eux (on peut négocier avec eux). Pour y faire, ils étaient partis à "Bongoma" (Jimilime) là où ils habitaient avant, avec les Djinn pour les rencontrer. Ils avaient mené des négociations avec eux et ils se sont mis d'accord qu'ils pouvaient y habiter. Les djinn sont venus leur dire comme quoi, ils vivraient avec leurs enfants, leurs petits fils jusqu'à la fin du monde. Ils allaient les protéger. Mais en échange, à chaque troisième année, ils devaient (une obligation) sacrifier un bœuf (femelle rouge) et nous préparer un karamu (grand festin), et accomplir un rite (une danse) ; On vous dirait tout ce que vous devez faire... ».(Annexe -3-C)

Ils avaient installé leur village et après, ils avaient honoré le pacte. **Ce fut le début du rite Nkoma.**

Interprétation des noms propres

Selon les propos d'Oussen Mari Soilihi :

« [...] Vwa na muntru akoiriwa amba mwenye Abdallah Musa ou Msa Djimwa. Wao de wani Sulaymana Daoudou. Ba Msa Madi ... shintru Ba Msa Mati, uwo aka Bwe-la-maji »..

Cela veut dire "Il y avait quelqu'un qu'on appelait Mogné Abdallah Mousa ou Msa Djimwa. C'est la famille de Soulaïmana Daoud. Ba Msa Madi mais c'est plutôt Ba Msa Mati. Celui-là était à Bwe-la-Maji."(Annexe -3-C)

Ba Msa Djimwa: ce nom porte deux mots importants.

- *Msa* ou *M'sa* qui rappelle le nom du prophète Moïse en Arabe et qui avait amené le peuple d'Israël de l'Égypte en Palestine, en traversant la mer rouge. Dans ce contexte, il ne s'agit pas du prophète, mais celui qui voulait atteindre peut être la suprématie du pouvoir et atteindre le degré de responsabilité qu'avait le prophète Moïse envers son peuple. C'était lui-même qui avait conduit son peuple, les *Bejaniens*, à traverser la forêt, les rivières où résidaient les *Djinn* pour s'installer dans la zone du Ouani (Ouani) actuel. La distance paraît courte mais traverser cette forêt dense à cette époque-là n'était pas chose facile.

- *Djimwa*: « Vendredi, jour sacré pour les musulmans. C'est le jour de la grande prière. Le musulman ne doit pas travailler ce jour-là. Mais maintenant beaucoup de gens passent outre de cette recommandation.

Mwenye Abdallah Kombo:

Il s'agit d'un nom islamisé. L'islamisation s'observe par le nom propre (Abdallah ou Mdallah et Kombo). Cette migration venant de Bagdad à Anjouan dans la région de Ouani s'était-elle faite durant la période Fani ou bien pendant la période Arabo-chirazienne?

Etant donné que la population *Beja* habitait *Bwe-la-Maji* avant le *Kombo* (Combo) et dont leurs chefs ne portaient pas des noms islamisés, nous pourrions admettre que ceux qui étaient venus s'installer après eux, portant des noms musulmans, étaient là durant la période de Fani. Car la source orale nous dit:

« ...En ce qui concerne la population d'Anjouan, en particulier les plus anciennes, qui se trouvaient dans ses îles formaient soit deux familles ou deux nationalités. En tout état de cause, il y avait deux nationalités (deux clans) d'une part le clan de Fani et d'autre part le clan de Beja ». (Mohamed Aberemane – informateur : Annexe I, T.II).

D'autres petits villages existaient à proximité de Ouani. Il s'agit de *Jimbili*, *Nyamawe* (ancien village de *Nyantranga*), *Bandar-Salama* et *Bandra-Mtsanga ya Nkurani*?

Parmi eux, seul le dernier possédait outre des tombeaux de type A, un vestige historique (quelques pans de mur d'où le nom de *Nkurani*).¹⁴⁴

Quand ces petits villages furent-ils construits?

La présence des maisons en dur à *Bandra-Mtsanga* autorise deux hypothèses :

-Soit que le village fut construit par des immigrants noirs musulmans arrivés entre le VIII^e siècle et le XI^e siècle.

-Soit qu'il fut construit après le XIII^e siècle, et peut être après l'inondation du *vieux Ouani* ? Ce village était bâti près de la rivière de *Mrombwe* (nom d'une rivière) à peu près à un kilomètre de l'ancienne ville de Ouani au sud vers la montagne.

Le petit village de *Jimbili* fut construit en aval de la rivière *Mrombwe* à une centaine de mètres d'*Untsoha* et à un kilomètre d'*Untsini-mwa-Muji*.

Quant aux deux autres petits villages de *Nyamawe* (ancien village de *Nyantranga* et de *Bandar-Salama*), ils furent construits en amont de la rivière (*Mro-wa-Muji*) qui traverse la ville de Ouani à trois kilomètres du *Vieux Ouani*.

Quelles sont les populations qui ont construit ces villages?

La tradition orale mentionne leurs noms en ajoutant que la population de l'actuelle ville de Ouani est le résultat de la fusion de quelques habitants de ces petits villages, de *Mlimani* et de *Bwe-la-Maji* avec des Arabo-musulmans.

Les fouilles réalisées sur l'ensemble des îles comores orientent vers une première occupation humaine aux Comores à la fin de VII^e à VIII^e siècle. C'est la phase dite *Dembeni* qui symbolise la période des relations entre les Comores, l'Afrique de l'Est et Madagascar.

A cette époque les villages comoriens n'étaient des paillottes (petite maison en matériaux végétaux). L'agriculture était basée sur des plantes originaires d'Asie: cocotier, riz, bananes, des épices telles que *Mdarasine*.

Les habitants de l'époque maîtrisaient parfaitement la fabrication et l'exploitation de la céramique et les poteries décorées en argile (*dongo*). On y trouve des similarités avec les motifs trouvés sur des sites de l'Océan Indien Occidental. Certaines populations imitaient les

¹⁴⁴ *Bandra-Mtsanga ya Nkurani*

Bandra : lieu plat *Mtsanga* : sable *Nkurani* : *Nkura*= mur en pierre (c'est un lieu plat, sablonneux où il y a des restes de mur).

céramiques importées notamment le chloritoschiste, roche inconnue aux Comores, mais connue à Madagascar (Vohemar) et dont l'usage fut abandonné au XVe siècle.

Le chercheur archéologue tanzanien Félix Chami (1994) cité par Ali Mohamed Gou pense que les céramiques locales seraient plus anciennes que les importations et conteste la date de VIIIe - IXe siècle. Il a rapproché les matériaux avec ceux trouvés dans les niveaux les plus anciens des sites de Kilwa, Unguja Ukuu, Manda et Shaga. On retrouve ainsi des vestiges rappelant les "Triangular Incised Ware" (TIW) du Ve siècle après J.C. (Félix Chami 2001 : 32-43). Les chercheurs considèrent cette vision de F. Chami comme plausible.

En ce qui concerne Ouani, la même problématique se pose concernant les sites et les vestiges de cette région. La datation relative est difficile par manque de céramiques importées. C'est le cas de *Mlimani* et de *Bwe-la-Maji* à part les tessons de poterie locale, nous n'avons pas encore pu trouver de céramiques importées en surface. Aucune fouille en stratigraphie n'a été réalisée dans cette zone faute de financement.

Il advient que les propos avancés par mes informateurs méritent d'être pris en considération étant donné qu'ils véhiculent quelques données précieuses.

Nous pensons que les habitants, dès les premiers contacts avec les Arabes, se sont retirés vers l'intérieur de l'île; début de défrichage et de cultures sur brûlis, d'où la présence des coutumes telle que *Ntrimba* à Nyumakele, *Nkoma* à Ouani, *Mdandra* à Uzini, *Utamaduni*, c'est dire *Mdandra* dans la grotte de *Hamampundru*, à Mro-Maji etc.

Certains de nos informateurs avancent l'aspect physique pour attester l'origine austronésienne (*Mbushi*) des gens de la campagne (*Wamatsaha*) ou somalienne (*Masomali*) pour les habitants de *Bwe-la-Maji*, Koni, Nyumakele, *Sada* (Ouani). Certains avancent que les anciens habitants d'Anjouan venaient de Amu (autre nom pour Lamu), secteur de la côte africaine d'ancien peuplement et dont le dialecte se rapproche de celui d'Anjouan.

Beaucoup de questions restent sans réponse pour l'instant. Une étude anthropologique et une fouille archéologique en stratigraphie dans des différents sites ainsi que des études linguistiques permettraient sans doute de recouper les « vérités » véhiculées par les sources orales sur l'ère de *Beja et de Kombo*.

4.4.1.4. Ouani pendant l'installation des Arabes

Dès le deuxième siècle de l'Hégire, de nombreuses familles Arabes sont venues s'installer dans les îles. Aujas situe la migration des groupes yéménites en 132/750 après J.C. (Aujas, 1911 : 125 à 141). Guillain pense que « *les mahométans à s'installer sur la côte orientale d'Afrique sont des Zaidites* ». (Guillain 1956 : 160),

La tradition orale recueillie en 1926 (?) à Anjouan rapporte que vers 884 après J.C. un groupe d'Ibadites conduit par un chef nommé Muhamed Ben Ahamad Ben Houzayini Al Abadiya est arrivé dans la presqu'île de Nyumakele à Ndzuwani. Il a fondé la ville de Shaweni.

Du XIIe siècle au XVIIe siècle, on assiste à des migrations successives de Chiraziens aux Comores (conséquence : création de sultanats de la Grande Comore, d'Anjouan, de Mohéli et de Mayotte). S. Blanchy parle des migrations qui se sont effectuées par vagues et par étapes. Ces arabo-persans ont dominé, une fois arrivés aux Comores, la vie politique en introduisant le système du sultanat à la place des chefferies adoptant le principe de la matrilinearité : « *Les musulmans arrivèrent dans la zone swahilie par trois vagues principales, qui eurent leur origine dans des conflits religieux non seulement à Shiraz, ville de Perse, mais aussi en Irak et en Arabie. Certains groupes décidèrent de partir, et leur périple les emmena, par étapes de plusieurs générations parfois, aux Comores, où la tradition orale a élaboré des mythes concernant cette arrivée. Après les Shiraziens (XIIIe siècle), des Arabes arrivèrent au XVe siècle, et introduisirent une organisation politique en*

sultanat à la place des chefferies traditionnelles. La société ancienne se plia plus ou moins facilement au nouveau modèle: la force du principe matrilineaire sur lequel elle fonctionnait, confrontée par une matrilocalité toujours effective, résista en partie à l'influence des nouveaux venus, et c'est encore une des caractéristiques essentielles de la société comorienne actuelle » (Blanchy S. 1990 : 18).

Gevrey A.¹⁴⁵, cité par Allibert, parle d'une migration chirazienne assez importante lors de l'établissement de la dynastie Bouïde en Perse vers Kilwa jusqu'aux Comores :«[...] vers l'an 360 de l'hégire, (aux environs de 972 de l'ère chrétienne), lors de l'établissement des Bouïdes à Chiraz, une émigration considérable de chiraziens fonda l'état de Kilowa prit bientôt de grands développements et étendit sa domination sur Patta, Zanzibar, Sofala, Iles Comores et une partie de Madagascar ». Il déclare en outre que les vrais indigènes des Comores sont les Antalaoutsés c'est-à-dire ceux venus de la mer. (Allibert C, EOI n° 29: 51-52).

En visite dans l'île d'Anjouan à Moussamoudou, Gevrey donne ses impressions sur la population qu'il avait croisée dans la capitale: « [...] Les populations se composent d'Arabes, d'Antalotes (3/10), de quelques Malgaches et des nègres d'Afrique ou de Madagascar... Les femmes Arabes restent dans l'intérieur des maisons pendant la journée; elles ne sortent que le soir, voilées ou masquées; quelques Antalotes que nous rencontrâmes, s'enfuirent comme des oiseaux effarouchés... ». (Gevrey A. 1870 : 171-178).

Pour le même évènement, Flacourt dans son histoire de Madagascar (1661)¹⁴⁶ mentionne la date de 933 de notre ère.

- D'après Gevrey A.¹⁴⁷ toujours « *Hassani Ben Mohamed fils de Mohamed Ben Haissa, débarqua à Sima (Vieux Sima) vers 1506 et épousa Djoubé Adia fille de Fane Ali Ben Fane Feha. Ce mariage fit de Hassane le premier sultan de Ndzuani* ». (Ibid)

- Said Ahmed Zaki, ancien cadî d'Anjouan, admet la date de 1400 de l'ère chrétienne pour l'arrivée de Hassane.¹⁴⁸

- Pour le *Vieux Ouani*, à *Mkiri-wa-Mpwani*¹⁴⁹ et *Untsini-mwa-Muji* Flobert B. parle d'une fondation qui remonterait à 1276 après J. C.¹⁵⁰. « *Ahmed avait deux fils...Le second, Abdallah, envoya auprès du gouverneur de Wani (3ème ville bâtie au bord de la mer à cinq kilomètres de Mutsamudu et dont la première maison date du 1256 après J.C. .* » (Allibert C., 2000 : 26).

Si nous prenons en considération cette date (fin du XIIIe), on peut alors se poser les questions suivantes :

Etant donné que *les Beja et les Kombo* habitaient respectivement les villages de *Bwe-La-Maji et de Mlimani*, alors qui était donc le premier occupant du Vieux Ouani? S'agit-il :

- Des Bantous marins dont la diffusion se passait au IXe s? ¹⁵¹
- Des Arabes Africanisés?
- Des Chiraziens (première arrivée XIIIe–XIIIe siècle ?

En combinant la tradition orale et la date de 1276 ap. J.C., deux hypothèses peuvent être avancées :

¹⁴⁵GEVREY A., 1870 :36.

¹⁴⁶ Cité par FAUREC U., 1941 : 8.

¹⁴⁷ GEVREY A., op cite: 30.

¹⁴⁸ Cité par ROBINEAU C., 1966 : 34

¹⁴⁹Photo Verin, p. 146.

¹⁵⁰ FLOBERT B., (sans date) :.23.

¹⁵¹ ALLIBERT C., 1984 : 49.

-Beaucoup des villages des agriculteurs ou/et des pêcheurs, situés au fond des baies qui sont bien protégées des vents, mais surtout accessibles par des boutres facilitant l'approvisionnement par un arrière-pays riche où il y a de l'eau, du bois de chauffe et de charpente, des produits divers (élevages et agriculture) sont souvent repérés et visités et deviennent au fil de temps, des petits cités marchandes. Donc l'ancienne ville d'Ouani (Vieux Ouani) qui se trouvait à Mkiri-wa - Mpwani et *Untsini-mwa-Muji* reflète cette image d'une cité marchande, très riche. Ce qui a été attesté par l'archéologie et la tradition orale.

Comme témoignage de cette civilisation, c'est l'existence dans la culture comorienne des objets provenant du Sud-est asiatique : la pirogue à balancier et la râpe à coco; ainsi que des plantes telles que le cocotier, la canne à sucre, Mdarasine...

Au niveau des vocabulaires en comorien, en malgache et en d'autres langues bantoues, beaucoup de mots se ressemblent tels que la râpe à coco en comorien *Mbuzi*, en malgache *Ambozy* et chez le Bajun *Mbudhi*.

Antérieurs au XIe siècle, ces mouvements migratoires se poursuivent selon Ottino jusqu'au XIVe siècle. Leur religion animiste comporte le culte des arbres et des esprits de la vie. Ici aux Comores, des restes de religions pré-islamiques s'observent notamment l'importance sociale des *Mwalimu*, l'existence des séances de possession *Rumbu* et la survivance du culte des esprits *Djinns*, ainsi que la fête de *Brisuala*.

Il y avait à Ouani des Bantous Marins (païens, animistes) à *Wuntsini-mwa-Muji*, car la tradition orale¹⁵² indique que ces gens-là utilisaient du lait de vache et du riz cuit pour nettoyer et faire la toilette de leurs enfants. Alors Dieu s'est fâché contre eux. Ils n'avaient pas voulu se convertir à l'Islam. Dieu les avait anéantis.

Le même châtement s'est observé dans l'île détruite par le cyclone Mjomby : « *Nous reprenons une version de ce mythe selon les informateurs Selimany Sebany et Tonga.*

Les ancêtres des Kajemby et ceux des Antalaotse habitaient jadis ensemble sur une île située entre la côte d'Afrique et les Comores (Mijomby). Ils vivent de commerce et pratique la religion musulmane. Lorsque l'impiété et la discorde s'installent dans l'île, Allah résolut de les punir: l'île fut submergée par une mer furieuse et quelques justes échappèrent aux châtements; certains disent qu'ils furent miraculeusement épargnés, d'autre prétendant que Dieu envoya une baleine pour les porter. Kajemby et Antalaotse sont des descendant de ces contingents de justes » (Verin, in Taloha V, 1972 p.63 - cité par J. A. Rakotoarisoa (1991 : 30).

La présence du rite à *Binti Rasi*, le *Nkoma*, atteste aussi cette civilisation pré-islamique de bantous marins qui pourraient aussi être des Beja, car selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi :

« *Les premiers habitants d'Anjouan étaient les Wakoni Ils seraient venus de la Somalie* ». (Annexe-3-E)

Et selon Mohamed Abdérémane :

« *Les îles sont reconnues par ... des marchands d'esclaves. C'est ainsi que les premiers occupants des îles, notamment ceux d'Anjouan, ont quitté la région côtière où ils vivaient au paravent pour se réfugier dans la forêt. Certains se sont rendus dans la région de Sima. D'autres ont émigré vers la région du centre: les gens de Koni, de Jimilime, de Bwe la Maji et de Mlimani* ». (Annexe -3-I)

Abdourohmane ben Abdallah Hazi, quant à lui, affirme que : « *les premiers habitants appelaient l'ancienne ville de Wani Sada ou Saanda* ». (Annexe-3- E)

¹⁵²Annexe -3-G

Ne s'agit-il pas d'une transposition de la ville de *Saandani* en Tanzanie ou de *Sa'Da* à Madagascar ? Ce « *Sada* » allait d'*Untsini-mwa - Muji* à *Untsoha*. Ces gens-là demandaient de l'aide (*msaâda*) pour construire leurs maisons. Alors le premier village d'Ouani s'appelait « *Sada* ».

Les gens disaient en ce temps-là que :

« Tsilawa Sada ha bweni Fatima, tsi pishiwa ubu wa matsembe na mlalu wa masindza »...

C'est-à-dire : « *Je viens de Sada, chez madame Fatima. On m'avait donné à manger du bouillon du riz et des bananes mûres au coco* »... Donc ce village de *Sada* était ici à Ouani probablement à *Wuntsini-mwa-Muji*. » (Abdouroihmane ben Abdallah HaziAnnexe-3- E)

Abdouroihmane ben Abdallah Hazi, rapporte que : « *Mawana Madi avait pris des gens à Domoni et ici à Sada et les avait envoyé à Mayotte. Ils ont fondé le village de Sada à Mayotte et de Tsingoni; étant donné que cette île était vide* »(Ibid).

Massoundi Abdallah (dit Massoundi Bamou) avançait l'hypothèse comme quoi :

« La ville de Wani s'appelait Bassoira. Cette ville a été engloutie. Une deuxième ville, Salama, a vu le jour. Ce dernier va subir le même sort... Et une partie de cette population était partie s'installer à Jimilime et continuer leurs activités.

Avant l'évènement, un saint du village voyait en songe quelqu'un lui dire d'aller avertir la population de quitter la ville. Le saint Terebe avait hésité d'aller informer cette population.

Le deuxième jour, le mystérieux informateur est apparu dans son sommeil. Il avait décidé d'y aller informer la population. Après avoir exposé ce qu'on lui avait dit, la population le considérait comme un être qui a perdu sa tête. Les gens rigolaient. On lui donne des provisions (sakafu).

La troisième fois le résultat est le même. Nterebe a quitté le village avec ses proches et venaient s'installer la nuit en construisant une cabane de fortune. Une pluie diluvienne s'est abattue sur le village avec des vents violent. Mwenye Nterebe n'entendait rien, ne voyait rien. Le matin, au lever du soleil, il était parti voir ceux qui étaient restés. Mais tout a été rasé.

Après cet évènement, celui qui apparaissait dans son rêve était revenu encore pour lui dire d'aller voir ses frères qui habitaient du côté du soleil levant (ancien habitant de Salamani, rescapé de l'inondation) pour qu'ils viennent vivre avec lui. Il devait marier ses filles avec les garçons venant de Jimilime et vice versa ».(Annexe-3-R)

A Anjouan, la dernière moitié du XIIIe siècle correspond à l'époque des *Fani* qui étaient des Arabes métissés et islamisés.

L'islamisation s'observe d'ailleurs dans les noms propres : « *La première maison en pierre aurait été édifiée à Domoni par le Fani Othmane (dit Kalichi Tupu) vers 672 de l'Hégire (1274 ère chrétienne). Sa fille Djumbe Mariam y aurait régné en 1300 à Chaweni*¹⁵³. Cette islamisation fut le résultat direct de l'arrivée du premier grand roi Hassane Ben Issa ».

Flobert démontre que le vieux Ouani fut fondé avant la formation des sultanats à Anjouan.¹⁵⁴

- Selon la tradition orale, des Arabes (des *Fani*) y habitaient.

Comment étaient-ils arrivés là? Vraisemblablement suivant deux voies possibles :

¹⁵³FAUREC U, op cit, p.

¹⁵⁴FLOBERT B., op cit, p.

D'après Abdourohmane Ben Abdallah Hazi¹⁵⁵:

«Les Domoniens étaient descendus à Wani et ils s'étaient installés dans le village bâti face à la kaaba (direction spirituelle de la Mecque), « Muji-wa-Kibla ». Pour y arriver, ils étaient passés par la gorge de Tratinga¹⁵⁶ à Bambao-Mtruni et avaient traversé la plaine de Patsy ». (Annexe -3-E)

On peut aussi admettre¹⁵⁷ l'arrivée par la voie maritime car le Vieux Ouani se trouvait sur une bande de plaine d'une longueur d'environ deux kilomètres au bord de la mer au fond d'une baie.

L'installation des Chiraziens s'effectua vers le XVe siècle¹⁵⁸ avant ou après l'arrivée de Hassan, chef chirazien qui débuta la généalogie des princes de l'île d'Anjouan.

« La colonisation du pays semble d'être faite, d'abord par l'ouest (presqu'île de Sima) où un centre de peuplement a prospéré. Puis par le sud (Chaoueni) que les arabes relient avec leur boutre. Explorant le pays au-dessous de Chaoueni, ils ont pu remarquer en surplombant la côte est de l'île et en jetant leur regard vers le nord, la pointe rocheuse très allongée de Domoni, éperon qui attire l'œil inévitablement ». ¹⁵⁹

Hassan épousa Djumbe Adia, fille de Fani Ali Ben Fani Fehera (chef de Sima). Après la mort de ce dernier, Hassan fut proclamé Sultan d'Anjouan et transféra sa capitale à Domoni.

En ce qui concerne les autres migrants shiraziens, la tradition fait mention des noms des personnes¹⁶⁰ : *"Il y avait aussi Balahi Mtrumba et Bahali Mtrumba, chiraziens venant de Chiraz et qui avaient transité dans une ville d'Afrique appelée "Mtumbatru"¹⁶¹. En arrivant à Domoni, ils étaient descendus à Wani avec les Charifs pour s'installer¹⁶².*

Une autre tradition¹⁶³ parla de la famille de Cheikh Abdallah marchand d'esclaves et de Cheikh Omar. Après leur installation, la ville de Sada fut appelée Baswara. Peut-être s'agit-il d'une transposition du nom de la ville de Basorah, port principal des Abbassides en Irak dans le Golfe persique jusqu'au XVIIIe siècle. Ce qui attesterait probablement une origine irakienne de cette population.

Cependant, Ben Abdallah Hazi¹⁶⁴ explique le mot Baswara qui signifie, selon lui, en langue comorienne "très vaste, très étendu" « Madal-baswara ». Baswara fut la première ville où il y avait un grand marché, réputé par les qualités de ses poteries et de ses céramiques.

Outre la tradition orale, d'autres témoignages attestent la présence d'Arabo-chiraziens au Vieux Wani ou Baswara. Ce sont des constructions en dur : des tombeaux (sur le site d'Untsoha) considéré comme étant un site qui a été très actif dans le réseau commercial de l'archipel à partir du XIVe siècle et des mosquées (sites d'Untsohaet de Mkiri- wa-Mpwani) et dont la première maison fut construite en 1276 ap. J. C.

La superficie occupée par les mosquées au XIIIe - XIVe siècle montre que la population musulmane était très réduite.

¹⁵⁵ Annexe -3-E

¹⁵⁶ Se trouve entre Bambao-Mtsanga et Bambao-Mtruni ; là où il y a la chute de la rivière Tratinga.

¹⁵⁷ Une fois que les boutres chiraziennes doublèrent soit l'île de la selle, soit la pointe de Jimilime, pour faire le tour de l'île, l'attention des pilotes (Nahuda) fut attirée par la plaine et la plage.

¹⁵⁸ ROBINEAU C., op cit, p.

¹⁵⁹ ROBINEAU C., op cit, p.

¹⁶⁰ Annexe -3-D

¹⁶¹ Saclex CH. (1939 : p. 910) MTumbatu ou Tumbatu. Nom d'un îlot au N. O. de Zanzibar. Les habitants se disent originaires de la côte Mrima d'en face, des environs de Pangani.

¹⁶² Annexe -3-D

¹⁶³ Annexe -3-I

¹⁶⁴ Annexe -3-E

Il semble que ce soit les "Chiraziens" qui ont introduit dans toutes les principautés d'Afrique et aux Comores le développement des constructions en pierre¹⁶⁵. Celle de Ouani daterait donc de leur arrivée aux Comores.

Quelques-unes de ruines subsistent en face de la mosquée de vendredi à Ouani (un pan de mur avec une porte à arcature pointue¹⁶⁶, similaire à celle de la mosquée du vieux Sima/Ziara Sima) qui est datée du XIII^e siècle et dans l'Est de la baie de Ouani près de l'aéroport (ruines de mosquée, palais et tombeaux) bien préservées¹⁶⁷.



Photo 102: Une porte à arcature pointue du grand palais « Djumbeku » Ouani

Source : Photo Bourhane prise le 22/12/2006

Photo 103 : La porte de la mosquée de Ziara-Sima ressemble à celle d'Ouani. Des Cheikhs religieux, venus de Mutsamudu, sont assis à l'entrée de la mosquée.

Source : Ya Mkobe 2000 n° 6-7/ CNDRS

D'autres constructions témoignent aussi de la présence chirazienne à Ouani. Il s'agit de *Djumbeku* : un palais ou une résidence royale; une tradition à Ouani parle d'une interruption de la construction de cette résidence à cause du « *Seli* »¹⁶⁸ qui menaçait périodiquement la ville et qui avait déjà causé la destruction du dit palais.

Ce palais atteste que *Baswara* fut gouvernée par des sultans ou gouverneurs. L'un d'eux s'appelait le Sultan Zandji Abi Aboubacar Ben Salim, descendant d'Aboubacar Ben Salim. Son nom fut gravé sur sa tombe (actuellement disparue sous de tonne de terre lors de remblayage de la véranda d'en face de la nouvelle mosquée du vendredi¹⁶⁹).

Ce nom *Zandj* suggère d'ailleurs une origine Est Africaine. En effet, le mot *Zendj* désignait une partie de la zone côtière Est Africaine. Ce nom se retrouve d'ailleurs dans Zanzibar, terre de *Zandj* c'est-à-dire des noirs. Nous pourrions admettre qu'une partie de la population islamisée venait de Zanzibar. Ce mot "*Mtrumbatru*" ne désigne-t-il pas un quartier de Zanzibar ? Toutefois ce mot Bantou et non Arabe a un rapport avec la côte Africaine, de la Somalie en Mozambique.

Après la disparition du *Vieux Ouani (Sada-Baswara)*¹⁷⁰ due à un raz de marée suivi d'inondation causée par la rivière « *Mro-wa-Muji* » (rivière du village qui traverse toute la ville¹⁷¹), les rescapés d'origine Arabo-Chirazienne restèrent toujours à Ouani, l'un d'eux Cheikh Omar construisait le Masjdjid Omar (*Mkiri -wa-Mari*), une mosquée portant son nom où on peut admirer les céramiques

¹⁶⁵ ROBINEAU C., op cit, p

¹⁶⁶ VERIN P, 1967, pp.69-79

¹⁶⁸ En période de crue de la rivière, elle transporte des pierres, de la boue, de pouzzolane, des troncs d'arbres....Ouani n'était pas protégée par des digues ou Gabiyo pour faire face à cette crue

¹⁶⁹ Informateur Annexe -3-H

¹⁷⁰ Datation inconnue à ce jour.

¹⁷¹ Mro-wa-Muji prend sa source dans la région de Patsy et traverse le village de Barakani et la ville de Ouani et se jette à la mer à l'ouest de la piste de l'aéroport de Ouani.

importées, incrustées sur le mur soutenant le mihrab et Cheikh Abdallah, la mosquée de vendredi (*Mkiri -wa-Djimwa*).

Un autre rescapé de l'inondation *Zaina Sakafu (Monye Terebe)* dont son père, l'Arabe qui était venu ici à Ouani et qui s'appelait "*Adillahi Hadhal Bassoiri* ila Hadhramout, en l'an 1375 de l'ère chrétienne, fut enterrée, avec son ami, un malgache, à *Fuju*¹⁷² (nom du cimetière) à côté du marché actuelle de Ouani. *Zaina Sakafu* fut le fondateur de la famille Sakafu à Ouani et dont les descendants actuels possèdent un arbre généalogique. La présence chirazienne est attestée à Ouani par les sources orales et les vestiges en dur.

D'autres témoignages attestent aussi qu'une agglomération était ensevelie à Ouani et que la ville actuelle est construite sur ses décombres.

Le témoignage oral de feu Ahmed ben Said Abdallah dit père Wariindine :

« [...] *Mon grand-père m'avait dit qu'en creusant un tombeau à l'Ouest de la mosquée du vendredi on avait trouvé un pan de mur au fond. Même ici dans la ville, si on creuse un (sindrasi) puits ou fossé pour wc, on trouve des pans de mur, de mur avec (shiloho ou ziloho) une niche ou des niches (sorte de coffre ouvert sans porte où on peut laisser beaucoup de choses: lampe à pétrole ou à l'huile, le repas etc...), des pièces d'argent au fond.....Au moment du cyclone de 1950, des restes des murailles, des squelettes étaient apparus ainsi qu'une partie d'une mosquée. Lorsque nous avons vu tout cela; nous avons demandé aux parents .Ils nous avaient dit que l'ancienne ville s'appelait "Baswara". Le "Seli"(c'est-à-dire la rivière en coulant charriait des tonnes de boue, de des grosses pierres, des gros arbres arrachés qui balaient tout à son passage) de la rivière en descendant avait détruit le village. Beaucoup de gens avaient trouvé la mort.....Cette partie d'une mosquée, je l'ai vu près de "Uguni," c'est-à-dire voici la maison de "Uguni" et un peu plus loin, il y avait un mihrab là.....Après la crue de la rivière, la rivière avait débordé de son lit et pénétrait au village en creusant des fossés partout. On avait trouvé des squelettes (miba za wafu) et des monnaies en argent (pеса djewu) qu'on diluait pour faire autres choses.....La mosquée de (Madarasani) est construite au-dessus d'une autre mosquée. Lorsque nous l'avions construite, il y avait déjà un mihrab là, témoin d'une présence d'une mosquée pour l'ancienne ville ensevelie, l'ancienne ville avait dépassé le "Mpanga-hari ».* (Annexe -3-H)

Soilihi Maanrouf (connu sous le nom de *Bele shindra* ou *Badjini*), dit que:

«*Sous la maison de la mère de Said Toiha, là où j'habite, cette ville existait. On trouvait des murs et ceux-ci longeaient le (Pangahari) chez grand-mère Allaoui Zoubert jusqu'à (Mkiri wa Mpwani). Ces murs s'y trouvaient là à l'intérieur. L'ancienne ville qui était ensevelie par les eaux, commençait au bord de la mer jusqu'au niveau de la maison de Ashihadou. Une partie de Wani actuelle est construite sur l'ancienne ville*».(Annexe H, T. II):

Un fossoyeur, Abou Rachid nous avait dit qu'en creusant des tombes, ils ont décelé beaucoup de terrasses de maisons, parfois ils étaient obligés d'abandonner la fosse qu'ils avaient creusé en arrivant pas à percer la dalle. Dans certains cas, ils heurtaient des pans de mur, ils avaient trouvé des pièces de monnaie en argent. Ils les avaient laissés sur place.

En avril 2007, la population de Ouani avait décidé de démolir la mosquée actuelle et en construire une autre assez grande. Au moment de l'excavation, une découverte extraordinaire fut révélée : des maisons enfouies, de couloir, des murs peints en blanc ont gardé leurs éclats, des squelettes humaines, « *Bwe la Msindjano* » un bloc de corail blanc aplati, bien lisse pour frotter le

¹⁷²*Fuju* : nom du cimetière où sont enterrés les descendants de Zaina Sakafu .Voir photos

bois de santal, des tessons de poterie locale, des céramiques, du cendre et des morceaux de charbon, une tablette d'argile avec des inscriptions en arabe fait partie du lot. Malheureusement, rien n'a été conservé.

En ce qui concerne l'ancienne mosquée du vendredi dont son minaret était l'un des plus jolis des Comores, figurait sur des anciens timbres postaux, n'est plus qu'un souvenir philatélique. Elle a été détruite¹⁷³.

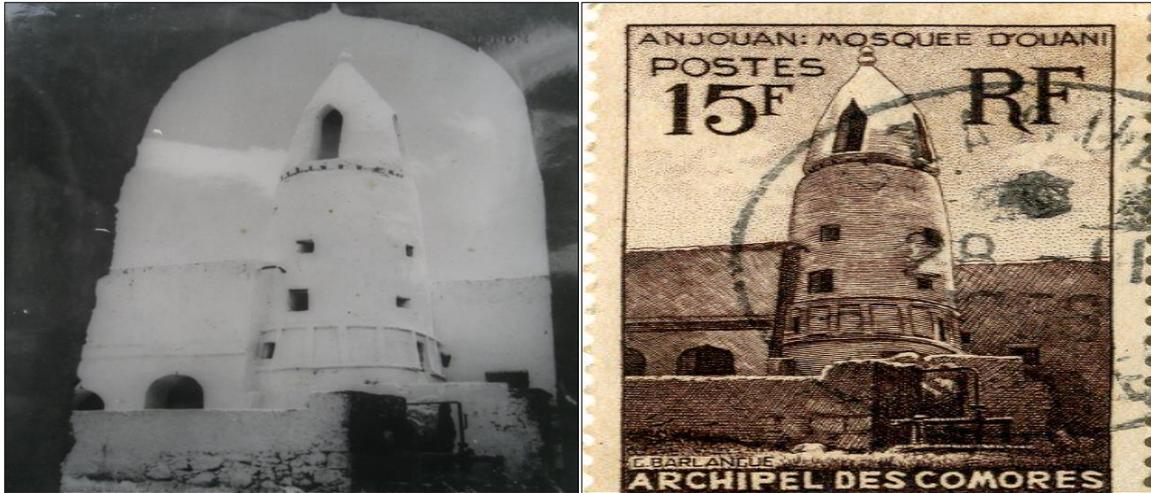


Photo 104 et 105 : L'ancien minaret de Ouani, probablement construit au XII^e-XIII^e siècle, et qui figurait sur les timbres comoriens, a été détruit.

Source : CNDRS Moroni 2014 Source : Timbre - Bourhane Abderemane 2011

Arrivé à Ouani pour étudier le minaret cylindrique qui était imprimé sur un timbre, Pierre Verin était surpris par sa destruction : «A Ouani, le minaret de la mosquée qui figurait sur les timbres comoriens de jadis n'est plus qu'un souvenir philatélique, puisque la reconstruction de la mosquée en cours a commencé par un arasement total. Il subsiste sur place un pan de mur avec une porte à arcature pointue, similaire à celle du Vieux Sima. Près de l'actuel chantier de la nouvelle mosquée en béton sont entassés des blocs de corail taillés décorés des motifs cannelés à hachure (Herrgtsone Pattern de Garlake). C'est tout ce qui reste d'un monument multiséculaire. Certes l'usage islamique proscrit l'emploi des pierres d'une mosquée pour un usage profane mais c'est une bien maigre consolation de voir que celle subsistera le site de ce qui fut un vénérable édifice¹⁷⁴.

Avant le XIII^e siècle, les bâtiments en pierre sont certes limités à la mosquée centrale, au palais et aux tombeaux; mais le schéma de l'organisation spatiale des

villes comoriennes est là, déjà élaboré et mis en place.

Damir Ben Ali avance l'idée que l'apport des migrants arabes à partir du XIII^e siècle n'a pas été l'origine des villes. Il n'a été qu'une innovation civilisatrice "Ustaânrab" portant essentiellement sur les créations architecturales, la multiplication des édifices en pierre, l'accroissement de la consommation des marchandises importés, nouvelles technologies qui permettent aux Comoriens de se mettre aux dispositions de la civilisation de pays musulmans et facilitent l'adoption d'un mode de vie jugé conforme à la culture coranique.

La conception des hommes qui se croyaient "civilisés" vis-à-vis d'une société qu'ils estiment des "sauvages", inaugure l'ère de l'"Ustaânrab". Les descendants de familles arabes considèrent que le mode de vie ou la vie sociale qui était entretenu par les Bantous, premiers habitants, est dépassé. Ils les décrivaient comme étant des hommes sans loi ni foi, des barbares.

¹⁷³ L'ancienne mosquée de vendredi et son minaret supposé construit par Cheikh Omar. Voir photo d'un timbre, document personnel...

¹⁷⁴ VERIN P., 1967.

L'unification véhiculée par Hassan (le Shirazien) n'est autre qu'une colonisation qui avait engendré plusieurs conflits entre les "Wamatsaha" (les campagnards) et les "Wangwana", "Makabaila" (les nobles ou les descendants des Arabes) nommés "Sharifou ou Mazarifou" descendant du Prophète donc bénis par le sang Arabe.

Selon feu père Tarmidhi, les premiers Arabes venus dans l'île étaient sans femmes. Ils avaient choisi les lieux (munis de leur coq et de leur mouton) où l'on construirait la mosquée de Hassane à Sima "ziara-sima" et de "Mwiriju" à Domoni et probablement celle du vendredi à Ouani avec son minaret (décrite par P. Verin, voir les anciennes timbres des Comores). Ils sont donc le fondateur de cette nouvelle civilisation."

"Ustaârabu" signifie littéralement devenir Arabe, culture coranique. Pour y être, il faut abandonner sa culture de base au profit d'une nouvelle civilisation imposée de l'extérieur. Du XIIe siècle au XVe siècle, période de conversion des ancêtres *Beja* (Bantu) à la religion musulmane, correspond à l'épanouissement de la civilisation Moyen-Orientale dans chaque île de l'archipel Comorien.

Progressivement, des nouvelles structures socio-culturelles se mettaient en place: une mosquée (mosquée de Vendredi) battait au centre de la ville et à côté d'elle la place publique "Bagani"/ « *Bangweni* » où se passaient les réunions politiques, interdite aux femmes. C'était dans cette place de rassemblement publique où s'affirment les statuts sociaux de l'être, fonctionnait suivant une codification bien définie.

Massoundi Bamou, un informateur, parle de *Salama* au lieu de *Sada* et d'une migration, de Ouani vers Jimilime. Il parle d'abord de *Baswara* avant. Ses propos sont en contradiction aux propos des autres informateurs. Toutefois, le thème principal évoqué par tous mes informateurs est la disparition de la ville lors d'une inondation.

Au vieux Ouani (la ville basse) deux populations se partagent le lieu à "Wuntsini mwa Muji"). D'un côté, une population païenne attestée par les rites du "Mwana Mroni" « *culte des anguilles sacrée / Mhunga* » (dans le puits sacré), et dans les Ziara : *Binti Rasi, Fuko la Hadawo*, pour le *Nkoma*, l'exorcisme à *Mwiriju ha Bakoko*... dominé par les forces chtoniennes et de l'autre côté une mosquée en ruine à "Mkiri Wa Mpwani," emblème et miroir de l'Islam attestant l'islamisation d'une partie de la population.

G. H. Bousquet cité par C. Allibert déclarait qu'il est difficile d'établir une frontière entre le culte des saints plus ou moins authentique et celui qu'on rend à des sanctuaires pré-islamiques. (Bousquet G.H. 1938: 203)

A *Untsini-mwa-Muji*, on invoquait aussi le culte de "Wanaisa" (génie dont le bras droit est très mince et le bras gauche est de très grosse dimension). Il utilise sa main mince pour frapper et non la grosse. Dans les autres Ziara, on invoquait des multitudes d'esprits.

Réputés pour sa "sorcellerie", les "Mwalimu" de Jimilime, maîtres dans cet art, invoquent aussi les différents esprits (*Masera, Mazetwani, Misubiyani*...) que certains apprivoisent pour accomplir des actes malsains. A Jimilime aussi, il y a le culte de *Mwana Mroni* à *Dziyaju*.

Quant à Youssouf Andili, un informateur, descendant des *Komboniens de Mlimani* dit que:

« ... S'il y a quelqu'un qui est gravement malade et qu'on n'arrive pas à le guérir, on l'amène à Mlimani et on le laisse là-bas, les tradipraticiens invoquent l'esprit des anciens et quatre-vingt pour cent de chance, le malade guérissait après trois jours ou une semaine de traitement. Un secret qu'on n'arrive pas à expliquer ».

Si les responsables de *Nkoma* négligent d'organiser le rite et que les trois années ont passé, les esprits se manifestent en brûlant la ville. Selon Ousseni Mari Soilihi (Bawu) « *Umuji wa Wani yakovuwa wuuufu, wala karakokuwa vahano wumoro walawa* » « (Litt. la ville de Ouani allait être

ravagée par le feu et personne ne sait pas là où le feu est partie (d'où venait le feu?). Alors on organise immédiatement le rite à Bintirasi).

*** Interprétation générale des données (de Jimilime à Ouani) :**

Abdérémane Rachide (informateur) parle d'une population venant de (*Ngudja*) :

"Vwa wantru tsena waka walawa vahanu urongolwao Ngudja."

Cette population arrivant à Jimilime avec un nom musulman provenant de "*Ngudja*", Vieux Zanzibar (Unguja Ukuri) renforce l'idée d'une islamisation de cette île au XIIe siècle après J.C. On y a retrouvé la plus ancienne inscription: celle de la mosquée de Kirimani Dimbani datant de 500 de l'hégire (1106-1107). Aux Comores, le XIIe siècle correspond à la fin de cette période *Beja*; laissant la place à une nouvelle dynastie celle de *Fani*.

Pour Housseni Mari-Bawu (informateur) : «*Venant de Bugdad, à bord d'un boutre, les Komboniens, avant de venir s'installer à Mlimani (Wani) étaient restés à Jimilime* »... Cette migration serait-elle une conséquence de la révolte des esclaves Zandj en Perse ? Sur ce, Chanudet C. nous dit qu' : « *En Perse même (le déclin de l'Empire Abbasside), le Khalif successeur du Sultan Harun Al Rachid (786-809) dut réprimer la révolte des esclaves Zandj du Bas Irak de 877 à 883 qui s'emparaient momentanément de Bassorah.....* ».

On peut admettre que les Komboniens sont probablement arrivés à Anjouan, dans la région de Ouani à la fin de XIe siècle après avoir transité à Jimilime en se mélangeant ou non avec la population autochtone à "*Hantsandji-Kaburi Trundramwe*". Certains ont quitté cette région pour s'installer à *Mlimani* (Ouani). Au XIIe s venant de "*Ungudja*" (Unguya Ukuri) une autre population venue à "*Hantsandji - Gambe Mafu*" s'était mêlée aux sédentaires formant la souche actuelle de Jimiliméens. Une partie de ceux venant de "*Ngudja*" ont immigré vers "*Bwe-la-Maji*" où la dynastie de *Bedja* était déjà probablement en déclin. L'installation des *Beja* à "*Bwe-la-maji*" remontait au VIIIe-IXe s dans la première phase de peuplement, celle du Swahili archaïque pré-islamique avec une influence austronésienne.

Cette population de *Hantsandzi, Jambaje, Tsengeni, Miaja* (Jimilime) était des pêcheurs, attesté par l'immensité des débris de coquillages (*Trondro*) etc. et de poissons, vivant dans des cases rectangulaires en végétal, avec un soubassement en pierres ou en coraux, cultivant le riz (*Mele*) (riz de montagne); s'agit-il d'une influence indonésienne?) Et aussi de "*Mrama Mtsa*" (le mil).

D'après Chanudet C. "*Le trafic portait d'après Maçoudi, Xe s sur l'ivoire, l'ambre, les peaux de léopard, les écailles de tortue, le stéatite (chloritoschiste) et même l'or. Le bois était également recherché...Les esclaves, on sait par Ibn Hauqal que Siraf importait d'Afrique des esclaves zandj...Il est possible que les Comores aient été aussi impliquées dans le commerce des Aromates qui concerne plutôt la Corne de l'Afrique et l'Arabie. Mais avec les produits circulaient aussi les hommes et les idées. Cette période marque aussi pour les cités swahili le début de leur islamisation.*"(Chanudet C. 1990: 35)

Les Comoriens du VIIIe-IXe entretenaient des relations privilégiées avec les commerçants venus de la côte Est-Africaine, du Golfe Persique, en particulier du port de Siraf. Les importations qui témoignent de ce trafic portent sur des céramiques, des porcelaines, des verres etc.

1. Les céramiques Sassano-islamiques
2. Les grandes jarres irakiennes
3. Les porcelaines chinoises Yuèh
 1. Les céramiques opaque Wild ware : une céramique fine à pâte tendre blanche à vernis crème.
 2. Les verres, perles en verre, métal, miroir en bronze.



Photo : 106

Photo 106 (à gauche) : Une jarre irakienne au musée du CNDRS Moroni



Photo : 107

Photo 107 (à droite) : Une grande jarre de fabrication locale pour la conservation de l'eau au palais ou dans les maisons des aristocrates

Source : photos prises au musée du CNDRS en janvier 2015

Un autre type de poterie confirme les relations de l'archipel avec la côte Est-Africaine: les plats et bols à engobe rouge et au décor graphité nommé Dembeni (site de Mayotte) où ils ont d'abord été décrits.

Il existait aussi des vases et des marmites en Chloritoschiste (roche tendre), roche inconnue aux Comores mais exploitée à Madagascar, en Afrique et probablement au Moyen Orient. Mais au XVème siècle l'usage de chloritoschiste est abandonné.

La poterie locale est caractérisée par un décor à impressions de coquillages, d'ongles, de treillis, de chevrons ou de zigzag. Ce dernier type est commun aux sites les plus anciens de l'Afrique de l'Est.

La population de "*Sada ou/et Salama*" (Vieux Ouani), de "*Untsoha*" à "*Untsini-mwa-Muji*" étaient des pêcheurs (utilisation de plusieurs techniques de pêche) notamment la pirogue à balancier "*Ngawa nai Nkasi*," la nasse "*Drema*," collecte à marée basse "*Hurema shombo*" ou par empoisonnement "*Wuruva*" des flaques d'eau dans des barrages construits par entassement de grosses pierres en petites digues semi circulaires appelés "*Waliyo*" ou en utilisant aussi un pagne ou un châle etc. La découverte de la céramique Sassano-islamique et de chloritoschiste à Untsoha et à *Wuntsini mwa Muji*, atteste une installation dans cette région, dans la période Archaique Swahilie VIIIe-IXe s.

Les débris des poteries et divers coquillages qui jonchent les ruelles attestent qu'il s'agit d'une population de pêcheurs qui tirent leurs ressources en protéine de la mer. Chanudet C. témoigne qu' : «*A Madagascar comme aux Comores, il s'agissait de population de pêcheurs (de nombreux débris de coquillages et de poissons l'attestent) vivant dans des cases rectangulaires de pisé comportant parfois un soubassement de corail, cultivant le riz (influence indonésienne ?) Et une variété de millet (travaux de Wright 1981 à Mayotte) ».*(Chanudet, C., CEROI, 1990 :39)

Flacourt confirme la présence de mil mais aussi du riz, validée par les travaux des archéologues aux Comores : « *On notera l'importance du mil (ampemba) connu aujourd'hui dans l'Androy et que les Portugais ailleurs avaient rendu par "milho, ce qui dans d'autres régions de Madagascar, a donné, à penser de façon erronée que le maïs avait été introduit très tôt. Le mil a été également observé à la baie d'Antongil au XVII^e siècle (par les hollandais) et surtout par Cauche qui le signale sous le nom "d'empembe (COACM, t. VII, p.174). Les fouilles des Comores (Wright "Early seafarers of the Comoro Islands: The Dembeni phase of the IX-Xth Centuries AD", Azania, XIX, 1984) et Allibert-Argant (" Le site archéologique de Dembeni (Mayotte)", Etudes Océan Indien n°11, 1989) ont confirmé la présence du mil (Setaria cf. verticillata) dès le IX^e siècle à Mayotte, mais aussi du riz (Oryza sativa), du sésame (sesamum cf. indicum) et très probablement du sorgho (Allibert-Argant) » (Flacourt Etienne de 1995: 486).*

En ce qui concerne la région de "Mkiri wa Mpwani" où la tradition orale parle de la ville de *Baswara* associée à *Sada* est devenue "*Sada-Baswara*", puis "*Baswara*" tout cours. Selon, (feu Ahmed ben Saïd Abdallah dit père Wariindine – informateur Annexe-3-H) l'arabe venu au Vieux Ouani s'appelait *Abdillahi Hadhal Bassoirilla* Hadhramout.

Si la première construction en dur au Vieux Ouani date de 1276 (selon Flobert B.) et de 1256 d'après Saïd Ahmed Zaki (cité par Allibert C.), la mosquée "*Mkiri-wa-Mpwani*" aurait donc été construite à cette époque-là, au XIII^e s. Le soubassement de cette mosquée est en coraux sculptés. Or selon Chanudet C. durant la période abbasside *l'architecture paraît plus évoluée à cette période en Afrique de l'Est qu'à Madagascar et aux Comores.*

Donc nous pouvons admettre que la mosquée *Mkiri-wa-Mpwani* était construite fin du XIII^e s et que l'inondation du vieux Ouani s'était passée probablement au début de XIV^e s.

Les témoignages de nos informateurs parlant d'une ville engloutie, nous laissent croire qu'en fait Ouani a subi deux destructions à cause de sa structure géologique propice aux glissements de terrains charriant des tonnes de boue, des roches détritiques, des blocs de lave, détruisant tout sur leurs passages. Actuellement, malgré les travaux d'aménagement et de protection pour canaliser l'eau, pendant la saison pluvieuse, des éboulements se produisent encore empêchant toute circulation à Ouani.

Première destruction causée par l'inondation consécutive à un raz de marée probablement fin de XII^e siècle.

Une autre calamité naturelle vient détruire la partie moyenne où était construit le grand palais "*Djumbeku*" avec une porte à arcature pointue similaire à celle de Sima (*Ziara-Sima*) datée de fin XII^e ou début de XIII^e siècle ; arche type Mwali-Mdjini selon Chanudet, C.(figure n°4 Eoi n° 31 : 199).



Photo 108 : Les portes à arcature pointue de l'ancien grand palais de Ouani « Djumbeku » construite au environ de fin XII^e début de XIII^e siècle. Il ne reste que quelques pans de mur, témoins de cette illustre civilisation.

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 1987

Pour cette partie moyenne, nos traditionalistes disaient que la ville a été détruite par le "Seli" (crue de la rivière) qui charriait des terres, des pierres, de la boue, de pouzzolane, des troncs d'arbre, etc.).

Une centaine de tessons de poteries et céramiques importées, collectées de 1984 à 2003 sont en majorité de la Phase Classique XIV^e-XV^e siècle en particulier ceux derrière la muraille de la ville et à quelques mètres de la mosquée de vendredi.

Toutefois, malgré les tessons de poterie locale et les céramiques d'importations (Sassano-islamique, chloritoschiste, etc.) que nous avons collectées en surface lors de la campagne de fouille à Anjouan en 1995 avec le professeur Claude Allibert et Ali Mohamed Gou,¹⁷⁵ il est important de fouiller les sites de la région de Ouani, soutenue par une étude linguistique, anthropologique et architecturale. Cela apporterait d'avantage d'éclaircissement sur l'histoire du Vieux Ouani proprement dite.

4.4.2. Le Nkoma

Le professeur Allibert C. parlait de la filiation qu'il voyait entre « le jeu du *mkoma* et le jeu du mail que Griaule décrit chez les Galla-Wollo. Le problème se pose au niveau de la finalité du rite « *Selon les principes de religions reconnues par les groupes étudiés [chrétienne chez les Abyssins, musulmane chez les Galla-Wollo et préislamique (?) à Anjouan], il ressort toutefois que le jeu présente des caractères semblables suffisants pour que l'on puisse se prononcer sur une origine commune (entre autre, le fait que le terme tengué serve à désigner la balle chez les Galla-Wollo ainsi que le responsable du jeu alors qu'il constitue le doublet du nom de la balle à Anjouan. Un autre caractère intéressant réside dans le fait qu'à l'occasion du koma, » les tripes, la tête et les pattes [de l'animal sacrifié] sont impures » tout comme dans les pratiques païennes couchitiques signalés par Cerulli».*

Le terme *Nkoma* a plusieurs sens selon le dictionnaire Swahili-Français de Lenselear et celui de Saclex; ils le définissent ainsi : « esprit des défunts, ou de mort, mânes, âme des morts, frapper à mort... ». En Kipomoko, il signifie « les esprits, les shetwani » et chez le waPemba, *koma* signifie « apaiser les esprits, les mânes ». A Anjouan, ce jeu est une invocation des esprits ancestraux afin de les faire intercéder en vue d'une bonne récolte mais aussi et surtout un rite pour demander bénédiction et protection pour les enfants et leurs parents ; un rite de protection aussi pour la ville toute entière.

Des groupes au parler couchite demeurent au Sud d'Assouan entre la mer Rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent. Les *Beja (Bedja)* dont le parler est le *Bedayer*, dans l'antiquité, étaient établis aux confins de l'Égypte. Une migration *Beja (Bedja)* de la corne de l'Afrique à Anjouan n'est pas à exclure.

A Ouani, la tradition veut que sa mise en place ait été faite par les *Beja (à Bwe-la-maji)* et les *Kombo (à Mlimani)*.

Puisque la zone somalienne bantouphone et l'interface galla-bantu ont joué un rôle dans le peuplement d'Anjouan, il serait intéressant de mener une étude comparative de ces deux jeux (rites) afin de répondre aux questions pertinentes posées par le professeur Allibert C., notamment le problème de son origine « *le jeu est –il arrivé à Anjouan en provenance de la zone Galla ou d'une*

¹⁷⁵Ali Mohamed GOU, 1996.

zone correspondant à une autre ethnie ? Les Beja dont on parle sont-ils à associer au Beja de la premièrestrate.

« Cette danse de possession tient son origine d'une population au contact de cette [zone], chez les Digo » déclara Prins qui ajoute que « le koma est l'esprit des morts ». A Anjouan dans la région de Ouani, dans la partie haute (sur la montagne au sud de la ville), une population autochtone porte le nom de Digo et leur village s'appelle « Mwawu ya Digo ». Ce village a été rayé de la carte par le cyclone du 22 décembre 1950. Cette population fut déplacée et installée à Nyantranga et Barakani (faubourg de Ouani) ou à Koki et Patsy.

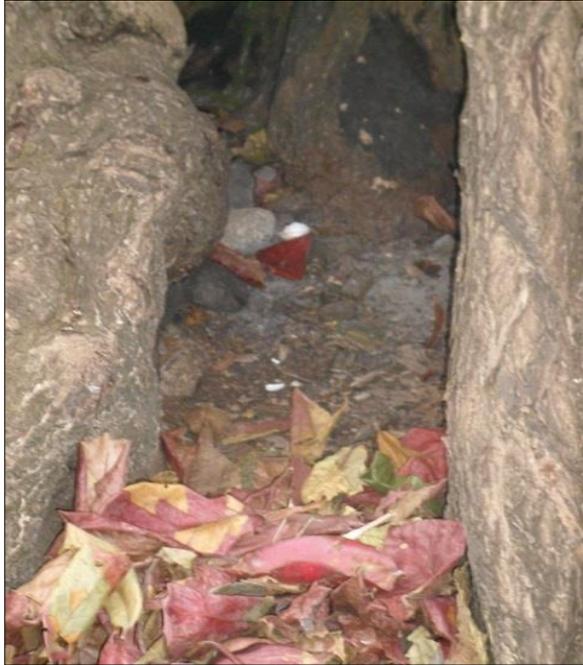


Photo 109



Photo 110

Photo 109 (à gauche) et photo 110 (à droite) : représente l'arbre sacré de Binti Rasi, là où on organise le rituel de *Nkoma*. Un œuf blanc a été déposé entre deux racines.

Source : Bourhane Abderemane prise en 2000 (photo 34) et (photo 35) le 13/05/2012

L'hypothèse d'une migration Beja aux Comores avant le VIII^{ème} siècle dans la période pré-islamique ne peut être exclue.

Ottino P. « voit dans la période dite Beja ou (Mabeja) une première période pré-islamique où régnait la population Beja ».... « ...Ces mouvements migratoires, antérieur au IX^{ème} siècle, se poursuivent, selon Ottino P. jusqu'au XIV^{ème} siècle ». (Ottino P. 1978: 112)

Quant à Sidi Ainouddine, il pense que : « Les marins de la civilisation swahili primitive ont joué un rôle essentiel dans les migrations africaines à Madagascar et aux Comores et il doit exister entre eux les proto-malgaches d'origine indonésienne une relation pertinente ».

Or selon Abdourohmane ben Abdallah Hazi, l'un des plus célèbres traditionaliste des Comores à Ouani, nous a dit que :

«Le premier habitant de l'île d'Anjouan étaient de "Wakoni" (Koni Djodjo et Koni Ngani) habitant de l'intérieur à 800 m d'altitude sur le versant Est du massif central. Ils sont venus de la somalie ». (Annexe -3-E)

Le professeur Vérin a trouvé à sima des tessons qui ont été datés du V^{ème} siècle. Une telle date Nous met donc en présence d'une industrie faite par une population pré-islamique et peut être

proto-malgache. Selon Pierre Vérin¹⁷⁶, « la première preuve attestant un peuplement des Comores au IX^{ème} siècle après J.C. a été fournie par la datation au radio carbone d'un tridacne (mollusque bivalve des mers chaudes) provenant des déchets de cuisine extraits du site archéologique du vieux Sima à Anjouan. »

Tableau établi à partir de Chittick, Vérin et Wright (Claude Allibert 1984 : 70)

Années - Siècles	Archipel des Comores	Côte orientale d'Afrique
1666	4000 pièces chinoises à Mayotte (cf. Vérin) Début de période de Chingoni	
1500 (vers)	Diva Mame (Bweni) Période de Kaweni?	
XV ^{ème} siècle	(1 ^{ère} moitié) Arrivée du sultan Attoumani bin Ahmed (chassé de Kilwa par Mahadali)?	Augmentation de la porcelaine chinoise XVe s Bleu et blanc et céladon: Kiliwa, Gedi Songo Mnara XIV ^{ème} siècle Kingani (céladon et jarres en grès chinois)
XIII ^{ème} siècle	Période de Truntsu ? Période du vieux Dembeni Bagamoyo à Mayotte	Kilwa: dynastie de Mahadali (poterie jaune de Kawd am Saila). Gedi, Kilepwa, Ungwana (sgraffiato, bleu et blanc, céladon) XIII ^{ème} siècle. Mafia, Kilwa, rôle du Mogadiscio et du Benadir : Expansion. Développement du négoce: Sofala et Anjouan
XII ^{ème} siècle	Ali Bin Asani à Anjouan (Edrisi)	Arrivée des dynasties, chiraziennes (2 ^{ème} moitié) XII ^{ème} siècle Ali ibun Hasan
XI ^{ème} siècle		- Période pré-chirazienne, céramique arabe sgraffiato XI ^è s et chloritochiste. Wadebuli? Wadiba ? (Indes ou Maldives) ?
	Début de Bagamoyo (Verre du X ^è s)	- Période Swahili archaïque poterie Sassano-islamique X ^{ème}

¹⁷⁶VERIN P, 1972

Xème siècle	Période d'Agnundru	siècle - Verre du golfe persique Vieux Zanzibar, Unguja Ukuu, Manda, Gezira, Bagamoyo
IXème siècle	Période de Majikavu	IXème siècle VIIIème siècle
Vème siècle	Occupation du Vieux Sima à Anjouan	

Tableau 2 : Chronologie et données Historiques

Si nous admettons cette hypothèse d'une migration au Vème siècle, on peut déduire que :

- Le jeu, *nkoma*, est arrivé à Anjouan, en provenance de zone Galla suite à une migration du Nord-Est vers le Sud de l'Ethiopie en passant par la région de *Koma* (baignée par un petit bras du Nil blanc Sabat, zone frontalière) et atterrir en somalie. La population couchitique regroupe les Beja, Somalie, les Afar-Saho, Sidamo, Galla et parle la langue couchitique, fait partie du groupe Chamito-sémitique.

- Il faut aussi penser à une origine antérieure commune, population (s) détentrice (s) de ce jeu qui aurait diffusé vers d'autres ethnies et aurait servi de support à l'expression de rites différents selon la religion adoptée postérieurement (chrétienté, islam). Si on se réfère à l'archéologie et à la tradition orale, pour arriver aux Comores au Vème siècle, cette population a du émigrer de la zone Béja ou Bedja au Soudan avant le Vème siècle donc avant l'islam (7è s) et que le christianisme copte Ethiopien (IVème s) n'a pas pu convertir toute la population.

On peut aussi admettre que cette population a émigré au moment de la conquête musulmane VIIème -VIIIème siècle où le Soudan a été partiellement islamisé et divisé en plusieurs Etats. L'aspect païen s'explique ainsi par l'antériorité de l'apport de ce jeu (rite) à toute religion révélée. Le reflet païen ne peut pas être introduit par des populations d'esclaves non convertis eux-mêmes arrivées bien plus récemment (entre l'hégire et le début des *Faume*) étant donné que ce jeu (rite) n'existe nulle part en Afrique de l'Est (Mozambique, Tanzanie, Kenya et pas toute la Somalie).

Des tribus au parler couchite demeurent au sud d'Assouan entre la mer Rouge et le Nil, dans une partie de l'Abyssinie et dans l'extrémité orientale du continent.

Qu'est-ce que le *Koma* ou *Nkoma*?

Ce mot porte plusieurs sens:

1. Dictionnaire swahili-français de Lenselear A. (1971:pp.26-27):

Koma : - fruit comestible de l'arbre "*mkoma* " ou "*mkoche*" palmier

- esprit de défunt, mânes, qu'on croit habiter dans la tombe et qui apparaît en songe aux parents vivants. (*Gonya koma*: apaiser les esprits des morts).

- cesser, arriver au but, à terme, mourir.

- se dit aussi pour ne plus enfanter : *koma, wee!*, que tu n'enfante plus ou; comme on t'a sevré du lait maternel, de même, que tu cesses d'agir ainsi.

- parfois faire aboutir, fermer.

2. Dictionnaire swahili-français de Sacleux Ch. et al (1959:.432)

Koma :- fruit de l'hyphoene *mkoma*.

- esprit de mort, mânes (âmes des morts considérées comme des divinités, âmes desmorts, les âmes de nos ancêtres.

- formule de "*wapemba*", quand ils vont implorer les mânes: *sehe lak'oma na mizimu, sehe la k'oma na mizimu ati*, ici la demande (*ni fanyizie kaza wa kaza*), chef des mânes et des esprits (bis), ô toi, fais-moi cela et cela *koma*. *Za wae zimlinde*, que les esprits des ancêtres les gardent. *Una koma, yafaa uzitâmbike*, tu as des mânes (à apaiser), il convient que tu leur fasses un sacrifice (pour obtenir par exemple que ton champ ne soit plus ravagé par les sangliers). *Gonya koma*, apaiser les mânes (*kwaubani, kuwa sadaka*, etc.).

Le mot « *Koma ou Nkoma* » en Anjouanais, désigne la toute petite noix de coco "*Koma la Mnadzi*". Au niveau de la noix de coco, ça va de la petite noix jusqu'au moment où la chair tendre apparaisse à l'intérieure de la noix et en ce moment-là, la noix s'appelle "*Shijavu* " (coco à boire); recommandée par les médecins pour ceux qui sont atteints surtout de la jaunisse ou en cas de diarrhée, ou encore au moment de la circoncision. Après ce sera (le coco sec) « *nadji ya fa* ». Là, quand on agitte la noix de coco, on entend l'eau qui bouge à l'intérieur. La chair devient dure et on la râpe pour pouvoir extraire le lait de coco.

Le jeune circoncis doit uriner pour dégager le sang coagulé qui bouchait le méat urinaire. C'est pour cela qu'on lui donne beaucoup de jus de coco à boire et quelque fois, dès que le prépuce est enlevé, certains urinaient déjà.

Certaines personnes avancent l'idée qu'une femme qui a été mariée à un homme ayant uriné très vite au moment de sa circoncision, ne perdra pas de temps au moment de son accouchement, travail suivi d'expulsion du fœtus immédiatement. Avant l'opération, on lui donne déjà à boire.

Les esprits avaient recommandé d'utiliser le cocotier « *Nkoma ya Mnadji* » pour plusieurs raisons:

- Il symbolise le parcours d'un être humain; de la naissance à sa mort, donc de sa vie.

Le cocotier, support de la vie quotidienne; toutes les parties du cocotier sont utiles à l'homme.

« ...Plusieurs versions racontent l'origine de cocotier au travers du thème d'une anguille divine, donc prestigieuse et sacrée de la tête de laquelle aurait germé le premier cocotier, arbre de vie par excellence aux usages multiples et bienfaiteurs »¹⁷⁷.

Selon l'un de nos informateurs, feu Baha Tarmidhi : " (...) Mon enfant, la noix de coco, symbolise le parcours d'un être humain...Va *ikoma kayatria maji, halafu va ishijavu, yadunga kole, yahuisa nadji yafa. Yaani, harimua ya mesha ya muanadamu, nkoma ata hupara shijavu iyo djaanli maha kumi na nane; hulawa shijavu ata koke iyo maha thalathini na tsano hupara nadji mbitsi iyo hamsini, nadji mbitsi ata hupara nadji yafa iyo maha sitini na mitsano. Hulawa vavo, sitini na mitsano iyo udugazini. Vavo muntru uka ahlimashauri*".

C'est-à-dire :

Mon enfant, la noix de coco symbolise le parcours d'un être humain... il y a la noix sans eau ((c'est le plus petit), puis le coco à boire (c'est-à-dire le petit noix se transforme en coco à boire d'abord sans chaire et après avec la chaire), ce qui suit c'est le coco à boire qui a la chaire dure (**kole**), après ça, c'est le coco mais dont l'écorce n'est pas sèche (**nadji mbitsi**) et à la fin, c'est le coco sec (où tous les gens l'utilisent). C'est-à-dire face à la vie d'un être humain de la naissance à la mort est

¹⁷⁷ Référence sur internet : blog.mailasail.com ou <http://www.tahitiheritage.pf/fiche-anguilles-sacres-puhitaria-24444.htm>

symbolisée par l'évolution de cette plante; du "koma à sijavu" c'est de la naissance à la puberté:18 ans, du "shijavu" au "kole" ça fait: 35 ans, du "kole" jusqu'au coco non sec:50 ans, de là au coco sec c'est 65 ans; c'est la vieillesse. A ce stade on est devenu un conseiller". C'est l'âge de la sagesse. C'est ce que Sophie Blanchy appelle "Umri.

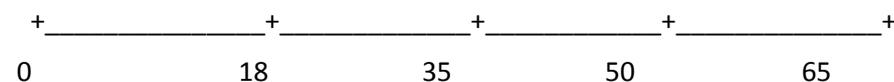
« [...] D'après l'Islam, l'être humain se situe tout d'abord dans le temps de la vie ou **Umri** compris comme plage de l'expérience terrestre, et qui sera suivi du temps éternel de la rétribution divine. C'est la mort qui est à la clé de ces deux temps, dont les évènements du premier "conditionneront" la qualité du second.

[...] Le **Umri** est la partie visible et terrestre d'un circuit personnel qui ramène tout être à Dieu. Dieu a créé les âmes de toute éternité, et elles entrent dans le temps de vie des individus par la naissance, ordonnée par Dieu...les aînés étant responsables des cadets sur terre...

Nul ne connaît, bien sûr, la durée de son **Umri**, et le moment où il le cassera, le coupera (**akantra umri wahe**: il a rompu son **Umri**, il est mort). Le **Umri** est pour chacun de nous le temps qui s'écoule...et qui nous est compté.

A l'intérieur même du **Umri**, le temps est séquentiel: c'est la succession des âges de la vie, que l'individu ressent et expérimente...L'enfant (**mwana**)...**Mwanamtsa** désigne donc l'adolescent, la jeune fille (vierge). **Shababi** désigne les jeunes gens. Les hommes âgés, ce sont les **Wadzade wa dagoni**, les "parents du village", les ancêtres (vivants), les sages... Les classes d'âge dans la Rome classique...*adulescens* (jeune homme, de 17 à 30 ans), *jùvenis* (homme jeune, de 30 à 45 ans), *sénior* (homme d'âge, de 45 à 60 ans), *senex* (vieillard, après 60 ans » (Sophie Blanchy 1990: 40-41-42-43-44).

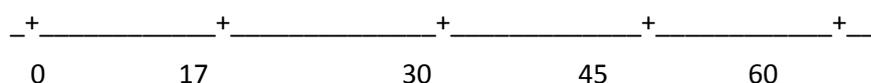
Voyons un peu cette chronologie



UnatsaniHubuamatsoAtsimu mtubabaWudugazini

L'enfance La jeunesse L'âge intermédiaire La vieillesse

Les âges de la vie



AdulescensJùvenis SéniorSenex

Jeune homme homme jeune homme d'âge vieillard

En consultant le document de Sophie Blanchy sur l'analyse de l'interview fait par Ahmed-Chamanga auprès de M. Abou Toumani Msa Beja Ouani, le 13/08/93; elle donne la définition suivante sur le *nkoma*:

Nkoma: contrat d'amitié avec les djinns fait par deux ancêtres:

- Ba Kombo Sele
- Ba Beja Trandri

Voyons ce qu'a dit Oussen Soilihi (Bawu): « "Asuili hoho, haliyandisa, Bako Ba Mdallah Kombo de uahanda aringa idhuamana atoa inyombe...Akati yapara muaha wasita, inkoma ijo remua tse, vavo Ba Msa Madi aja amba waie asirenga vahe...yahilaua Komboni ija Bejani... » (Annexe C, T.II)

C'est-à-dire : Jadis, au commencement c'était Bako Ba Mdallah Kombo qui était le premier à offrir la vache (couleur rouge)...Après six ans, le nkoma allait être organisé; en ce moment-là, Ba Msa Madi avait décidé qu'il offrira à son tour la vache. C'est le passe-passe, tantôt Komboni tantôt Bejani.

Donc **le Nkoma** est l'œuvre de deux ancêtres. S'agit-il d'une fête agraire où d'un pacte?

Ali Mohamed Gou partage la même idée qu'Hebert J.C. Pour l'un comme pour l'autre « A l'origine, nkoma était une fête agraire spécifiquement organisée à Ouani, dans l'île d'Anjouan. Elle était organisée, en principe au début de l'année agricole. L'objectif principal de cette fête agraire était d'avoir une année productive pour les activités agricoles et maritimes. En un mot, c'était une cérémonie indispensable à la vie économique et sociale des habitants de cette région. (Ali Mohamed Gou 2000: 213-218), (Hebert J.C. 1960 : 103).

Quant à Sophie Blanchy, elle pense le contraire : « Il n'est jamais question, dans l'interview, de " culture ", de rituel destiné à protéger et faire fructifier les cultures (mais seulement de protéger la vie des enfants). Pourtant il a bien lieu avant la saison culturale ? Il n'y a pas des mentions de mois ou de saison choisie pour le faire. L'idée essentielle est 1) le contrat d'amitié fait à Ouani, en échange duquel les enfants vivront et 2) et qui consiste en ce que hommes et djinns dansent et mangent ensemble.

"Motif : Quand la ville s'est créée ici, les enfants mouraient à la naissance : ne vivaient pas.

A voir avec la vie, vitalité, descendance.

Relié à la présence des djinns qui étaient là (avant) et peut être survivance d'un culte africain envers les ancêtres garant comme à Madagascar de la vitalité de leur descendance.

Contrat: tous les trois ans, les deux parties: hommes et djinns se rencontrent pour danser (mudandra) et manger (bœuf) ensemble; et jouer ». (Sophie Blanchy: Analyse de l'interview du 13/08/93).

Selon Ousseni Mari Soilihi (Bawu):[...] Rasi yahandra lazima rilikentsilié... ina madjini... Na yayo mawovu.

« [...] madjini wantru ujua uhadisi nauao...Uahadisi uafikana. Uaja uambia amba" ritsoleana, na uana uanyu, na uajuho uano, ritsoleana ata idunia itsokomao. Be kila muahipara muaha uararu mutsoritsendzie nyombe, muripishiye karamu, murizinie na ngoma. Rimuabieni nazinrongo zalazimu ifanyiha...Na wiyo muaha uararu ata muaha uararu".

[...] uakati ikao ikoma uantru "uarate" muaha amba kayafanyiu, muji ua Ouani iyakovua ufu!!! Uala uantru kauakojua amba ulaua havi au ulaua havi... » (Annexe C, T.II)

« [...] Nous devons occuper le premier promontoire ou cape...Or c'est occupé par des mauvais djinns (esprit)...On peut discuter avec eux...Après leurs discussions, ils se mirent d'accord. Les djinns leurs avaient dit que nous vivrons ensemble avec vos enfants, vos petits-fils jusqu'à la fin du monde.

[...] Mais à chaque trois (3) ans, vous allez sacrifier un bœuf, nous préparer un grand festin (**karamu**) et exécuter une danse pour nous (**le Mdandra**). Nous (les esprits) allons vous dicter ce que vous devez faire...Et cela à chaque trois (3) ans".

[...] Quand on a raté les trois (3) ans qu'on doit exécuter le nkoma et qu'on ne l'a pas fait, toute la ville de Ouani s'embrasait (les maisons de chef prenaient feu) et que personne ne savait d'où venait le feu. »

L'intervention de notre informateur Ousseni Mari Soilihi rejoint les idées de Sophie Blanchy : contrat de protection des enfants (êtres très fragiles et en proie à toutes les maladies, premières

victimes en cas de calamités naturelles...); Exigence aussi des esprits en cas de non-exécution après trois ans. Leurs colères s'abattaient sur la ville, plus particulièrement sur les quartiers où résidaient les chefs.

Les gens cultivaient et récoltaient sans problèmes, même si le rite n'était pas organisé. Je me souviens qu'en 2004, le *Nkoma* a été organisé au moment de la récolte de certains produits et après la catastrophe survenue au bateau Samson qui a sombré au large de Majunga pendant un cyclone (un seul survivant sur plus de deux cent passagers).¹⁷⁸

Selon Abdallah Bacar Cheikh (Abou cheikh):

« Pendant la saison sèche, il ne restait que quelques petits lacs éparpillés. Pour résoudre ce problème, ils avaient jugé nécessaire de quitter leur village et de s'installer à " Kilingeni " (quartier de Ouani actuel). Ils avaient défriché la forêt, aménagé le terrain et construisaient leurs cases. On disait qu'après, ils souffraient car cet emplacement appartenait aux "djinns". Ces derniers se manifestaient par l'intermédiaire de quelques personnes qui s'exaltaient en disant que cette place nous appartenait. Après un certain temps, la population et les esprits s'étaient réconciliés. Ils avaient décidé de partir et en échange, tous les trois ans, vous viendrez à " Bintirasi " nous vénérer en jouant le "nkoma ». (Annexe -3-D)

Abdourohmane Ben Abdallah Hazi dit que :

« Les Beja... qui étaient installés ici-bas (à Kilingeni) avaient des problèmes. Tous leurs enfants perdaient la vie. On leur avait dit qu'ils habitaient dans un domaine appartenant à des esprits (djinnns). Après les populations, s'étaient réconciliées avec eux et ces derniers demandaient à ce qu'ils soient vénérés tous les trois ans en organisant le nkoma (jeu et grand festin " karamu " » (Annexe -3-E).

Mohamed Abdérémane, l'un de notre informateur à Ouani, raconte comment les deux communautés se sont réconciliés avec les esprits et qui aboutissent à l'organisation de *Nkoma* à Binti Rasi :

« A Bwe-La-Maji et à Mlimani vivaient des agriculteurs sédentaires. Ils élevaient des bêtes. C'était leur seule activité dans la campagne. Les années passent et les menaces d'esclaves disparaissent; les gens viennent jusqu'ici. Ils y trouvèrent une plaine près d'une rivière. Ils y établirent des abris où ils venaient se reposer et faire un peu à manger après leur travail. Finalement, ils ont jugé le lieu convenable et viennent s'y établir. Ils auraient transféré leurs villages.

Comme on nous avait raconté, il y avait une forêt, des gros arbres et des lianes. Ils défrichaient pour pouvoir s'installer, en construisant leurs cases. A un moment donné, diverses maladies font leur apparition, entraînant plusieurs morts; quelque fois ils entendaient des conversations sans pour autant connaître, ni voir les interlocuteurs. Ils avaient interrogé les esprits. Ces derniers répondaient: " La forêt que vous détruisait est notre demeure. Vous détruisez notre foyer". Cette phrase a été dite lorsqu'un des villageois était en transe. Pour nous c'est une superstition, mais pour eux, c'était la réalité.

La population et les esprits se sont réconciliés. Cette réconciliation avait abouti à un pacte. « Nous allons nous installer à "Binti Rasi" et en échange tous les trois ans, vous viendrez nous vénérer en jouant le "Nkoma ». (Annexe -3-I)

¹⁷⁸L'histoire montre qu'à chaque fois qu'on néglige les coutumes ancestrales, quel que soit la coutume, Anjouan est toujours "punie": crash, naufrage, inondation....

Pour Hebert J. C. (1960 : 103) " *Le koma est un jeu collectif, effectué rituellement au début de l'année agricole, tous les deux ou trois ans, à Ouani (Ouani)...*" et pour Ali Mohamed Gou (2000 : 213) " *Elle est organisée, en principe, au début de l'année agricole...Le rituel doit se dérouler un lundi*".

D'après Oussen Mari Soilihi:

« Kaisina suku mahususu. Ari zintrongo rafikanatu amba vani trongo zitsimu isifanyiu. Nkoma Ina suku kadha basi. Be kaisina susku mahususu amba ikentsi amba dati kadha... ».
(Annexe -3-C)

"Pas de moment spécifique. Seulement se mettre d'accord que toutes les offrandes sont rassemblées et prêtes et on doit l'organiser. Mkoma sera tel jour c'est tout. Il n'y a pas de mention d'une date fixe pour l'organiser...".

Selon Abdou Toumani Msa (interviewé par Ahmed-Chamanga le 13/8/93:

« (...) Il n'y a pas de mention de mois ou de saison choisi pour le faire ».

Ali Mohamed Gou (2000:213-214) explique le choix d'Untsoha "qui est un site historique du XIV^e siècle (?)...la tradition orale nous apprend qu'il y avait les Bejani et les Komboni. Beja est le nom attribué aux chefs traditionnels durant la période du peuplement des Comores. Komboni désignait une des grandes familles installées à Ndzuani. Ce sont les descendants de ces deux familles originaires de Untsoha qui organisent aujourd'hui le rite. Le rite est organisé à Untsoha parce que les familles concernées manifestent un attachement à leurs ancêtres et à leur " terre " d'origine ; c'est aussi parce que ce site est assez large pour contenir le maximum de participants".

Pour Oussen Mari Soilihi: " (...) *Wenyewe uarongoa rina ziara yatru vavo...Vwa mwiri kadha vavo (minyamba mili)...Baâda ya ile, vuka na moja vavo na muhaju ini ya vahano vavo. Waja watoa ipula yao amba vahanu vutsofanyiwa zintrongo zao de vavo...Bintirasi...Bahari ika untsini hoho. Hule piyo vuka ardhwi...*". (Annexe -3-C)

" Les esprits avaient dit que " nous avons notre lieu de culte (ziara). Il y a des arbres là (deux badamiers) Après ceux-là, il y avait un autre aussi là et un tamarinier quelque part. Ils avaient communiqué leur plan indiquant là où vont se dérouler leurs affaires...à Bintirasi-(littéralement " fille de cape") Le promontoire où réside le chef des esprits qui est une femme...Le niveau de la mer était très bas. Tout ce qu'il y a là était la terre ferme".

« [...] Mdallah Kombo... yamabakokwao wala Bugdad, uapashia kotria...washuku "Bongoma"...wadaria Mlimani...".

[...] Bejani, Bako Ba Msa Madi... aja akentsi vavo Bwe- la-maji na wana wahe na wajuhu wahe...»

« [...] Mdallah kombo et leurs grands-parents venaient de

Bagdad à bord d'un boutre (kotria). Ils se sont installés à "Bongoma"... et avaient immigré à Mlimani"

« [...] Bejani, Bako Ba Msa Madi... était venu s'installer là à Bwe-La-maji avec ses enfants et ses petits-fils... »

Contrairement à ce que disait Ali Mohamed Gou, le rite se passe à « *Bintirasi* ». Hebert J.C. lui attribuait le nom de " fille de cap " (traduction littérale); lieu indiqué par les esprits. Les descendants de ces deux familles (*Bejani* et *komboni*) n'étaient pas originaires de Untsoha. *Bwe-la-Maji* se trouvait au sud-est de l'aéroport de Ouani (vers la montagne), à peu près à quatre kilomètres de Untsoha et *Mlimani* au nord-est (vers la montagne) à un kilomètre et demi de Untsoha. Le rite célébré à Untsoha s'appelle " *tariya Untsoha* " rite typiquement islamique, organisé uniquement par

des femmes, accompagnées de leurs tambourines (*tari*). Elles psalmodiaient des prières en honneur de ceux qui s'y trouvaient. Ces femmes vont se déplacer de ziara en ziara en psalmodiant toujours des prières jusqu'au cimetière à " *Fuju* " où est enterré Zaina Sakafu (monye Terebe), désigné comme l'un des rescapés de l'inondation de Ouani.

En swahili : - *Tari* a) Sorte de petit tambour

b) Danse d'exorcisme

c) Tremblement (cf. *Ngoma. ngoma ya pepo.mtete meka*) [dictionnaire swahili- français de Alphonse Lenselear (1971 : 522)].

- *Tetema*: tremblement, frissonner, fremir, palpiter... (p.534).

Pour Sacleux, dictionnaire swahili-français (1939:872).

- *Tari* : ma-. Tambour de basque, dont on joue pendant les noces, le jour de Maulidi etc.

- *Pèpo ya tari* (ou simplement *matari* ou *tari*), mon d'un esprit mauvais dont l'exorcisme est accompagné par le tambour de basque.

Mganga wa - tradipraticien qui chasse le *pèpo ya*...

Tetema : trembler, frissonner, frémir... (1939: 886).

En comorien, le mot "*tari*" a le même sens qu'en swahili

Nous avons aussi le nom du site : "*Bintirasi*".

En swahili : *Binti* : Nom arabe de fille (*Binti* Abdallah : fille d'Abdallah).

Rasi : ou ras. Cap, promontoire, pointe de terre s'avancant dans la mer. Marine : pointe supérieure de la voile des bateaux indigènes; fig. tête, chef. Dictionnaire swahili-français Sacleux (1939: 108 - 773).

Binti : n. ma- fille de, jeune demoiselle. *Binti* Almasi, fille de Almasi. -*Binti mfalume*, fille de roi, princesse.

Rasi : n. Cap, promontoire

Dictionnaire swahili-français Alphonse Lenselear (1971: 46 - 442).

A mon avis, ici il s'agit d'un lieu habité par le chef des esprits qui porte le nom d'une femme « *Binti* ». D'ailleurs ceux qui sont chargés d'évoquer les esprits du côté Beja est une femme. Avant, en 1958, le responsable s'appelait Mari Soilihi Abdallah et maintenant, depuis 1968 c'est Boira Ousseni, une femme née vers 1924.

Les différents arbres indiqués par les esprits (quatre badamiers et un tamarinier), forment quatre points cardinaux ". Les rites se déroulent à l'intérieur de cet espace sauf le " *shidjabu* " (rituel de bénédiction islamique suivi d'un repas qui se passe à la maison en présence de *fundi*... Sophie Blanchy (1990 : 223) et la " cuisson des balles " " *husiliha inkoma*"; c'est-à-dire purification et la bénédiction des balles par les esprits "*zisilihua*". La position des arbres en forme de losange rappelle le sexe féminin pour montrer l'importance de la procréation et la protection des progénitures. Ainsi le schéma 1, ci-dessus, indique l'emplacement de chaque acteur sur le terrain. Il ne reste qu'un seul arbre, qui est sous la menace de la montée de la mer. Considéré comme étant un patrimoine historique, des groupes de jeunes luttent pour pouvoir le conserver.

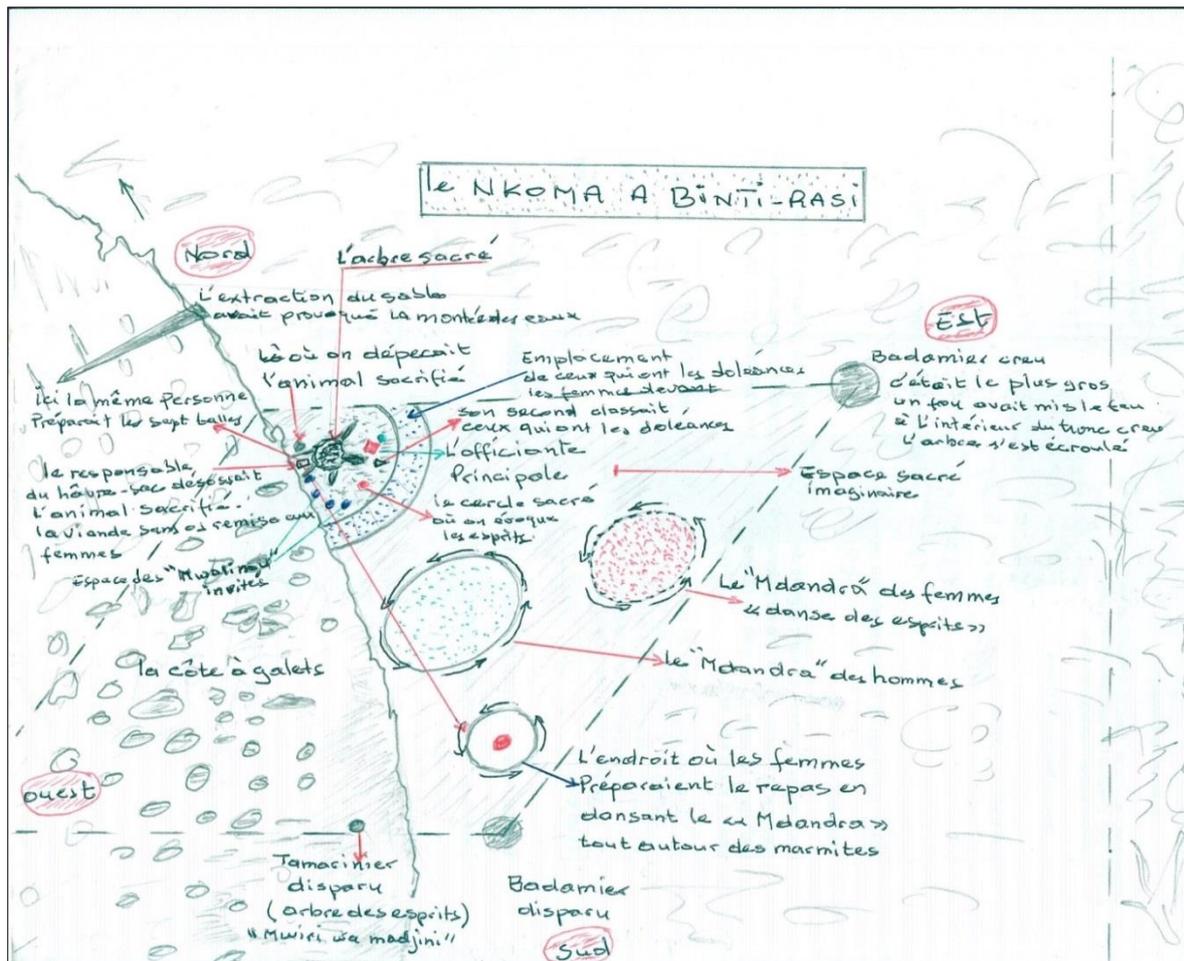


Schéma 1 : Les emplacements de chaque acteur du rituel de Nkoma à l'intérieur de la zone sacrée en forme d'une losange représentant le sexe de la femme.

Source : Bourhane Abderemane 2015

Le Nord symbolise la puissance, l'Est représente le sacré, le Sud appartient aux soumis et aux sujets. C'est de l'Ouest que viennent les forces maléfiques.



Photo 111 : Ousseni Mari Soilihi creuse un trou pour mettre les 7 ballons pour les purifier en les touillant. La journaliste du RTA enregistre les incantations.

Source : Bourhane Abderemane – prise en 2000

Selon l'un de nos informateurs, on utilisait avant la petite noix de coco jeune, le bourgeon, en forme de petites boules (*nkoma ya mnadji*). Mais après le cyclone de décembre 1950 où tous les cocotiers étaient arrachés; il était très difficile de s'en procurer. Alors les esprits ont demandé l'utilisation du tamarinier "*muhaju wa shindzuani*" pour la fabrication des boules qui porte toujours le nom que les esprits leur avaient donné.

Sophie Blanchy pense qu' : « *En effet, nkoma n'a rien à voir avec la petite noix de coco jeune en forme de petite boule qui est peut-être utilisée aujourd'hui à la place de la boule en tamarinier.*

Nkoma, nom du rituel, renvoie à (Sacleux p.432 et voir carte):

Koma (KiMr du N, kiMvita, kiPemba) = esprit de mort, mânes, sun. pepo.

Associé aux esprits mizimu (voir ci-dessus).

On dit aussi *koma za wazee*, esprits des ancêtres.

Voir autres réf. en recherche (Griaule etc) ».

Hébert J.C. confirme ce que disait Blanchy et qu'il s'agit bel et bien des balles en bois et non des petites noix de coco: « [...] *La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre mwaro ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange...* ». (Hébert J.C.: 1960 : 106)

Aujourd'hui, c'est le contraire, on utilise les boules en tamarinier à la place des petites noix de coco jeune en forme de petite boule.

Sophie Blanchy: « *Or aux Comores il n'y a pas de culte affiché envers les esprits des morts, des ancêtres. L'Islam a recouvert tout cela.*

Les seuls cultes non islamiques sont ceux envers des esprits, djinns ou shetwan, dans lesquels les gens ne reconnaissent pas leurs ancêtres, mais seulement les premiers occupants des îles. Justifié par le dogme islamique de l'existence des djinns.

Pourtant les djinns sont liés à la terre de fondation, de première installation (comme pourraient l'être des ancêtres fondateurs), puisque tous les lieux de fondation de village deviennent des ziara, lieu de culte des esprits ».

*Les préparatifs.

Oussen Mari Soilihi relate les procédures suivies pour les préparatifs du *Nkoma*:

« *Uakati ikao zidjimplisha ihisa, uasi undro ira uaantu uale ualio na madjini. Riuhudhurisha...dagoni hunu rabuzi...komboni. Rijo muanyesani amba ikaramu tsiyo. Rije rimuenyeseni, rimtakabadhisheni. Uaje uao uatunde, uangalie, uaise, uatakabadhi, vavo isuku yavili de rilau rilofanya.*

Dagoni, uamwire Sidi Mari, uai de ajoirao wanyawe uahe ivo ihudhurie vale...ahija vale ahiona ikaramu uai uaira ivo uatru uahe uale, uaje uaambie amba karamu yuatru ija. Narije rivozeye, meso rike hadhirua rangadjie ikaramu yatru.

[...] *Lipatsu...ina rambu, vovo, marashi, msindjano...na tibaku, na tsoha, ka, na ubani, na undi, pia trongo zizo zikao patsuni...* » (Annexe -3-C)

Traduction : Quand tout est prêt, nous irons appeler ces gens-là; les porteurs des esprits (les possédés). Nous les rassemblons...ici en ville, dans une maison (ou une case)...d'un Kombonien. Nous leurs montrerons leurs dus, festin (karamu). Nous les leurs montrerons et les leurs remettrons. Qu'ils viennent (les esprits) eux même les observer, les regarder, et après les récupérer. Et là, le deuxième jour nous organisons le rite".

Ici en ville, ils appellent un djinn mâle du nom de Sidi Mari. C'est lui qui appellera les autres (esprits) pour les réunir dans la maison...lorsqu'il est venu voir leurs dus (festin - karamu). C'est en ce

moment-là qu'il appelle les autres (esprits) pour les leurs monter en leur disant que nos festins sont là, on vient de les nous emporter. Venez manifester nos allégresses. Demain nous devons être présents pour participer au jeu, pour notre festin ».

[...] dans le plateau... il y a des bétels, noix d'arec, parfum, sciure très fine de branche de santal (bois parfumé), tabac, chaux, sciure très fine d'un bois spéciale « mrasine » (boiscamphré), bâton d'encens, grains blancs d'encens, toutes ces choses-là sont dans le plateau... ».

Lipatsu : *Patsu* (en comorien) récipient en cuivre ou en laiton, où on met les offrandes (bétel, tabac, œuf, parfum, noix d'arec, etc...); dans les danses : on l'utilise en guise de cymbale en frappant dessus avec un morceau de bâton

Patsu : *Patu* cf. *upatu* (en swahili);

a) gong en forme de disque métallique aux bords recourbés.

b) dons déposés dans un plateau le jour des noces de jeunes mariés. *Kipatu*. n.Vi- dim. de a). (cf. *Sinia*, *sahani*). Dictionnaire swahili-français d'Alphonse Lenselear (1971: 587). *Sinia* : n. plateau, le plus souvent rond et en métal, servant à porter la nourriture etc. (cf. *Sahani*, *kombe*, *chano*, *legeni*) (1971: 492).

Sacleux (1939: 738-964)

Patu : Syn. et augm. De *upatu*.

Upatu : (Ds=Mv.G. *upatu*) pt. Petit plat creux et long en laiton pour présenter les bétels ou le tabac; dans les danses on en joue comme d'une cymbale en frappant dessus avec un bout de tresse "kibodoo ou kikoto.-- Syn.Am.G. "utasa" "kitasa".// (P.) Plat en cuivre jaune pour porter de 2 à 6 verres à boire: diffère du *sinia* qui est peint et de forme différente. + *Patu*, *kipatu*

- A l'intérieur du plateau (*patu* ou *upatu* - *patu* en swahili), il y a des bétels, noix d'arec, parfum (Pompéïa), sciure fine de santal (masque blanc ou jaune)...avec du tabac, la chaux, sciure fine du bois "mrasi" (*Ka*), les encens en forme de tige parfumée (*undi*), toutes ces choses-là sont dans le plateau (en cuivre ou en laiton).

+ *Ubani* : n. a) encens, importé d'Inde; différent de *udi*, bois d'aloès; *ubani* est la gomme d'un arbre (en swahili) (cf. + *Kasuku*, *ulimbo*, *uvumba*, *fukiza*)

b) fig. redevance, admission dans une société (un club), cotisation. *Toa ubani*: payer sa redevance, p.ex à un maître-enseignant, médecin, guérisseur. etc. (cf. *Ada*, *Hongo*, *Karo*).

Alphonse Lenselear (1971: 565):

Ubani : (en swahili) *ubani* (Ds.Mv.Ngw).Sing. Encens, syn.Am.G.Pefu, cf. *uvumba*; fumée d'encens, + *Mbani*.

L'expression "*toa ubani ou toa fusi*" existe en comorien; avant qu'on puisse interviewer quelqu'un, il te demande : "*Uvingi muana ubani ou bien muana fusi ya hutria hanyoni?* (Litt" Est-ce que tu as amené l'encens ou tu as amené une petite particule d'un objet pour mettre à la bouche ?).Chacun a sa façon d'exprimer ce métaphore: il s'agit tout simplement de l'argent qu'on doit donner avant de commencer; la redevance.

***Interprétation/observation:**

Quand tout est prêt : l'animal à sacrifier (soit une vache à peau rouge ou un cabri à peau rouge ou blanc tacheté de rouge), le riz et les offrandes ainsi qu'unealebasse remplie de lait de vache (actuellement on utilise une théière " *mdila* " pour mettre le lait). Les deux populations (Bejani et Komboni) rassemblent les différents responsables du *nkoma* dans une maison tenue secrète (tantôt de kombonienne, tantôt de bejanienne) pour préparer le rituel (invocation des esprits " *mpevo* ").

L'après-midi ou la nuit, tout le monde est réuni dans une maison. Bweni Boira Ousseni, âgée de quatre-vingt ans (80 ans), dirige le nkoma et comme a dit Ousseni Mari Soilihi, je cite : "**Ka muntru akoira aja afu vo uparhuana muntru uangina angiyé amsikie iya makama...**" (Litt. *Quand celui ou celle qui appelle les esprits est décédé, on trouve quelqu'un ou quelqu'une pour prendre sa place...*) Danssa coupelle ou brûle-encens "sheredjo" en argile ou tout simplement une coque de coco fendue en deux en guise de coupelle, rempli de cendre avant de mettre la braise "maha ya moro", on brûle de l'encens "buhuri" pour leur permettre de se mettre en transe. Elle appelle les esprits par leurs noms. L'invocatrice "fundu" active le "buhuri" en prenant soin d'entourer le brûle encens, le plus possible de fumée. Plus cette fumée s'élève en spirales, étouffante, plus sûrement l'effet attendu se produira. Selon nos informateurs, le "fundu" prononce ou appelle les noms des différents descendants de sa famille devenue des esprits "djinnis".

Pour Sophie Blanchy¹⁷⁹, « *Djinn, esprit bon ou mauvais, invisible ou matérialisé sous forme humaine ou animal – Mwendza madjini : personne qui a des djinns, qui est l'hôte humain de djinns. Uhedza madjini : faire monter les djinns (dans la tête des hôtes)*

Les djinnis à Mayotte sont d'une part des êtres de la surnature, créature soumise ou non à Dieu (dans ce cas, des diables, shetwani ou masera (sing. Sera), qui vivent dans certains lieux de la brousse ou de la mer, et peuvent prendre forme humaine ou animale dans certaines situations.

D'autre part, les djinns sont aussi des esprits qui peuvent prendre possession d'une personne humaine, et avec qui on négocie pour trouver un modus vivendi par les cérémonies appropriées, de Tromba ou de patrosi. La personne atteinte de cette possession commence par avoir des troubles variés, puis quand le Djinn est reconnu, qu'on lui offre ce qu'il veut et qu'il donne en fin son nom, on peut vivre sans mal, moyennant des cérémonies régulières pour le contenter du fait qu'il y a dans la cosmologie islamique la classe des djinns comme créateur de Dieu, un syncrétisme s'est fait dans la pensée populaire, qui accepte à la fois deux systèmes de croyances, celle des Djinnis qui ressemblent de près aux esprits d'origine africaines, et celle qui va avec la pratique de l'islam, sans que cela gêne le croyant « moyen ».

Jaovelo-Dzao R. montre l'importance de l'encens dans divers rituels. Il n'est pas seulement un vecteur vers la transe de ceux qui sont possédés, mais c'est aussi un remède qui arrive à guérir des maladies: " [...] *L'encens doit brûler dans une ou plusieurs coupelles, Fanimbohana. C'est le fruit sec de mandrorofo (légumineuse cisalpine) ou la glu sèche tiré de la sève de ramy (Canarium Boivini Engler, grand arbre de la famille des Burséracées) qui tient lieu d'encens. L'invocateur (orant) ou le portier acolyte aura soin d'entourer la coupe, le plus possible, de fumée. Et plus cette fumée s'élèvera en spirales larges et compactes, plus sûrement l'effet attendu se produira...*

[...] Au commencement de la cérémonie du rombo tromba, un geste rituel consiste, pour chaque saha possédé, à déposer en même temps un grain d'encens, dans une coupe de braise

Pour le saha sakalava, l'encens, emboko, n'est pas tout simplement le symbolique familial de la prière, de l'adoration... L'encens, c'est une remède, emboko, aody..." (Jaovelo - Dzao R 1996: 325-326)

Accroupie par terre auprès de son brûle-parfum ou brûle-encens, tête baissée pour recevoir cette volute de fumée étouffante en plein visage, en jetant de temps en temps un peu de grain d'encens "ubani", l'invocatrice, le "fundu" ("mwalimu" ou "mugangi") appelle les djinns par leur nom et les lieux de leur habitat ou résidence:

<i>Shela! bako Sidi Mari !</i>	<i>(Binti Rasi)</i>
<i>Shela! bako Soha!</i>	<i>(Mzingaju)</i>
<i>Shela! bako Monye !</i>	<i>(Muiriju ha bakako)</i>

¹⁷⁹Sophie Blanchie, « la vie quotidienne à Mayotte, essai d'anthropologie compréhensive, thèse, université de la Réunion, 1988, 328p

<i>Shela! koko Mariamou!</i>	<i>(Dzialandze)</i>
<i>Shela! wantu wa Hadao!</i>	<i>(Gambeju Fuko la Hadao)</i>
<i>Shela! wantru wa Mrombwe!</i>	<i>(Drahaju Mrombwe)</i>
<i>Shela! wantru wa Bwe-la-Maji!</i>	<i>(Hakadja Bwe-La-Maji)</i>
<i>Shela! wantru wa Matsuni!</i>	<i>(Gambeju Matsuni)</i>
<i>Shela! Bweni Mashehi!</i>	<i>(Ziarani Untsoha) etc...</i>

Traduction :

<i>Venez oh! Chef bako Sidi Mari!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Bintirasi)</i>
<i>Venez oh! Vieux Hache !</i>	<i>habitant</i>	<i>(Mzingajou)¹⁸⁰</i>
<i>Venez oh! Vieux Monsieur!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Muiriju ha bakoko)</i>
<i>Venez oh! Vieille Mariamou!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Dzialandze)¹⁸¹</i>
<i>Venez oh! Les gens de Hadrao!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Gambeju Fuko la Hadrao)¹⁸²</i>
<i>Venez oh! Les gens de Mrombwe!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Drahaju Mrombwe)¹⁸³</i>
<i>Venez oh! Les gens de Bwe-la-Maji!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Hakadja Bwe-la-Maji)¹⁸⁴</i>
<i>Venez oh! Les gens de Matsuni !</i>	<i>habitant</i>	<i>(Gambeju Matsuni)¹⁸⁵</i>
<i>Venez oh! Chef Bweni Mashehi!</i>	<i>habitant</i>	<i>(Ziarani Untsoha)¹⁸⁶ et</i>

L'invocatrice continue sa prière:

«*Risimtsahani...*

Nous avons besoin de vous...

¹⁸⁰ Là où il y a les canons... Un Ziyara (un lieu sacré) : Actuellement c'est occupé par la famille du feu Président Ahmed Abdallah Abderemane, là où il y a leurs maisons et site commerciale à Mutsamudu à côté du lycée. Depuis l'arrivée du Président Sambu, c'est devenu le lieu où se déroulaient toutes les festivités officielles de l'Etat.

¹⁸¹ C'est un lac d'un ancien cratère de volcan sur le massif central vers le pic Ntringui. Voyons ce qu'a écrit M. Ottenheimer et H. Ottenheimer, Historical Dictionary of the Comoro Islands, African Historical Dictionaries N°59, London, The Scarecrow Press, 1994, p.26 "DZIA LA NZE. A large, very deep lake on the island of Nzwani (q.v.), just below Ntigi (q.v.) peak. There are numerous local legends about this lake. It is said, for example, that the lake has no bottom. It is also said that leaves never remain on the surface of the lake".

¹⁸² La grotte de Hadrawo (ou Hadrao) « Ziara ya Hadrawo » lieu sacré de Hadrawo (nom d'une région)... Cette grotte est toujours submergée par la mer. En haut de la grotte (sur la voûte), il y a un trou. Quand la vague s'engouffre dans la grotte, elle jaillit à la surface tel un geyser. Au moment du « Nkoma », rite pré-islamique introduit (selon la tradition orale) par deux familles (Bejani et Komboni), les responsables du « Nkoma » déposent les offrandes (du riz cuit et une brochette de viande non salée) sur la falaise. Ceux qui avaient osé boucher ce trou, étaient châtiés par les esprits habitant ce lieu sacré (plusieurs témoignages).

¹⁸³ Il s'agit de la rivière qui traverse la piste de l'aéroport de Ouani au bout (là où les avions se positionnent pour le décollage). Prend sa source dans la région de Patsy et termine sa course de l'autre côté de l'aéroport vers Bintirasi. Ici on appelle les esprits habitant l'amont de cette rivière capricieuse, non pérenne.

¹⁸⁴ Cité-état au sud-est de la ville de Ouani vers la montagne, village où jadis, habitaient les Beja avant de venir s'installer le long de la rivière « *Mroni vwa muji* » traversant la ville de Ouani appelée « *Kilingeni* ». Cet emplacement que ces gens-là avaient défriché, était le royaume des esprits de toutes sortes. C'est devenu un des quartiers le plus ancien de la ville de Ouani.

¹⁸⁵ C'est une très haute falaise couverte d'une végétation luxuriante où coule une source d'eau potable, pérenne. C'est là où les deux communautés puisaient l'eau pendant la saison sèche.

¹⁸⁶ Ancienne ville de Ouani rayée de la carte par les Malgaches en 1792 ? C'est devenu un lieu sacré « un ziyara ». Un site archéologique daté du XIV-XVème siècle, on y trouve une mosquée, un palais, un puits presque obstrué par les chutes des pierres.

<i>Uasi uajuhu uanyu...</i>	Nous vos petits-fils...
<i>Zilimbue. Zanyu...</i>	Nous vos arrières petits fils...
<i>Uasimtshani ha upesi, uala musifanye kiburi...</i>	Nous avons besoin de vous sans tarder (au plus vite) sans nous dédaigner (ne manifestez aucun orgueil)...
<i>Rije rimtakabadhisheni</i>	Pour vous remettre
<i>ikaramu iyanyu...</i>	Nous voulons vous remettre nos offrandes...
<i>Riyelehe iaanhadi ile</i>	Vous exposer la promesse
<i>rairenga usoni muanyu ... etc.»</i>	que nous avons prises devant vous...etc »

Après cette invocation, les responsables ("tradipraticien", *fundi*, *mwalimu*, *mgangi*) commencent à marmonner, écarquillent les yeux et leur corps se met à trembler. La dame balbutie quelques formules magiques dans une langue mystérieuse qui, dit-on, est celle de ses ancêtres pré-islamiques. Le djinn vient de s'installer à la tête du chef; elle se met en transe, après une sorte de tremblement nerveux de tout son corps, comme si elle a reçu une décharge électrique et se lève pour saluer les gens. Après, elle écoute les doléances des intéressés.

Ceux qui sont présents remettent des offrandes aux djinns en leur disant que : "*Nous venons accomplir notre promesse, nous allons célébrer le Nkoma*".

Après, ceux qui sont possédés, se mettent à leur tour en transe en chantant à voix basse et font leurs recommandations. Ils décident ensemble l'heure à laquelle le rite va débiter. Les esprits manifestent leur joie en chantant. Ce rituel qui se passait au domicile des notables est très fermé.

Quand le moment est venu pour célébrer le rituel du *Nkoma*, les esprits, par personne interposée (soit un Kombo ou un Bedja), envoient un signal pour permettre aux gens de se préparer.

Aux Comores, l'encens plus particulièrement le « *ubani* », comme a dit Jaovelo-Dzao, n'est pas simplement « *le symbolique familial de la prière, de l'adoration* », mais c'est aussi un remède très efficace, utilisé lorsqu'on a la diarrhée ou encore lorsqu'on prépare le "*guwena*", sorte de produit noir obtenu en brûlant cet encens " le khôl ".

Ayant assisté à la cérémonie en 1958, Hebert J.C. nous révèle en détail comment les esprits fixent la date du déroulement du rituel *Nkoma* à *Binti Rasi*: « [...] En 1958, le maître de cérémonie, Mari Swahili Abdallah [je pense qu'il s'agit de Swalihi ou Soilihi], Combo d'origine mais devenu Beja par son mariage avec une femme Beja (on reconnaît ici un trait du droit matriarcat ancien) a offert un cabri destiné au sacrifice rituel. Lui-même avait fixé le jour de la cérémonie après consultation des gini (djinn). Les esprits gini résident surtout dans la forêt, mais pour l'occasion, Mari swahili Abdallah les avait interpellés chez lui, dans sa case. Les représentants des familles Beja et combo étaient présents. La nuit venue, après la prière, ils s'étaient tous accroupis à terre autour de brûle-parfums fumant d'encens. Pas de lumière qui pourrait effrayer les gini. Chacun avait déposé un peu d'encens dans le brûle-parfum, et sans qu'il soit besoin de les prier, les gini étaient venus... Avec la fumée d'encens, les gini "montent à la tête" et chez les individus réceptifs, ils parlent... de façon intelligible le plus souvent, en comorien.

Certains, au comble de l'excitation, se mettent à gesticuler et à danser, mais la venue des esprits peut être plus calme. Pour choisir le jour du *nkoma*, les gini ne sont pas toujours d'accord entre eux. C'est ainsi que les assistants peuvent, chacun écoutant son gini, discuter sur la date la plus favorable. De tradition la fête du *nkoma* doit être fixée pour un *fumu raro* (3ème jour de la semaine), c'est-à-dire un lundi, la semaine musulmane débutant le samedi. Ce peut être le 1er, ou le 2ème, ou le 3ème lundi du mois.

En tout cas, il est admis que ce sont les ginis qui décident du jour de la fête. On ne consulte ni les astres, ni le *ramli* (procédé de divination géomantique) ». (Hebert J.C. 1960 : 104).

Sophie Blanchy nous décrit *Les djinns dans les interactions quotidiennes* : *Dans ce cadre, les djinns (patrosi, trumba, mungala, et aussi rauhani, somali, rewa, etc) sont connus comme étant des êtres de la surnature organisés en familles et village et vivant parallèlement au monde visible des humains. Certains sont bons, certains sont mêmes musulmans; d'autres sont mauvais: ils ont leur propre caractère...*(Blanchy S. 1990 : 198-200)

Pour se manifester, les esprits, considérés comme étant « pevo » (le vent, sans corps, invisible) avait besoin du corps humain pour se manifester ; son « cheval » (*farasiyahe*) pour s'exprimer. Inconscient durant la transe, le djinn transmet des choses que son hôte ignore. Devant cette personne, ce n'est plus lui qui contrôle son corps, mais c'est l'esprit. On est alors devant un djinn qui parle et donne ses recommandations. Un changement brusque du comportement de la personne nous interpelle que quelque chose vient de se passer : transformation de la voix, des gestes quand elle salue les gens etc ... montre que quelqu'un occupe temporairement son corps. Et quand le djinn est parti et qu'elle revient à lui, elle ne se souvient pas de ce qui s'est passé durant le rituel. Quelqu'un d'autre lui racontera tout ce qui a été dit durant la séance de possession.

Sophie Blanchy confirme que *Les djinns sont des esprits qui font des incursions fréquentes (mais limitées dans le temps) dans le monde naturel et social des humains. Pour se manifester et s'exprimer, ils empruntent le corps d'une personne humaine dont l'esprit est alors provisoirement absent. Le djinn a une vie, une expérience et un savoir que la personne humaine qui lui sert d'hôte n'a pas. Il possède et transmet des connaissances inconnues de l'hôte...*

[...] Il (l'hôte) appelle ce djinn par des invocations rituelles appropriées. Après une sorte de tremblement nerveux de tout son corps, il nous regarde, l'œil particulièrement brillant, et se lève pour nous saluer : cette gestuelle nous convainc qu'une autre personne vient d'entrer sur la scène de notre interaction. Nous devons considérer, en nous conformant à la conviction des partenaires sociaux de cet homme, et aux comportements qu'il nous est donné d'observer, que la personne que nous avons en face de nous est le djinn, qui d'ailleurs ne présente pas son nom et nous donne des détails variés concernant son identification. Cette occupation du corps évacue l'esprit du possédé, désormais absent de l'interaction au point que, quand il revient à lui après le départ du djinn, il sera nécessaire de lui raconter ce qui s'est dit..."

[...] Le djinn est donc un personnage important dans la vie quotidienne de toute personne à Mayotte, lui permettant de négocier et d'améliorer ses propres rapports avec le monde surnaturel... (Ibid).

Poirier J. cité par Jaovelo-Dzao nous indique qu'il y a des bons et des mauvais esprits. Leurs résidences varient selon les types de génies« [...] Tiny comme l'a remarqué Poirier J. est d'origine Arabe. Il existe en effet une certaine analogie entre ses esprits et les djinns, les esprits de l'air, les bons génies ou démons dans les croyances Arabes...

[...] Chaque génie porte un nom propre, souvent emprunté au lieu de sa résidence. Ces demeures de génies sont des tourbillons dans les courants marins et les fleuves, des dépressions ovales du terrain, des marées, des sources, d'énormes blocs de rochers, des escarpements, des arbres extraordinaires, bref, tout ce qui, dans le domaine géographique, végétal et minéral, frappe plus particulièrement l'imagination et est plus ou moins mystérieux » (Jaovelo-Dzao 1996:206).

***Le déroulement du rituel ou du rite *Nkoma* à Bintirasi (Binti Rasi) ?**

Après le déroulement du rituel, fermé aux étrangers, au domicile de l'un des deux familles (komboni ou bejani), les esprits vont prendre part à la fête qui va se dérouler au *ziara de Bintirasi*. Tout le monde y est le bienvenu sous réserve de respecter les règles.



Photo 112



Photo 113

Photo 112 et photo 113 : le site de *Nkoma* à Binti Rasi dans la baie d'Ouani « l'arbre sacré ». L'officiante « *Mbuwa Mlongo* » a déposé son brûle-parfum pour mettre les encens. La zone sacrée de consultation est en forme d'entonnoir délimité par deux grosses racines du badamier que les gens les utilisent en guise de bancs pour s'asseoir.

Source : Bourhane Abderemane – photo 112 prise en 2000 et photo 35 bis prise le 13/05/2012

Selon Ousseni Mari Soilihi, le rituel est organisé à Bintirasi car c'est la volonté des esprits. C'est là où le premier pacte a été scellé:

« [...]Hoho de vahano vuahanda vuasinya. Uenyeye uarongoua amba rina ziara yatru vavo...Uantru uawo kauakojua be !... »

« [...] C'est là-bas qu'on a signé en premier (le pacte). Les esprits avaient dit qu'ils avaient leur lieu sacré là (ziara)...Ces gens-là ne savaient rien eh oui !... »

Les esprits avaient fait une description de cet endroit, et de leur port "*Bandari* " qui s'appelle "*Shitsua Ntsoha* " (c'est la pointe de "*Bandari*" le port), perpendiculaire au quai de Mutsamudu et la maison de Mtsanga Mhuni (*Shivaju*).

A Bintirasi, le *nkoma* dure toute la journée, de 7h du matin à 3h ou 4h de l'après-midi. Il ne peut se tenir qu'à Ouani, car c'est à Ouani que le premier pacte a été scellé entre les esprits (*djinns*) et les humains qui habitaient *Bwe-La-Maji*, les Beja; et *Mlimani*, les Kombo.

Sophie Blanchy nous dit que *Le nkoma dure toute la journée (7h matin - 3heures p.m.)*. *Tous les gens de l'île peuvent y participer (ou y assister ??)*.

Mais il ne peut se tenir qu'à Ouani car c'est à Ouani que s'est faite l'alliance, à cette époque la ville se nommait Baswara.Ouani se nommait Sada ya Basora et aurait été inondée au 13è siècle. Les habitants de Kilingeni, quartier libre du Ouani actuel, viendrait de Bangweni, un des 4 hameaux formant la population de la région de Jimilime du temps des Bedja wa hale, l'union des 3 autres ayant produit le jimilimé actuel.

Ce jour-là, vers 6 heures du matin, les responsables du nkoma sont déjà sur place. Celui qui fabrique les **boules "trengé"**, Ousseni Mari Soilihi fait grimper un jeune garçon (soit un descendant de Beja ou de Kombo) pour couper une petite branche du **tamarinier "uhaju ua shizungu"**. A partir de cette branche du tamarinier, il va tailler **des petites boules** au nombre de **sept (7)** et en même temps il dit à un autre jeune, toujours issu de l'un des deux clans, de grimper sur le cocotier pour aller couper **des stipes : un vert et vierge**, c'est-à-dire non fendue et d'autres fendus et secs ainsi que **sept (7) petites noix de cocovertes "nkoma ya mnadji mudu"** pour les **"masadaka"** (au sing. **Sadaka**).

En swahili : *Sadaka*, n. offrande religieuse, sacrifice, aumône, acte de charité." *Nataka rehema, wala si sadaka*, je veux la miséricorde, non pas le sacrifice. (Cf. *Sadiki, Kafara, Dhabihu, Tambiko, Maskini.*) Dictionnaire Swahili-Français Alphonse Lenselear (1983: 453).

Sadaka : aumône, charité faite; ce que l'on donne aux pauvres pour s'acquitter de la dîme; offrande : sacrifice, victime en tant qu'offrande. - *fanya*, faire une offrande, un sacrifice, livrer en victime. (Cf. *Sadiki*) *Sadaki* a. distribuer en aumône. [Dictionnaire swahili-français Sacleux CH. (1939 : .786)].



Photo 114



Photo 115

Photo 114 : Les « *Masadaka* » petites noix de coco noir et le stipe non fendu

Photo 115 : Un *bedja* descend du cocotier où il a coupé les *masadaka* (stipe vierge, petites noix de coco, stipes secs et fendus).

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise en 2000*

Le jeune doit amener le **stipe vierge "mpeve bitsi"** et **les sept petites noix de coco** en descendant. Si par malheur une des petites noix de coco est tombée, ce garçon doit grimper une deuxième fois pour aller la cueillir. Seul les stipes fendus, secs **"mpeve zafa"** que le jeune peut balancer du haut du cocotier.

Ousseni Mari Soilihi taille les boules en utilisant le cœur du tamarinier tandis que son second, Monye Abdou Toumani (né vers 1936 /68 ans) coupe et taille les stipes secs semblable comme ceux utilisés au hockey. Avant les balles sont préparées la veille.

D'autres responsables (hommes), avec leur coupe-coupe à la main, préparent le terrain en coupant, taillant et charriant tous les détritiques pouvant blesser les gens

Au niveau du tronc d'arbre, le cœur duziara, le sanctuaire des esprits **"djinni"**, le responsable Bweni Boira Ousseni, aidée par d'autres personnes notamment Idhrari Attoumane et mère Bweni Aînoune nettoient cette partie et un vieux s'approchait de moi et me disait :

« Hari mua likoho iya muiiri unu vua maji. Iya madjini waihafadhwi, hasibabu utshafi ifanyuawo na zinyombe zijao zahinua ziaraju vani »

C'est-à-dire : « Sous le tronc de cet arbre-ci (le badamier), il y a de l'eau. Les esprits "djinni" l'ont protégée, à cause des saletés que faisaient les bœufs en venant s'abreuver ici dans ce lieu sacré »

Bintirasi est transformé en un chantier où tous les responsables s'activent à finir leurs différentes tâches avant l'heure du lancement du rituel *Nkoma*.

Selon Ali Mohamed Gou : « [...] Les hommes préparent le jeu et le terrain. Ils fabriquent trois balles qui seront utilisées lors du jeu. Elles sont faites des feuilles de cocotier. Ils préparent aussi des raquettes à partir de " mpeve ", semblable à celles utilisées au hockey. Ils désignent l'arbitre du jeu et débroussaillent bien le terrain...»(Ali Mohamed Gou 2000: 215).



Photo 116 et photo 117: Préparation des spathes ainsi que les 7 balles par Oussenî Mari Soilihi (homme à béquille) et Djabali (en casquette).

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Quant à Sophie Blanchy, elle nous dit qu'Il y a des petites boules taillées dans du bois de *Mhajou* (= tamarinier). Il n'est pas dit ici qu'on les nommait *nkoma* : à préciser ... (préciser la séquence et les lieux respectifs) : ici on n'a aucune idée de qui fait quoi. Hebert précise le rôle des *Beja* et des *Kombo* parmi les autres:1) Balayage de la place (où on dansera ?) en brousse au-dessus de la plage.

Hebert J.C. donne des précisions sur le déroulement en trois parties, trois " sets " pourrions-nous dire. La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre *mwaro* ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange. Seuls ont droit de prendre part au jeu les gens du village; les jeunes surtout se portent volontaire. Les autres assistent en spectateurs...» (Ibid)

Voyons le témoignage de l'un de nos informateurs Oussenî Mari Soilihi :

« [...] *Inkoma, nawiyo ina muiiri mahsusu : mhaju be tsimuiri tu tu... mhaju uashindzuani... Madjini de...uatowa umuiri...Vale kamue nindrao vale, tsendre tsikentsi vale hutsongou zile...Zintreng...* »(Annexe -3-C)

« [] Le *nkoma*, il y a un bois spécial pour ça :le tamarinier et non n'importe quel arbre...Le tamarinier anjouanais...Ce sont les esprits (madjini)...qui ont fourni cet arbre...C'est là où j'y vais, je m'asseye là pour les tailler... les boules... ».

Entre temps le donateur conduit le bœuf ou le cabri, dont la robe est rouge, à *Bintirasi*. Au moment de la marée basse, il l'attache au bord de la mer sur la plage de *Bintirasi* au lieu-dit "***Bandarini Shiromadzi***". L'animal à sacrifier est attaché à un piquet.

Après le nettoyage du *ziara*¹⁸⁷, le responsable, *Bweni Boira Oussenî*, aidée toujours par *Idhirari*, allume du feu pour préparer la braise qu'on mettra dans le brûle-parfum ou bien brûle-encens, réduite parfois en une vulgaire boîte de conserve.

¹⁸⁷Le fait de balayer ou nettoyer les lieux sacrés avant les cérémonies s'observent aussi ailleurs. « ...Juste avant la célébration de l'*Adijadibe*, les lieux sont nettoyés, le *Kianja*, espace ou place publique qui se trouve près de

En attendant que les bûchettes se consomment, le **plateau (Patsu)** renfermant les offrandes des esprits "djinni" est déposé à l'intérieur d'un petit cercle en forme d'entonnoir délimité par deux grosses racines du badamier et servant de bancs aux possédés. A la place de la calebasse " Ntsuva", le lait est mis dans une théière en aluminium (importé), déposé en même temps que le plateau en cuivre (**Patsu**).

Vers 7 heures du matin, des femmes, lourdement chargées, apportent sur leur tête les **ustensiles** servant à la cuisson (marmites, seau, jerricanes d'eau...) et les **denrées** à consommer par les humains et les djinns (riz, gâteaux fait avec de la cendre, du maïs, du manioc séché au soleil et non cuit. Elles les déposent sur le tronc du tamarinier.

A côté de l'arbre sacré, deux jeunes garçons tressent les palmes (feuilles) du cocotier pour fabriquer des (**Mbaga**) en guise de natte pour déposer la viande de l'animal sacrifié ce qui facilitera le dépeçage; ainsi que des corbeilles à moitié tissée, nommées " **Bagawa ou Mbawa**" pour mettre le riz cuit avec la brochette destinée aux autres *ziara*.

Hebert J. C. nous livre d'autres informations : « [...] Au jour dit, les hommes de la famille du donateur conduisent de bon matin la bête du sacrifice jusqu'au bord de la mer sur la plage de chiromazi (quartier de Ouani) au lieu dite Bandarini chiromazi. Les femmes apportent les denrées à consommer et les ustensiles servant à la cuisson... ».(Hebert J. C. 1960 : 105)

Les gens commencent à venir en masse à *Bintirasi* et surtout les enfants ou disons les petits. En même temps, le groupe de Bweni Boira Ousseneni prépare la cérémonie de l'invocation des esprits " *les djinns* " comme ce qui s'était passé la veille, en ville, dans la maison du responsable. Les possesseurs de génie (s) "*djinni (s)*", c'est-à-dire les possédés (ées) se sont assis sur les deux grosses racines du badamier formant ainsi un petit cercle infranchissable. Chacun et chacune se prépare à se mettre en transe. Certaines femmes nouent leur châle ou leur *shiomani* autour de leur hanche; d'autres les ont purement déposés ou accrochés sur les branches du badamier.

Bweni Boira Ousseneni, un foulard rouge sur sa tête,¹⁸⁸ dépose les encens sur le brûle-parfum et appelle les esprits (*madjinnis*). Sans se faire prier, les génies " *djinnis*" sont venus et le responsable du *ziara* "*mbua mlongo* " se met en transe et se lève pour saluer les gens présents. Les curieux et ceux qui ont des doléances à exposer, se mettent debout derrière eux. Elle s'approche du plateau pour déguster quelques offrandes et mastiquer du bétel avec du tabac non haché (comme le cigare de Havane) mélangés à une pâte de chaux (*Shinyé sha ntsoha*) et des noix d'arec (*Vovo*). Après elle s'assoit sur l'une des grosses racines du badamier, face vers l'arbre, ses pieds à l'intérieur du petit cercle pour écouter ceux qui ont des doléances et des plaintes. Chaque personne intéressée s'approche d'elle, pieds à l'extérieur du petit cercle, pour chuchoter à l'oreille.



Photo 118

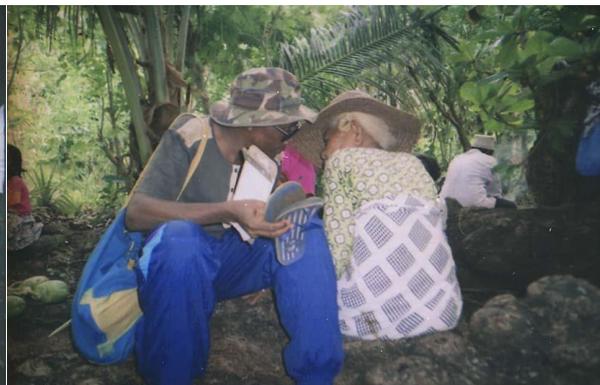


Photo 119

l « la maison sainte » est balayé et désherbé, surtout autour des piquets qui portent la viande et les bucranes ». Cité par Manitra H. ANDRIANIAINA et al, « Célébration d'Adijadibe en Imerina orientale (Madagascar) » in *Ancestralité et identité à Madagascar*, Paris, Etudes Océan Indien, INALCO, N°30, 2001, p.89

¹⁸⁸ Celle qui dirige la cérémonie et procède aux incantations.

Photo 118 (à gauche) : Ousseni Mari Soilihi (chemise blanche) attend l'ordre de l'officiante pour démarrer le *Nkoma*. A côté de lui, il y a toutes les offrandes. L'officiante préparait la braise et l'encens pour appeler les esprits, venir écouter les doléances des gens.

Photo 119 (à droite) : L'officiante, assise sur cette grosse racine, en transe, écoute les gens et moi-même reçu en premier. Tout ce passe autour de l'arbre sacré.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Au même moment, chaque possesseur d'esprit défile. Chacun dépose un peu de *Wubani* dans le brûle-parfum. Avec cet effluve de fumée d'encens s'élevant en spirale, les esprits se manifestent. Certaines personnes, surtout des femmes, secouent leur tête et lâchent leurs cheveux; d'autres restent silencieuses, des hommes et des femmes dansent. Pendant tout ce temps-là, Bweni Boira Ousseni est en train d'écouter les doléances des gens qui défilent derrière son dos.

En attendant la marée basse et l'apparition du port "*Bandari*", les petits jouent ce qu'on appelle «*Vuku*».

Sophie Blanchy définit le *vuku* comme un morceau de bois enveloppé (dans une tenue?) comme un policier. Les gens avaient une corde. Quelqu'un jetait la corde (comme un lasso, pour l'attraper) et le jetait sur le sable. Avant que la *Nkoma* ne se fasse. C'était ça au début.

Voyons le témoignage de Ousseni Mari Soilihi :

« [] *Vua shintru uiriua "Vuku". Msumu ukwantra halini, ukwantra halini. Uremua muana mango vani, muana shiki...lvuku io iyaindresana bio vavo na uanadamu ata waihisa vavo...uajo ingia shintru urongolao lisangari... Lakokuantra halile. Lahivutsuwa na wuantru uahisonya. Iyo wanatsa d'uakofanya zizo. Ata rahiisa vavo, yileraiyakofanya introngo ingiya*». (Annexe -3-C)

« [] Il y a quelque chose qu'on appelle "**Vuku**". On coupe le pignon d'Inde comme, comme ça (on obtient deux petits morceaux de bois de 20 cm à peu près). On les entaillait ici au milieu (pour qu'ils s'emboitent), et on enfonçait un petit piquet (pour les fixer), (quelque fois, au lieu d'un piquet, on les nouait avec une corde tirée du pédoncule de la nervure centrale d'une feuille de cocotier appelée "**Bindra**")

Les jeunes les lançaient et couraient avec la participation d'autres personnes. Après cette partie...Il y a un autre jeu qui prenait la place. C'est ce qu'on appelle "**le Sangari**" (c'est-à-dire le bouquet de fleurs qui supporte les cocos, fixé au stipe ou bien le rameau soutenant les cocos, coiffés du stipe)...On les coupait comme ça (en montrant par geste). On les lançait en l'air et quelqu'un essayait de l'attraper avec une corde avant que ça tombe sur le sable (comme un lasso pour attraper les taureaux). C'était les petits qui faisaient ça qui participaient à ce jeu. Lorsqu'on a fini ces jeux-là, c'était déjà l'heure où on allait commencer (le rituel) ».

Entre 9 heures et 9 heures et demi, le reflux (de la mer) est à son paroxysme, faisant apparaître les galets basaltiques érodés, gluants et glissants, jusqu'au niveau de récif corallien frangeant. Le port "*Bandarini*" est à sec.

Binti Rasi grouille de monde; la marée étant basse, on allait commencer le rituel.

Sophie Blanchy précise la séquence et les lieux respectifs :

« [...] La marée étant basse / impérativement au matin du jour choisi/, on descend sur la plage et on fait les **dua**. On (humilya?) (je pense qu'il s'agit de *humiya* : implorer) Dieu. On fait le **shidjabu** (préciser en quoi il consiste : *dua* et égorger la bête?), tous les **enfants** sont là ».

Selon notre informateur

« [...] *Shidjabu ufanyiuwa uanadamu pia mdjadre, pia pia, rawantrumama, rawantrubaba, hungulidziana... Vale uantrubaba uaja wahimi pia pia; watriua shidjabu waisa, ivo uamidziwa hunu... Mafundi watriya ishidjabu... Ivo uana, ta waheya djao... Inkoma ije ikumasi ivo...Uantu*

wahifanya ishidjabu, na vale na wenyewue ua vale, wawasuli vale. Iyahiisa, riheya hunu... ». (Annexe -3-C)

« [...] Les gens se rassemblaient tous (à la plage) pour faire le **shidjabu** ...Les hommes s'étaient mis debout ici (derrière les gens)... Les maîtres "fundji"

leur avait fait le **shidjabu** (il s'agit de la lecture du coran, le sourate Yasini)...Enfants, parents tous, tous, femmes, hommes, tous tous; On (fundji) leur avait fait le **shidjabu** et si c'est fini, on leur dit de se mettre debout vite et se dirigeaient...Le nkoma allait commencer maintenant...Quand on faisait le **shidjabu**, l'invocation à Dieu, les esprits étaient présent, ils étaient arrivés là et quand c'était terminé nous avons regagné la plage »



Photo 120



Photo 121

Photo 120 (à gauche) : C'est le « **Shidjabu** », les hommes sont derrière pour prier Dieu, lire le verset de sourate « Yassine »

Photo 121 : la population présente s'assoit, les enfants devant pour enlever le mauvais œil. L'animal à sacrifier et les petits koma du cocotier sont placés devant.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

L'animal ainsi que le stipe vierge qui symbolise le nouveau-né et les sept petits cocos verts symbole de l'enfant (ici la couleur verte désigne le noir : on parle ici de *koma ya mnadji mudu*) étaient placés devant les gens assis pour le **shidjabu**. Le mauvais œil " *djitso la husuda*", les mauvais regards des esprits, tout ce qui porte malheur allaient quitter le corps de ceux qui avaient fait le **shidjab** et se loger dans les entrailles de l'animal, dans le stipe vierge et les sept petites noix de coco. En le donnant aux *djinns*, on enlève le mal qui frappe les gens et la ville. C'est le **sadaka** (sing) et **masadaka** (plu).Après le **shidjabu**, le donateur et le boucher égorge l'animal à sacrifier (en 1996, c'était un cabri à peau rouge et en 2000, la peau était tachetée de blanc).

Sophie Blanchy précise qu'il y a un **bœuf** qu'on égorge et dont on réserve la peau, la tête, les pattes et les entrailles, qu'on met dans un plateau (*shia*) où on attache une pierre et on va jeter en mer dans un endroit sur lequel on s'est mis d'accord avec les *djinns*. Ce que l'on jette se nomme **shimambi**.

Shi-mambi pourrait venir de la racine *mbi*, *wi* = mauvais

Cf. *mabiwi* DS et *Mv* = *mabiwi* ou *mbiwi* P

Mawiwi Am *mabii* = débris, mauvaises herbes ou = *mawi* *Mv* arch. syn de *mabaya*, *maovu* = mauvaises (choses)

Shi-mambi pourrait vouloir dire : ce qui représente/le mal

En le jetant, en le donnant aux *djinns*, on enlève le mal qui frappe la ville ».

Ali Mohamed Gou donne des indications concernant le déroulement du sacrifice de l'animal choisi (soit un bœuf, soit un cabri) sur le lieu du rituel: « On égorge d'abord le bœuf du sacrifice.

Cette séance se déroule sur le littoral en période de marée basse. Les pattes de l'animal sont solidement attachées par une corde, la tête de l'animal tournée vers la Mecque. En se servant d'un couteau, le boucher égorge le bœuf. Le boucher laisse le sang coulé sur la plage. Il sera nettoyé par les vagues, à marée haute. Ensuite, il faut dépecer soigneusement l'animal tout en évitant de casser les os. Rien n'est jeté : les os, les tripes, le crâne, les cornes, les pattes, la peau... ».

Hebert J. C., il évoque la manière dont l'animal va être sacrifié à *ziarani* : « [...] Vers 9 heures, au moment des basses eaux, on procède au sacrifice. La bête est liée par les quatre pieds et renversée sur le sable. L'eau de mer doit en effet laver les traces du sacrifice et le sang se perdre dans les flots. L'endroit du sacrifice, situé à l'ombrage de cocotiers, est appelé : *ziarani*, littéralement : "à l'endroit sacré ". On ne récite pas de prière spéciale au moment du sacrifice. Le chef Beja adresse cependant une invocation aux *gini* : et il prononce des paroles comme celles-ci : " C'est aujourd'hui que nous venons accomplir notre promesse. Nous venons célébrer le *koma*. Veuillez tous nous assister

C'est un Beja qui tue le bœuf, selon le rite islamique, en lui coupant la tête tournée vers la quibla, ce qui correspond ici au nord.

*L'animal est dépecé sur l'emplacement du *ziarani*. On prélève la viande que les femmes feront cuir avec du riz, mais sans sel, car les *gini* ne l'aiment pas » (Hebert J. C 1960 : 105)*

Oussenen Mari Soilihi, précise : « [...] ***Ka mbuzi, ka nyombe...io wutsindjwa hule, itsuhudjulwa ata mnyambaju ziarani...*** ».

C'est-à-dire : « [...] *Qu'il s'agit d'un cabri ou d'un bœuf.. On l'égorge là-bas, et on l'amène ici à *ziarani* accroché au badamier... »*

Après le ***Shidjabu***, l'ouvreuse du site sacré "*Mbuwa mlongo wayziara*" et qui possède le plus haut "dignitaire" des djinns appelé Sidi Mari descend à la plage et ordonne au donateur et au boucher de procéder au sacrifice de l'animal.



Photo 122

Photo 122 (à gauche) : L'animal à sacrifier est présenté aux esprits, attaché tout près de l'arbre sacré. Les spectateurs sont entrain de le regarder.



Photo 123

Photo 123 (à droite) : Après la récitation du verset du coran, l'animal immolé devant les femmes et les hommes possédés. Deux personnes le tenaient et la troisième écoute les recommandations du chargé de la viande.

Source : Bourhane Abderemane – photos prise en 2000

Les quatre pattes de l'animal (cabri) étaient solidement attachées par une corde tressée (soit issue de la bourre des noix de coco *mwana shigue* ou bien de lianes tressées *mungue*) par le boucher. Ce dernier, aidé par deux ou trois personnes le faisait pivoter pour que la tête du cabri tourne vers la Mecque, *le kibla*. Si c'est un Beja qui est donateur (celui qui a fourni l'animal à sacrifier), c'est un Kombo qui allait égorger l'animal et vice versa sauf s'il ignore le technique. Alors il fait appel à un ami boucher (c'est le cas de cette année 2000 où un Kombo est le donateur et le

boucher un Beja " Bacari Ousseni ", selon le rite islamique. Avec un couteau bien aiguisé "simbea la zipini", le boucher coupait le cou de l'animal et laissait jaillir le sang. L'eau de mer allait laver les traces du sacrifice et le sang, les faire disparaître par les vagues au moment du flux.

Au moment d'égorger l'animal, et après avoir récité la formule obligatoire, le donateur invoque une autre formule: **"C'est aujourd'hui que nous allons célébrer le Nkoma et accomplir notre promesse prise par nos aïeux et soyez avec nous "**.

Ensuite, il faut transporter l'animal sacrifié, vers le lieu sacré et le boucher le suspend, prêt à être dépouillé et dépecé.



Photo 124: Trois personnes vont dépouiller l'animal et après le dépecer

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2000

Après cette étape, l'ouvreur (l'officiant) du jeu, Ousseni Mari Soilihi allait « centrer la balle », Il avait six balles dans ses poches et une à la main. Assis par terre, il creusait un trou, à peu près au milieu de la plage, de 30 cm de profondeur et 20 cm de diamètre à peu près pour enterrer la balle. Ils sont deux pour accomplir cette tâche. Au début de la partie, il posait la balle dans le trou et le remplissait du sable. Le trou symbolise la grotte (les ténèbres).



Photo 125

Photo 126

Photo 125 : une journaliste est entrain d'interviewer Ousseni Mari Soilihi qui prépare le trou pour déposer les balles au fond. Les jeunes spectateurs observent la scène.

Photo 126 : Ousseni Mari Soilihi, chargé de préparer les balles, va déposer une au fond du trou.

Source : Bourhane Abderemane – photo (à gauche) prise en 2000 et à droite en 1996



Entre temps, deux équipes se forment automatiquement. Chacun choisissait son camp à sa convenance. Le terrain de jeu, situé sur la plage sablonneuse, a la forme d'un rectangle (imaginaire), compris entre le lit de la rivière *Shiromadji* du côté ouest et jusqu'à la limite du terrain de *Binti Rasi*

(au niveau du sentier vers Jimilime) à l'est; plus de 100 m (cent mètres) de long sur 55 m de large (cinquante-cinq mètres) compris la surface occupée par les galets des basaltes érodés.

Les deux groupes ou équipes vont s'affronter, en respectant les différentes règles du jeu. Les règles du jeu consistent à interdire formellement de toucher la balle avec la main. Chacun doit avoir en mains soit un stipe **uveve** (spathe selon Hebert) ou bien une noix évidée c'est-à-dire la moitié de la coque vide d'une noix de coco **shikele** qu'on tiendrait dans le creux de la main et qu'on utilisait pour lancer la balle (boule).

L'ouvreur ou l'arbitre, Ousseni Mari Soilihi dépose la balle au fond du trou en disant que "**inkoma isiliha**". Il le remplit de sable. Tout autour de lui, les gens l'observent. Certaines personnes lui posent des questions, mais vue sa concentration, il ne répond pas. Les deux hommes (un Beja et un Kombo) touillaient le sable à la recherche de la balle avec leur stipe respectif. C'est Ousseni Mari Soilihi, le Kombonien, qui a fait jaillir la balle du trou et l'envoie vers la foule.

C'était une ruée désordonnée de tous les joueurs, une immense confusion, avec des cris et des rires s'élevant jusqu'au ciel. *Beja* et *Kombo*, lancent la balle dans toutes les directions, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest. Chacun se précipite pour frapper ou plutôt lancer la balle. Dans cette mêlée, on n'arrive pas à distinguer les joueurs de l'un ou de l'autre camp, car ils ne portent pas de signes distinctifs. Les jeunes peuvent envoyer la balle tantôt dans la direction de Bintirasi et quelques secondes dans la direction opposée. Le côté "*Bintirasi*" détermine *Mlimani* (donc Kombo) et le côté "*shiomadji*" détermine *Bwe-la-Maji* (donc Beja).

On voit certains joueurs, faire des passes et arrivent à lancer la balle dans le camp adverse. Hors de la limite du jeu, on dit que " la balle a bu" *inkoma ino*. C'est-à-dire la balle, le *tenge* a atteint son but et dans la majeure partie des cas, la balle disparaît et on dit que les esprits l'avaient avalée, l'avaient bue, l'avaient fait disparaître. A ce moment-là, la partie recommence. Le responsable du jeu met la balle dans le trou et procède de la même façon qu'avant.

Au cours du jeu, il arrive un moment où la balle franchit le terrain imaginaire et atterrit dans le *ziara*, partie délimitée par les quatre arbres formant les points cardinaux. Hebert (1961 : 106) parlait d'une zone réservée : « *Beja et Kombo s'essaient à faire sortir la balle de la zone réservée...* ». Et là on assiste à une autre forme de bousculade. Les deux clans se mesurent deux à deux : un jeune Kombo ou un Beja creuse un trou, cette fois-ci c'est un trou assez grand où deux personnes peuvent se mettre debout, soit de 80 cm de diamètre et de 40 cm de profondeur.

J. C. Hébert montre comment se déroule le jeu, [...] *Tandis que les femmes s'affairent à la cuisson de la viande dans de grandes marmites (nyongo), les hommes jouent au koma, jeu de balle qui ressemble au hockey. Koma ou n'koma, en anjouanais signifie : boule, et le duplicatif koma-kona sert à désigner des petites noix de coco.*

Le jeu se déroule en trois parties, trois " set " pourrions-nous dire. La boule est une petite balle en bois dur (on utilise de préférence le cœur de l'arbre mwaro ou encore du tamarinier (?). Elle a la grosseur d'une petite orange. Seuls ont droit de prendre part au jeu les gens du village; les jeunes surtout se portent volontaires. Les autres assistent en spectateurs. Les femmes se tiennent à l'écart, elles chantent et claquent des mains pendant le jeu, applaudissant les exploits individuels ». (Hebert J. C. 1960 : 105-106)

Hébert explique aussi l'organisation du jeu, « *Les joueurs sont divisés en deux camps mais choisissent le leur à leur convenance. Le terrain de jeu est rectangulaire; il y a deux buts, l'un situé à l'est est dit Binti rassi (" fille du cap ?"), l'autre à l'ouest est dit n'tsoha ("chaux"), du nom du four à chaux qui y sont établis, car la chaux est obtenue en consommant les blocs coralliennes. Ce terrain, situé sur la plage, est long de 80 à 100m et large d'environ 30. Au centre, une zone réservée d'environ 30 m de diamètre, avec au milieu un trou profond de de 40 cm et même un petit fossé. C'est là que l'ouvreur de jeu placera la balle au début de la partie »* (Ibid)

Hébert écrit que « Les règles du jeu sont simples. Il est interdit de toucher la balle de la main ou du pied : on ne peut la lancer qu'à l'aide d'un battoir en forme de cuillère ou de raquette. Ce battoir est façonné dans une branche de moaro, ou bien c'est la spathe (uveve) d'un cocotier coupé à la longueur voulue. Il y a à peu près autant de battoirs de la première sorte que de la deuxième; certains enfin lui préfèrent la coque vide d'une noix de coco, tenue au creux de la main.

L'ouvreur de jeu (en 1958, c'était Mari Swahili Abdallah) doit avoir en poche trois ou plutôt quatre n'koma: il lui en faut un de rechange car l'une en effet peut se perdre en mer ou dans les herbes ou même se casser au cours de la partie. Il place donc la balle au centre dans le trou et la partie s'engage. Le chef Beja, avec sa spatule fait jaillir la balle du trou, et Beja et Combo s'essaient à faire sortir la balle de la zone réservée, qui frappant à l'est, qui à l'ouest. Seuls Beja et Combo peuvent, en début de partie, jouer dans la zone réservée » (Ibid)

Hébert montre aussi l'ambiance qui règne « Dès que la balle a franchi le premier cercle, c'est une ruée de tous les joueurs. Chacun se précipite, se bouscule pour frapper le n'koma. Les uns le lancent à l'est, les autres à l'ouest sans qu'on puisse distinguer les joueurs de l'un ou de l'autre camp. Beja et Combo jouent avec n'importe quel camp. Il semble qu'une règle du jeu soit de faire durer la partie. Les joueurs peuvent envoyer la balle dans une direction opposée. L'ouvreur de jeu peut se mêler à la partie, et comme on joue au hasard, sans chercher à faire des passes à un partenaire, c'est un beau "cafouillage".

Cependant, certains joueurs ont plus que d'autres intérêts à lancer la balle dans une direction déterminée. Car la balle apporte avec elle prospérité et abondance de récolte. Celui qui cultive du côté de l'est joue de façon que la balle aille à Binti Rassi, car il est sûr ainsi que ses récoltes seront belles. De même, celui qui cultive à l'ouest fait son possible pour que la balle aille à N'tsoha. Lorsque la balle a été envoyée à l'est ou à l'ouest, hors des limites du terrain, on dit que **yi koma yi no** " la balle a bu ", expression qui n'a pu nous être expliquée convenablement. » (Ibid)

Selon Ali Mohamed Gou : « L'étape suivante est le jeu proprement dit. Les deux groupes se mettent en place, l'un vers le nord (près d'une région appelée Binti-Rasi) l'autre vers le sud, proche des ruines Untsoha. Ces deux équipes vont s'affronter en respectant rigoureusement les règles du jeu:

- un arbitre désigné au début de la manifestation dirige le jeu Il n'a pas de chronomètre mais évalue le temps et peut arrêter le jeu en cas de faute grave où il estime qu'il faut changer de camp. En moyenne, le jeu dur 45 et 60 minutes;

- les joueurs peuvent changer de camp après chaque partie mais l'équilibre des deux équipes doit être assuré. On doit avoir le même nombre de joueurs dans les deux équipes;

- les joueurs s'abstiennent de toucher la balle avec les mains ou les pieds;

- Après avoir utilisé les trois balles, l'arbitre arrête le jeu. C'est la fin du jeu.

Le rôle d'arbitre est aussi d'évaluer le camp qui aura reçu le plus de balle. C'est dans cette direction qu'il faut planter... »(Ali Mohamed Gou 2000: 215)

Quant à Oussen Mari Soilihi, il nous rapporte ceci :

« Hari mua inkoma vavo, ritsimbi ingama. Riisa, Ata uale uwaendrawo biyo yale piya, usindro dukua impeve, wasi wuzikantra, rije marazahandra kawakokiri muntru huibamba rizensongowe, rikantra, rizophints. hamhono. De iyo impeve iyo. Vavo, riremame shangu vavo ata...Ushindrwa wuvoshewayo...Ngama ile, kaisina dzina. Be inkoma « isilihuwa » iyo de « huitriya ngamani wuringe impeve wudavanye ». Na uantru wakao hoho, vavo, zimpeve zile de zalazimu huringa. vavo, de wawo wuenyewe Komboni na Bejani.

Wawo de waliyo. Be tsikula muntru. Ibaki vavo de huhima tu uwangaliye ata rifafanye zintrongo ata zahiisa, ritowue. Nahika de wami de natowa, nahika Komboni d'atowa, nahika Bejani d'atowa... Aiwuewusa !!! ». (Annexe -3-C)

« Là où il y a le nkoma, nous avons creusé un trou, après l'avoir creusé, nous irons couper les stipes, nous les coupons, et les taillons sur mesure, nous les rognons, et nous les classons.

C'est avec ça que nous touillons...Etant donné que j'ai mis ma main dans ma poche, pour retirer la balle et l'avoir déposée dans le trou, là, c'est le

stipe qui touille ; et la faire sortir de là, la faire jaillir très loin, et là encore, on n'a droit à la récupérer qu'avec ces stipes. Même tous ceux qui courent, autrefois les responsables n'acceptent pas qu'on la touche avec la main. C'est seulement avec les stipes ou spathe. Et là aussi, c'est la bousculade... jusqu'à ce que tu sois battu pour qu'on t'arrache la balle...Ce trou, ne porte pas de nom spécifique, Mais la balle « isilihuwa » c'est seulement au moment où « tu la mets dans le trou et prendre le stipe pour la touiller ». Et ceux qui sont là, ne sont autres que le propriétaire du rite, Komboni et Bejani. Ce sont eux qui y sont. Mais ce n'est pas n'importe qui. Les restes ne sont que des spectateurs et observent jusqu'à ce qu'il termine le rituel, et expulse la boule. Si c'est moi (Ousseni Mari Soilihi) ou un Kombo ou si c'est un Beja qui la fait... Jaillir ! »

Ici, le trou symbolise la profondeur de la grotte, la maison des djinns où règnent les ténèbres. Ce sont les esprits qui purifient la balle avant de l'envoyer sur le terrain de jeu et que les humains, avec leur souillure, ne doit pas toucher la balle avec leurs mains sales. C'est pour cela qu'il faut utiliser soit la coque d'une noix de coco évidée, soit les stipes ou spathe « unveve ». Avant personne n'ose discréditer les recommandations des esprits. Mais actuellement, les jeunes s'en moquent et ne tiennent pas compte de ces recommandations...Ils tiennent la balle avec leurs mains impures...

Au début du match, seul les hommes du village ont droit de prendre part au jeu et les femmes se tiennent à l'écart et contemplent le jeu en attendant leur tour. Les autres assistent en spectateurs, mais ils ont le droit dans le cercle réservé sur le tronc du badamier de solliciter l'aide des esprits s'ils avaient des problèmes.

Pendant toute la durée de la partie, elle ne fait qu'acclamer les exploits individuels. Au moment où elles vont cuire le riz, elles se mettent en cercle, chantent et dansent le « *Mdandra* » selon un rituel bien défini. Ainsi, elles se tiennent par les mains et les balancent en cadence, tout en tournant. Quand les mains se positionnent en bas, c'est à ce moment-là que le pied droit touche le sol, suivi du pied gauche (comme quelqu'un qui donne des coups de pédale à un vélo), en chantant des vers.



Photo 127: Les femmes se tiennent les mains en formant un cercle et dansent le *Mdandra* (la danse des esprits). Quelques hommes se sont infiltrés.

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 2000

Hebert J. C., écrit que : « [...] Pendant la durée de la partie, les femmes chantent et dansent en rond. Aucun instrument de musique n'est employé. La danse est simple : les femmes en cercle, se tiennent par la main et les balancent en cadence. Tout en tournant, elles chantent :

Naoue, m'dandra, naoue...

Commençons le m'dandra...

Car cette danse s'appelle m'dandra, ou mudandra...».(Hébert 1960 : 107)

Oussen Mari Soilihi continue son explication :

« [...] *Mdandra de izinwao. Mdandra ile de introngo yao swafi ! Iyo uendra ata wangia wajau wazini mdandra. Vavo inkoma yahendra ata ingia vale wantru-mama wapihao vale, mhajuju vale, vavo wantu wasijogadana-gadana vale. Na mdandra angia ata uo alio na madjini asihea ya madjini uo kasina asihea madjini... Ivo ijolawa idombu baharini hoho. Iyo de ushauku wa zintrongo...(...) Majimbo... Ata hunu amba tsi de nkamani wantru uyahedza, wantru uyahedza munu... »*

Traduction :

« [...] On danse le "mdandra". (Mdandra), Cette danse est la plus importante ! Quand la danse atteint son paroxysme, alors les esprits, dans la tête de leurs hôtes y prennent part et dansent. En ce moment-là, quand la balle (le nkoma) atterrit dans cette zone sacrée, là où les femmes cuisinaient, à côté du tamarinier, et là, les gens vont se piétiner, se piétiner (épreuve de force, l'affrontement). Et la danse (mdandra) prend de l'ampleur (vers le point de non-retour) et atteint un degré de puissance. De telle sorte que ceux qui sont en possession des esprits (djinni) vont se mettre en transe et ceux qui n'en ont pas, vont être emporté par cette excitation ou sublimation et finit par délirer (et quelque fois même se mettre en transe)... Et après, la balle est renvoyée et atterrit à la mer là-bas... ». C'est le délire, l'excitation des événements.

(...) Les chansons... On peut les chanter dans d'autres lieux et non pas seulement pendant le nkoma, On les chante par-ci par-là... ».

D'un côté, sur l'aire du jeu vous avez le *Nkoma*, dans un coin de la zone réservée (sacrée) vous avez le « **Mdandra** » des femmes et sur le petit cercle au tronc du badamier géant, l'ouvreuse de *ziara* « *Mbuwa mlongo* », aidé par Idhrari Attoumane (un Bedja) va exploser à son tour avec les autres possédés, en transe. L'ouvreuse, Bweni Boira Oussen (un *Beja*) en pleine transe, va chanter ainsi en distribuant le lait aux petits, aux enfants que les esprits les appellent « *Kulumbi* ».

<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons... (Partageons)
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons... (Partageons)
<i>Rivahua Hamlinge ...</i>	Nous accueillons et servons Hamlinge ...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...
<i>Rivahua narivozeye...</i>	Nous accueillons avec respect
<i>Rivahua haileo...</i>	Nous accueillons aujourd'hui...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...
<i>Rivahua zikulumbi...</i>	Nous accueillons les petits...
<i>Rivahua...</i>	Nous accueillons...et servons

La dame (Bweni Boira Ousseni) prend la théière remplie de lait et enlève le couvercle pour s'enservir comme verre. Elle distribue le lait aux petits en les faisant entrer pied nu dans le cercle réservé, et après elle enjambe l'une des grosses racines du badamier pour continuer sa distribution. Il est arrivé où elle a donné à boire le lait à d'autres personnes (comme moi par exemple). Elle a laissé une petite quantité du lait pour ceux qui sont en transe.

Après avoir distribué le lait, elle prend une petite bouteille contenant de « *Mawardi* », une solution à base de rose et le donne à boire aux gens. Il ne reste aussi qu'une toute petite quantité pour ceux qui sont en transe. En même temps, une autre femme, un flacon de parfum à la main, asperge les spectateurs. Ainsi tout le monde a eu sa part.

Une femme a remis à Bweni Boira Ousseni un panier contenant un plateau « *patsu* » rempli d'offrandes : Encens (*undi*) ou (*Wubani mwewu*), mis dans une boîte de mosquito, œufs (*Majwai*), sciure de bois de santal mélangé avec de l'eau appelé (*Ka*) et masque blanc (*Msindzano*), du miel (*Ngizi ya nyoshi*) mis dans une bouteille de coca cola, cigarettes, bétels (*Rambu*), noix d'arec (*Vovo*), chaux (*Ntsoha*), un petit flacon de parfum Pompéïa (*Marashi ya pompea*), far ou khôl (*Gwenā*), une bouteille d'un litre de lait (*Falasika ya dzia*) ; afin de implorer Dieu (*Dua*).

Un homme prépare le feu et met des braises dans une coque vide de noix de coco. La vieille dame met l'encens et la fumée monte en spirale et un vieux a été chargé de l'invocation.

En swahili :

Dua : n. a) prière, demande, requête présentée à Dieu comme une prière.

Omba dua, prière à une intention spéciale.

b) imprécation, mauvais sort, maléfice : *pigwa dua* être frappé par une malédiction, une prière imprécatoire. (cf. –*Omba, Sala, Loga, -ampiza*) Dictionnaire Swahili-français Alphonse Lenselear (1971 : 39).

Dua inV. ou. ma-. Invocation, prière, demande faite à Dieu pour soi ou pour autrui ; Vœu, dans le sens de souhait.–*ômbad.*, faire une invocation.

–*mwômbèa mtu d. Kwa Mwi-ny'enzi Mùngu*, invoquer Dieu pour qqn.

–*mwômbèa mtu d. mbaya*, faire une imprécation contre qqn. Syn.- *apiza*

Sacleux (1939 : 173)

Imprécation : s. f. *maapizo, laana (ma-), Kufuru ma-. Ukufuru ma-*

–V, –*ômbokeza*. Faire des imprécations, – *apiza –mwômbèa (- mwômbelèa mtu dua mbaya (matûngu).*

Invocation s. f. action d'invoquer, –*ômba* ; prière, *dua, maômbi*.

Invoquer V. a. –In. Quelqu'un, –*ômba*. In. Dieu, –*ômba Mùngu, -ômba dua kwaMùngu*.

In. le secours, la clémence, etc. –*ômba. //*

Fig. Citer en sa faveur, –*tadya. –dytadyia*.

Imprécatoire adj. a – *kuapiza, maapizo*. Sacleux (1959 : 405).

Le but de cette invocation à Dieu par esprits interposés, est de chasser la malédiction « *Mapizo* » qui la frappait ; et si la femme est victime d'une « sorcellerie », les esprits vont s'en charger. L'ouvreuse (l'officiante) appelle les *djinns* des sept (7) lieux sacrés « *ziara* » importants :

Nkomaju (Bintirasi)

Fuko la Hadao

Bandarini (Untsoha ha Bweni Mashehi)

Hakadja (Bwe-la-maji)

Matsuni (Mlimani)

Dahaju Mrombwe

Zilindrini (Nkomaju)

Après cette prière, l'officiante lui remet le remède (des petites racines d'arbres qui ont été vomis par un djinn ainsi que des feuilles vertes.

Après cette cérémonie, « l'ouvreur » du jeu qui était présent dans ce petit cercle sacré, quitte ce lieu pour aller voir ceux qui s'occupent de la viande.



Photo 128 : Les bouchers s'activent pour finir à temps la préparation de la viande et s'occuper du havre-sac.

Source : *Bourhane Abderemane – photo prise en 2000*

Photo 129 : la viande dépecée est laissée sur un *Mbaga* (feuille de cocotier tressée). Il faut maintenant les désosser avant de les remettre aux femmes pour la cuisson. Toutes ces activités se déroulent à l'intérieur de l'espace sacrée.

Source : *Bourhane Abderemane –photo prise en 1996*

Accroché sur une branche de « *Mwaro* » arbre voisin du palétuvier, le boucher, Bacar Ousseni et son second, Saïd Omar Abdallah (quelquefois le donneur est en même temps boucher) dépouille l'animal, un cabri « *Mbuzi* » et la viande « *Nyama* » était entassée sur les feuilles de cocotier tressées « *Mbaga* » et tout le reste est mis dans une corbeille tressée à partir des palmiers du cocotier « *Trawa* », bien ligoté comme un « hâvresac » selon l'expression de Hébert J. C. : les viscères « *Marimbo ou Marumbo* », les pattes « *dondro* », la tête « *shitsua sha nyombe* », la peau (la robe) « *Ngozi* », la corde « *Ngue ou shiguwe* » qui était utilisée pour égorger l'animal, de même que les os « *Miba* (au sing. *Mubwa*) ». C'est-à-dire tout ce qui est impur allait être offert aux esprits. On ajoute à l'intérieur du haversack tous les stipes ou la spathe « *uveve* » utilisés au jeu, le stipe vierge verte « *mpeve kaya pasuha* » et les sept (7) petites noix de coco « *zinkoma* » et le tout forme ce qu'on appelle le « *Sadaka* », certain l'appelle « *Shimambi* ». Et le hâvresac va être ancré au fond de la mer à un endroit bien précis (*Bandarini*). C'est la part des esprits. La photo ci-dessus montre comment le responsable de la balle et de l'animal à sacrifier une fois arrivée sur le site s'active pour préparer le haversack.



Photo 130 : Oussen Mari Soilihi prépare le haversak où il a mis les entrailles de l'animal sacrifié, les pattes, la tête et les os destiné pour les Djinns des flots et des vents. Un beja ou un Kombo sera désigné pour aller le jeter à la mer à un endroit précis (Bandarini).

Source : Bourhane Abderemane –photo prise en 2000

Entre temps, les deux personnes (le boucher et l'ouvreur de jeu) décarcassent le cabri en enlevant toute la viande pour ne laisser que les os qui vont être mis dans la corbeille après la cuisson. La viande mise dans une corbeille à moitié tressée appelée « Mbawa » est donnée aux femmes (sept (7) femmes) qui vont préparer à manger. Les femmes brochent la viande et confectioinent sept brochettes (représentant les sept (7) *ziara* importants). Les quelques viandes restantes collées aux os allaient être bouillies mais sans sel, car les djinns n'aiment pas les choses salées.

« La viande de bœuf est cuite sans sel : que signifie ce miko du sel ici ? /ça signifie que c'est cuit naturellement à la manière sauvage, car les êtres humains salent leur marmite... »

Selon toujours Blanchy : « [...] .Son comportement est également caractéristique : on l'a vu, il est glouton, avide de gâteaux, de sucreries, parfois d'œufs. On peut détourner un djinn de son chemin en lui lançant un morceau de galette sucrée, ce qui lui fait oublier son intention de dévoration... ».(Blanchy S. 1990 :196)

Pour Oussen Mari Soilihi, il nous livre toujours son témoignage :

« [...] Yahikoma, wantru ujokintsi vavo watoa inyama ile piya. Shinyama shile shatsindzwa nahika mbuzi, ka

nyombe, iyo kaiwungulwa. Iyo utsindzwa hule... Na mbejani na Komboni. Itsuhudzulwe ata mnyambaju hunu ziarani..., riitune ingozi ritrie rifume na yamarawa malibwavu, riitrie vale. Renge malondro ritrie ngozini vale, renge ishitswa ritrie ngozini vale, riringe yamarimbo ritrie ngozini vale... Vavo shaunga vavo... de shifuba iyo kaitriwa vavo shavua. Rije rikentsi na sembea, rije ritune inyama ile vale. Kaisiungulwa wala kaisipasulwa. Rahitoa inyama ata ikome, Ridukua halini, yahivundzangiwa ningoju. Be

kaisiremwa tu ata vwaja vavundziha mubwa. Irengwe yendre yangihwa bakoju hoho inyama ile yapihwa vale ».

« [...] Après avoir lancé le jeu, on vient s'asseoir pour décarcasser l'animal. Cet animal qui était égorgé, que ce soit un cabri ou un bœuf, on ne le

découpe pas. On l'égorge là-bas...Soit par un Beja ou un Kombo. On (le boucher) le transporte jusqu'au badamier, ici dans le ziar, le lieu sacré...On le dépouillait et on mettait la peau dans une grosse corbeille tressée avec une feuille de cocotier, on la mettait dedans. Nous prenions les pieds et nous les mettions dans cette peau. Nous prenions la tête de l'animal et nous la mettions dans cette peau. Nous prenions les entrailles et nous les mettions dedans... Ce qui

suit maintenant...La poitrine est épargnée, on ne la mettait pas dedans. Nous venons nous asseoir avec nos couteaux, pour enlever la viande des os. Il ne faut pas ni le découper ni casser les os. Après avoir terminé d'ôter la viande, nous avons coupé comme ça, au niveau de chaque articulation. Mais il ne fallait pas frapper n'importe comment de peur de briser un os. Nous les envoyions pour la cuisson là-bas comme cette viande qu'on est en train de cuire »

Sept femmes sont chargées de préparer à manger. Trois grosses pierres sont utilisées pour supporter les marmites en guise de foyer. La viande, découpée en plusieurs petits morceaux, servira à préparer les sept brochettes dont l'une est bien garnie par rapport aux autres. C'est celle du maître *djinni* Sidi Mari, destinée à celui qui sera le futur donateur

Avant on utilisait les marmites en argile « *Nyungu za dongo* ». Le nombre d'ustensiles varie en fonction de sa contenance. En 1996, il y avait trois marmites et, en 2000, il y avait encore trois grosses marmites dont une en fonte et les deux autres en aluminium. La plus petite d'entre elles est utilisée pour cuire la viande encore collée sur les os, afin qu'il ne reste plus que la carcasse. Cette carcasse est ensuite placée avec les autres choses dans la corbeille destinée aux djinns. Le jus, ainsi obtenu sans sel, est utilisé pour ramollir le riz afin de faciliter sa dégustation.

* Comment les femmes préparent-elles le repas ?

Le responsable de la cuisson lança un appel pour informer les spectateurs qu'on allait procéder au rituel de la cuisson. A ce moment-là, tous ceux qui avaient des doléances à exposer se rassemblent autour de la dame quand elle invoque Dieu et les esprits pour demander leur protection et leur faveur. Celles qui l'entourent, sollicitent à leur tour ce dont elles avaient besoin.



Photo 131



Photo 132



Photo 131

Photo 131 : Trois sacs blancs contenant du riz, des marmites et des jerricanes d'eau potable pour la préparation de la nourriture.



Photo 132

Photo 132 : La viande désossée a été remise au responsable du repas.

Photo 133 et photo 134 : le repas cuit dans deux grosses marmites et la viande sans sel dans une marmite. Les femmes tenaient à la main les brochettes qui seront envoyées en offrande dans les 7endroits sacrés avec le riz.

Source : Bourhane Abderemane- photo 52 prise en 1996, les 51-53-54 prises en 2000

Les autres femmes préparent les marmites, allument le feu en invoquant toujours les esprits et posent les deux grosses marmites, chacune sur les trois grosses pierres en guise de foyer. L'une d'entre elles verse la quantité d'eau nécessaire dans les marmites en invoquant toujours les esprits. Après ce rituel, elles nouent leur shiromani autour de leur rein de telle sorte qu'une poche se forme. Chacune versait dans cette poche de fortune une certaine quantité du riz et danse le « *Mdandra* ». A fur et à mesure qu'elles tournent, qu'elles s'avançent vers les marmites et y jettent une poignée, ainsi de suite à chaque tour jusqu'à ce qu'il ne reste que la moitié. L'autre moitié sera versée dans la marmite en chantant.

Lele! Hai! Lele! Hoya!

Le sommet! Mais! Le sommet! Oh ! là ! là !

Lele ! Hoya! Hai! Lele!

Le sommet! Oh ! là ! là ! Mais! Le sommet

Mele yatabulwa

Le paddy est planté,

Mele yaheya

Le paddy pousse,

Mele yavunwa

Le paddy est récolté.

Msada Hai! Lele! Hula

De l'aide, Mais! Au sommet! et manger.

Msada yahula mele

De l'aide pour manger du riz (paddy).

Pour Hébert J. C. « ... On prélève la viande que les femmes feront cuire avec du riz, mais sans sel, car les gini ne l'aime pas... ... Les femmes s'affairent à la cuisson de la viande dans de grandes marmites (*nyongo*)... ». (Hébert J. C.1960 : 105)

Lorsque la balle a quitté l'air du jeu et atterrit sur la zone réservée, près du tamarinier, les hommes vont prendre part au « *Mdandra* ». Quelques femmes prennent part à la danse et ne s'arrêtent que pour venir acclamer les plus forts. Les *Beja* et les *Komboviennent* deux à deux s'affrontent en se donnant des coups d'épaule tout en dansant et le plus fort déterre la balle. Avec le stipe, il renvoie la balle dans l'aire de jeu et quelquefois le *nkoma* atterrit à la mer et disparaît. Alors l'ouvreur du jeu revient au centre.

Selon nos informateurs, quelquefois on arrive à jouer les sept (7) balles, quelquefois moins. La partie ne s'arrête qu'au moment où le port « *Bandari* » est de nouveau submergé par la marée montante. Toutes les balles restantes et les stipes sont alors rassemblés par l'ouvreur du jeu en même temps responsable du *Nkoma*.

En fait, il n'y a pas un arbitre comme au football. Les joueurs, sans se rendre compte, peuvent lancer la balle dans leur propre camp. Ce qui montre qu'il ne s'agit pas d'un véritable match.

« [...] ... La partie dure en moyenne 15 minutes. La balle « qui a bu » est mise de côté, et l'ouvreur de jeu place dans le trou central la deuxième boule pour la seconde partie. Quand la deuxième boule « a bu », elle aussi, on prend la troisième pour la troisième et dernière partie

Après quoi les trois koma sont ramassés précieusement avec quelques battoirs, et placés dans la corbeille, dont nous avons déjà parlé, pour être jetés en mer quelques heures plus tard.

Il n'y a pas d'arbitre du jeu. Nous avons vu que les joueurs avaient la possibilité de changer de camp au cours de la partie. La seule interdiction est de toucher la balle avec le pied ou la main : la sanction est confiée aux gini dont la colère est redoutable pour le coupable. D'ailleurs les gini eux-mêmes sont sur le terrain. Les Comoriens disent que certains joueurs ont les « ba-gini » sur la tête ; comme il se doit, ce sont les plus excités, les plus ardents au jeu ». (Hebert J. C. 1960 : 107)

Sophie Blanchy donne des précisions sur le traitement des balles « On amène les boules de bois. La coutume consiste à creuser un trou dans le sable, on les met au fond, on recouvre et on les touille et on les retourne, on appelle ça « les faire cuire ».

-Hu-piha et hu-iva ont la même racine d'après Sacleux :

-pika (Nga –piha) cuire, faire bouillir, préparer, ourdir

-pya (P=Nga –via) : brûler

-Via (G=Mv, Am-wia) être chaud, bouillir

-Wiva (Ngwa, Am et G –viva, Nga –iva)=être prêt, à point, chaud, cuit, mûr, fermenté

Pendant ce temps on fait le shidjabu, quand c'est fini on égorge la chèvre, le sang coule dans l'eau, on amène la chèvre là où on la dépèce et où on aligne la viande. C'est à ce moment-là qu'on « fait cuire » ce qui est dans le trou : on les fait bouger, on se le fait passer d'une main à l'autre / dans le sable/. Aussitôt on commence le ngoma »...« Donc on commence à jouer avec les boules de bois qu'on a préparé. On joue jusqu'à ce que la mer soit assez haute pour prendre toute la place et qu'on ne puisse plus jouer. Rien ne peut empêcher le jeu de se dérouler : pluie, soleil, fatigue ; On ne peut pas annuler, changer le jour ; il a été choisi par les djinns quand on a vu que c'était le moment, trois ans. Donc on joue sur la plage, sur le sable, au bord de la mer ? »... « On joue avec la balle, en la jetant de tous côtés jusqu'à ce qu'elle ait disparu, à ce moment on dit ino : à mon avis cela ne veut pas dire elle ou il a bu. Il s'agit au départ d'un verbe proche de hunwa. Voir un homonyme, qui voulait dire autre chose. Je retiens hu-njwea (DS. Mv) qui peut vouloir dire : s'évaporer, fondre (légumes cuits), dégonfler. Ce verbe est proche de hu-nywa, boire en DN, qui devient hu-nwa en comorien. Actuellement les locuteurs pensent utiliser le verbe hu-nwa, mais précisent que le sens est que la boule a disparue / dans les broussailles : et qu'on ne la voit plus. Je n'exclus pas cependant un emploi spécifique du verbe hu-nwa avec un sens particulier. Ne l'emploie-t-on pas dans le jeu de mraha ? A voir de près parce que les termes des jeux et du rituel se figent et se conservent mais en se déformant parfois ».

Il n'y a pas une durée déterminée pour le jeu qui peut durer de 30 à 50 minutes. Comme nous a signalé, un peu plus haut, notre informateur ; d'un côté vous avez la bousculade et de l'autre côté la danse de *Mdandra* exécutée par les hommes. Les danseurs évoluent en cercle comme les femmes. Ainsi prennent part à la danse tous les détenteurs des esprits (Ce sont les « canaux » par lesquels s'expriment les esprits, leurs hôtes, leurs chaises).

Un homme possédé se met à l'intérieur du cercle et chante ; et les autres reprennent les refrains. En plein rythme, en pleine tension, en plein délire, les gens participent à la danse de « *Mdandra* ». Des hommes se laissent entrainer dans le mysticisme et dans l'extase de telle sorte que les scènes de transe se multiplient. Spectateurs et danseurs, chantent en chœur comme dans une chorale.

Ce n'est qu'à ce moment-là que « l'ouvreuse » du lieu sacré (*ziara*), une dame de 80 ans, impotente, Bweni Boire Ousseni, en pleine transe, comme un maki, grimpe au sommet de l'arbre (soit du tamarinier soit du badamier) ; d'autres vieilles femmes et vieux l'imitent en grimpant aussi. Du haut de cet arbre, elle danse et sculte l'horizon. Elle cherche le moment propice, pour arrêter le jeu et passer à la restauration. Certaines vieilles dames en transe entrent à l'intérieur du cercle et dansent à un rythme infernal comme si elles étaient des jeunes femmes. Quand la vieille dame, Bwara Ousseni, grimpe sur l'arbre, les femmes et celles qui n'ont pas pris part à la danse des esprits, chantent à haute voix pour encourager et exciter de plus en plus la dame :

Djini la wumuwana

L'esprit de l'enfant

Naliheye ! (3 fois)

Qu'il monte! Qu'il monte! Qu'il monte!

Etant données que cette vieille dame grimpe, très agile à travers ses gestes, alors les gens pensent que l'esprit qui la possède est jeune.

La danse de *mdandra* recueillie par nous (voir cassette audio-visuelle n°4)

Djimbo la handra

Première chanson

Mdandra na maule

La danse des esprits, maître.

Sahe mdandra na maule

Vénérable, danse des esprits, seigneur

Sahe mdandra na maule

Vénérable, danse des esprits, seigneur

Rilolitsonga Jimilime

Nous avons provoqué les gens de Jimilime.

Rilolitsonga Jimilime

Nous étions allés provoquer les gens de Jimilime.

Atumani tsotseya umoro

Atumani active le feu

Lidalao la umwana liive

Pour que le remède de l'enfant soit cuit!

Atumani tsotseya umoro

Atumani active le feu

Lidalao la umwana liive

Pour que le remède de l'enfant soit cuit!

Djimbo la vili

Deuxième chanson

Bwerere bwerere bwerere

Wafawume (le roi/la reine) Wafawume¹⁸⁹

Bwerere

Le roi

Bwerere (2 fois)

Wafawume (2fois), le roi/la reine

Bwerere

Le roi

Bwerere (3 fois)

Wafawume (3 fois), le roi/la reine

Bwerere (2 fois) wa Mlimani

Le roi de *Mlimani*

¹⁸⁹ *Bwerere* « Liane ». C'est peut-être aussi un mot composé de *bwe* « pierre » et de *rere* « polie ». On peut aussi penser à *Bwebe* (femme), *rerea* (faire la coquette), montrer son charme pour attirer l'homme. Le caprice du roi ou de la reine (Wafawume), une satire contre lui (venant de Noumachioi (Mohéli)).

<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi
<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere bwerere wa Bwe-la-maji</i>	Wafalume (2fois), le roi de <i>Bwe-la-Maji</i>
<i>Bwerere (2 fois)</i>	Le roi, la reine
<i>Bwererere</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi
<i>Bwerere (2 fois)</i>	Le roi, la reine
<i>Mwemwa wa hutria nkotso</i>	La reine est bon pour faire un nœud.
<i>Bwerere (3 fois)</i>	Wafalume (3 fois)
<i>Bwerere</i>	Le roi

Djimbo la raru

Troisième chanson

Replique des femmes :

<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia¹⁹⁰goromá</i>	Se couche et se plie (s'incline)
<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goromá¹⁹¹</i>	Se penche et s'incline.
<i>Vua ko</i>	la Pluie, viens!
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou viens me mouiller !
<i>Vua ko</i>	La Pluie, viens!
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou viens me mouiller !

Après le *Mdandra*, les hôtes des esprits rejoignent leur cercle sacré en forme d'entonnoir. Pour y accéder, il faut avoir une autorisation spéciale et marcher à l'intérieur pied nu.

Entre 14 heures 30 minutes et 15 heures, « l'ouvreuse » *deziara* et celui du jeu, viennent autoriser les sept (7) femmes à distribuer la nourriture. « [...] *Le principe (modeli) c'est que tout le monde, ceux qui ont des djinns et ceux qui n'en ont pas, mangent ensemble et participe...* ». (Sophie Blanchy)

Deux femmes, (Bweni Maroudhuia Halidi et Bweni Soifia Halidi) chacune un stipe à la main, distribuent la nourriture. En premier lieu, elles remplissent les sept (7) corbeilles à moitié tressées « *mbawa ya hutriya zilo* » et une autre, Bweni zaiha Said Djegwa, la responsable de ce groupe, met les brochettes à l'intérieur de chaque corbeille.

¹⁹⁰ Lalia Ap. Se coucher sur, dormir sur, partager son lit avec quelqu'un, coucher avec (Chamanga M.A. 1992 : 129)

¹⁹¹ Goromá (cl.5) Etat de ce qui penche, s'incline, *Hulalia goroma* : pencher, s'incliner (syn. Gori) Gori (cl.9) Etat de ce qui penche, s'incline. *Hulala gori* : pencher, s'incliner (Chamanga M.A. 1992 : 92)



Photo 135



Photo 136

Photos 135 et 136 : Le repas est cuit ainsi que la viande et les brochettes. Les dames attendent l'aval de l'officiante pour partager le riz, en premier aux sept lieux sacrés et le reste pour les spectateurs.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000



Photo 137



Photo 138

Photos 137 et 138 : L'ordre a été donné aux femmes de partager le repas. Les deux femmes mettent le riz dans un *mbawa* (feuille de cocotier tresser à moiti). Il leur faut mettre sept « paniers » du riz et poser au-dessus de chaque panier « *Mbawa* » une brochette. L'officiante va désigner ceux qui vont accomplir cette tâche.

Pour les spectateurs, certaines n'hésitent pas à présenter une feuille de bananier pour mettre le repas.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Selon le témoignage d'Ousseni Mari :

« *Risijotoa mshakiki. Vutolwa mshakiki winde Hadao, gambeju Hadao ; Vunde mshakiki Dahaju mrombwe. Iyo utolwa ishavua. Shivelehwa Hakadja Bwe-la-maji hoho. Vua ziara hoho urongolwa Hakadja. Bejani avolwasho. Vuringwa inye uvelehua Matsuni, vua ziara Matsuni. Untsoha vuvelehwa ha bweni Mashehi mshakiki na mbawa ya shahula. Kila vahano vwa vwavelehwa mshakiki vuvelehwa mbawa ya shahula...* » (Annexe-3-C)

Traduction : « Nous allons donner les brochettes. Une brochette est envoyée à « Hadao », sur le rocher troué de Hadao « **fuko la Hadao** » ; On avait envoyé une brochette au niveau du bassin de réception de la rivière mrombwe « **dahaju mrombwe** ». La poitrine de l'animal « shavua » a été récupérée. On l'avait envoyée sur le lieu-dit « **Hakadja** » là-bas à Bwe-la-maji. Il y a un ziara là-bas appelé « Hakadja ». On avait donné ça à Bejani. On a récupéré le foie et on l'avait envoyé à « **Matsuni** ». Il y a un ziara à Matsuni. A Untsoha, chez « **Bweni Mashehi** », on avait envoyé une

brochette et une corbeille « Mbawa » contenant du riz cuit. Là où on avait envoyé une brochette, on déposait aussi une corbeille « Mbawa » contenant du riz cuit... ».

« [...] Le jeu terminé, on se restaure. Mais il faut réserver la part des gini. On met de côté quelques morceaux de viande, et on récupère aussi les restes. Sans doute jadis n'en fut-il pas ainsi. On dit que le bœuf entier était offert au gini et que les assistants n'en avaient pas leur part, si ce n'est peut-être la famille du donateur. Aujourd'hui, on se sert d'abord, et les gini profitent des restes. Viande et riz sont disposés pour eux dans les louches des arbres, car les gini aiment vivre en forêt... ».(Hebert J. C. 1960 : 107)

Ce récit ne traduit pas réellement ce qui se passe sur le terrain. Car concernant la restauration, les responsables du repas mettent d'abord obligatoirement la part des djinns (riz plus brochettes) sur les sept (7) lieux sacrés et le reste sera distribué aux participants, possédés par les djinns ou non. Il y a aussi les esprits des flots qui doivent recevoir leur part. Ainsi le haversack préparé leurs sera offert. On va le déposer à un endroit appelé « *Bandarini zilindrini* » (port en eau profonde).Après avoir distribué les brochettes, les responsables de la cuisson laisse une brochette, la plus garnie pour Binti Rasi, là où on joue le *Nkoma*.

Vous avez ici les sept lieux sacrés « *ziara* »les plus importants.

Hadao (Gambeju Fuko-la-Hadao)
Dahaju Mrombwe
Hakadja (Bwe-la-maji)
Matsuni (Mlimani)
Untsoha ha Bweni Mashehi
Bintirasi (komaju)
Bandarini (zilindrini komaju)

Au moment où les femmes commençaient à distribuer la nourriture, le responsable du *Nkoma*, Ousseni Mari Soilihi, avec l'aide du boucher, préparait le haversack. Ecoutons-le :

« [...] *ziarani... riitune ingozi ritrie rifume na yamarawa malibwavu riitrie vale. Renge malondro ritrie ngozini vale renga ishitswa ritrie ngozini vale rirenga yamarimbo ritrie ngozini vale wa vani ?* ». corbeille tressée avec une feuille de cocotier, on la mettait dedans. Nous prenions les pieds et nous les mettions dans cette peau. Nous prenions la tête de l'animal et nous la mettions dans cette peau. Nous prenions les entrailles et nous les mettions dedans ?... ».

« [...] ici dans le *ziara*, le lieu sacré...On le dépouillait et on mettait la peau dans une grosse

Ali Mohamed Gou décrit les derniers préparatifs avant de quitter les lieux.

« Le reste des aliments est soigneusement rassemblé puis ajouté aux parties non consommables du bœuf sacrifié. L'ensemble est enveloppé dans la peau de l'animal avant de le mettre dans une corbeille. Le tout sera confié à un pêcheur (toujours choisi par les organisateurs). Il se charge de déposer ce paquet au large. C'est la partie réservée aux djinns de la mer. Si, par hasard, le paquet déposé par le pêcheur est rejeté sur la plage, alors on en conclut que les djinns n'ont pas accepté l'offrande. Il faut donc reprendre le *nkoma*. Dans le cas contraire, on n'en déduit que l'année agricole ainsi que la pêche seront fructueuses. ».

D'après Hebert J. C., « Vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, un piroquier, toujours désigné dans la famille Beja (un autre que lui verrait sa pirogue chavirer), charge la peau de l'animal sacrifié avec les précieux restes. Il s'éloigne seul dans sa pirogue et parcourt environ 1 km en mer jusqu'à voir la maison de Tsangamouni à la pointe Tarouajou. Arrivé en face d'un trou (*gouko*) [je pense qu'il s'agit de « *fouko/fuko* »] connu de lui, il jette le fardeau par-dessus bord. C'est là que les gini attendent

l'offrande. La fête est terminée. Au village chacun se sépare. Si le haversak se montre un jour comme épave, cela signifie que les esprits n'ont pas accepté le koma et qu'on doit le refaire. On croit jusqu'à ce jour que, si le koma n'est pas effectué, des conséquences graves en découleront : cultures improductives, défaut de pluies, excès de soleil, et même dit-on les cases des Beja seront la proie d'incendies vengeurs ». (Hebert J. C. 1960 : 108)

Dans cette grande corbeille tressée (utilisation des palmes de cocotier), « *trawa dribwavu* », le responsable du jeu a tout mis dans ce haver-sac comme il l'a dit lui-même. Toutefois, il a oublié d'énumérer d'autres « *Sadaka* » à y ajouter : les stipes vierge « *mpeve kayapasuha* » et les sept petites noix de coco « *zinkoma* » ainsi que les stipes taillés « *zimpevezakwantrua* ». Il y a aussi la carcasse de l'animal « *miba* » que les femmes venaient d'ôter de la viande bouillie et les boules restantes « *nkamazabaki* » sans oublier la corde utilisée pour ligoter l'animal. Rien d'impur ne doit rester sur le lieu. On leste la corbeille avec deux grosses pierres pour qu'elle puisse atteindre le fond. Celui qui va jeter par-dessus-bord le haversack a été désigné par les esprits eux-mêmes (*djinn*s) la veille du rituel. Ceux qui vont déposer les corbeilles à moitié tressées quittent tous le *Ziara* à pied. Il est le seul partir sur une pirogue à balancier.

Après avoir servi les djinns, les distributeurs vont maintenant s'occuper participants. Chaque groupe vient s'approvisionner en utilisant des feuilles de bananier en guise d'assiettes. La petite marmite est réservée pour les responsables et ceux qui avaient assuré la cuisson.

Selon un vieux, c'est Idhirari Attoumane (un Beja) qui devait distribuer la nourriture ; donc un homme au lieu des femmes.



Photo 139

Photo 140



Photo 139 (à gauche) : Un homme aide les femmes à partager le repas des spectateurs en les mettant dans des feuilles de bananier.

Photo 140 (à droite) : Quatre jeunes mangent le riz avec la viande bouillie sans sel.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 2000

Ce qu'on a mis dans la pirogue, c'est le « *Sadaka* » l'offrande destinée aux esprits. La pirogue ira très loin en mer, parcourir une distance d'environ 1 km 500 du rivage, jusqu'à voir le quai de Mutsamudu, la maison de Mtsangamhuni et le "nez" de la pointe de Bandrani. La surface formée par ces trois points forme ce qu'on appelle « *Shitswa Ntsoha* » « la tête de Untsoha » (*Zilindrini*), c'est l'endroit le plus profond. C'est là où la pirogue se positionne. Il y a un gouffre à cet endroit connu du piroguier car il faisait déjà parti de ceux qui avaient effectué cette mission.

Avant de lester ce fardeau et le balancer par-dessus-bord, ce *Beja* invoque d'abord les esprits, leur demande pardon, si quelque chose s'était mal passée durant le rituel. Il demande la protection

de Dieu et des esprits pour une vie meilleure, une bonne pêche et une bonne récolte. Après cette invocation, le piroguier jette le paquet et rame de toutes ses forces pour sortir de cette zone sans se retourner, sans jeter un regard en arrière. Quelquefois la pirogue chavire et on envoie une autre pour récupérer le naufragé.

A ce stade, les gens commencent à évacuer le lieu, en marchant doucement à cause de la fatigue. D'autres restent pour voir la suite du rituel. Ici à *ziarani*, le rituel se poursuit. Bweni Boira Ousseni va procéder à la remise de la dernière brochette à celui qui devait offrir le prochain animal.

Toute l'assistance forme un cercle et observe ce que fait la vieille dame. Elle tient la grosse brochette en la brandissant avec ses deux mains et danse à l'intérieur de ce cercle. Elle invoque l'esprit, les *djinnns*, afin qu'ils acceptent d'abord ce qui a été fait. Ils ont accompli leur promesse et c'est aux esprits de leur donner la force, la richesse et la permission d'accomplir dans la joie le prochain *nkoma*. Elle sollicite aussi la protection des enfants « *Kulumbi* » contre les intempéries, contre les maladies ; la protection des pêcheurs contre les aléas de la mer (disparition, naufrage...). Elle sollicite enfin à avoir des années meilleures (longue vie à toute la population, un bonsalaire, une bonne récolte, une bonne pêche, une bonne réussite à tous les projets : mariage, construction etc..) et pour clôturer l'invocation des esprits, elle répète ce qu'elle avait dit auparavant : « ***Nous avons accompli notre promesse aujourd'hui en jouant au Nkoma et c'est à vous maintenant d'accomplir la vôtre*** ».



Photo 141



Photo 142

Photo 141 (à gauche) : L'officiante du *Nkoma* danse en exhibant la dernière brochette. Guidée par les esprits, elle va la remettre à un descendant de *Beja* ou de *Kombo*. Tous les spectateurs observent et se posent des questions : A qui revient la brochette ?

Photo 142 (à droite) : Elle a repéré celui qui doit recevoir la brochette. Elle la brise en deux parties de même longueur afin que le donateur remette à la prochaine séance du *Nkoma*, un animal avec deux cornes de même longueur et non un animal sans corne.

Source : *Bourhane Abderemane photos prises en 2000*

Elle danse en exhibant la brochette ; et puis elle s'assoit et la casse en deux parties égales. Ces deux parties égales symbolisent l'unité des *Beja* et *Kombo* obtenue jadis, puis elle l'enveloppe dans deux feuilles vertes de badamier. Là, elle murmure et se déplace pour aller remettre la brochette à qui de droit. Pour cette année 2000 c'est un *Beja* le donateur qui a reçu l'honneur de représenter sa famille. Il s'appelle Said Omar Abdallah. Puisque c'est un *Beja* qui l'a reçue on dit alors : « *inkoma ino Bwe-la-maji* » Le but est atteint. Le futur donateur, pour exprimer sa joie, brandit la brochette enveloppée dans les feuilles du badamier. Il doit donner un animal avec deux cornes de même longueur.



Photo 143

Photo 144

Photo 143 (à gauche) et photo 144 (à droite) : Said Omar Abdallah a eu l'honneur de représenter la famille Beja, comme donateur en 2004. Il brandit avec fierté la brochette remise par l'officiante Bweni Bwara Ousseni et applaudit par les spectateurs et les siens. C'est la fin du rituel de Nkoma de 2000.

Source : Bourhane Abderemane –photos prises en 2000

En 1996, c'était *Shikele*, un Kombo, qui avait eu l'honneur de représenter les Komboni en tant que donateur. Et on avait dit : « *Inkoma ino Mlimani* ».

Celui qui a eu la brochette, la brandit en levant les deux mains jointes qui est un signe de soumission. Il implore l'aide des esprits pour l'aider à accomplir sa mission et être ici dans ce lieu sacré avec l'animal à sacrifier pour le prochain *Nkoma*. Il est applaudi par les spectateurs et félicité par ses proches. Ainsi prend fin le rituel de *Nkomade* cette année 2000.

Les jeunes, certains enfants et quelques personnes âgées se baignent à la mer avant de rentrer, car dans cette partie de la plage, la mer est propre, dégagée de toute impureté et " bénie " par les esprits. Ce sont les responsables qui quittent le lieu en dernier. Les deux responsables doivent fermer la porte imaginaire du lieu sacré et entrent à leur tour en ville dans leur état normal.

Essai d'interprétation du rite du *Nkoma

Le *Nkoma* est organisé pour solliciter la protection des esprits (des ancêtres). Il s'agit d'un pacte réalisé par les ancêtres Beja et Kombo. Ce sont les esprits qui avaient donné ce nom de *Nkoma* qui a un double sens :

- il symbolise les nouveaux nés et les enfants à protéger contre la mort et les disparitions...
- L'arbre qui porte ces *Nkoma* reflète toute la vie d'un être humain, le parcours d'un être humain, de la naissance à la mort, et symbolise aussi la mère, sa fécondité.

Un vieux a pris l'exemple d'un cocotier et voilà ce qu'il nous dit : « Du *nkoma* (petites noix) à *shijavu* (coco à boire à la chair fine) c'est-à-dire de la naissance à l'adolescence (18 ans)- du *shijavu* vers *kole* (coco à boire à la chair épaisse) : de l'adolescence vers la puberté (18 à 35 ans) - du *kole* au coco vert « *nadzi mbitsi* » : adolescent responsable (35 à 50 ans) – de coco vert au coco sec « *nadzi yafa* » : c'est l'âge de la sagesse (50 à 65 ans et plus).

Le **Nkoma** est un contrat d'amitié entre les humains et les esprits, fait à Ouani, en échange duquel les enfants « *kulumbi* », les nouveau-nés seront protégés par les esprits. Par ce pacte, les hommes et les esprits vont manger et danser ensemble selon le rituel imposé par les esprits : « ... *En échange de ce pacte « de non-agression » vous allez nous vénérer... à chaque trois ans... vous allez nous sacrifier une vache et organiser une fête ...dans un lieu ... on vous le dira... »*.

Binti : mot Arabe attribué à la femme. Le suffixe « Rasi » (Hebert J. C. « *Râssi* ») peut être associé à d'autre mot : exemple : « *Mnadj m'راسي* ». C'est un « joli coco » spécialement utilisé pour le rafraîchissement. Je pense qu'ici le suffixe « Rasi » marque la beauté. Jadis, pendant le mariage où on célébrait une cérémonie en honneur du marié appelé « sirop d'honneur », on épluchait ce coco pour donner à boire aux invités. Ce cocotier attire le regard. Il commence à produire dès que la partie supérieure, portant les spathe et les spadice, se dégage de la terre. Chaque spadice peut porter jusqu'à 15 cocos ; et quelque fois le spadice, sous le poids des cocos, fléchit et touche le sol ou bien encore pour empêcher le spadice de se briser, on utilise un morceau de bois pour le soutenir.

« *Bintirasi ou Binti-rasi ou encore Binti-Râssi* » à mon avis ce toponymie signifie « jolie femme ou belle fille » car selon la tradition orale, la femme qui a construit le palais et la mosquée était, semble-t-il, d'une extrême beauté et elle voyage sur « un tapis volant » : alors on la considère comme une djinn. Les gens l'appellent « *Bweni Mashehi* ».

En joignant les quatre points des quatre arbres, nous trouvons une figure géométrique, une espèce de losange formant ainsi la « zone ou l'espace sacré ou encore une zone réservée », « *ziarani* ».

C'est à l'intérieur de cette zone que se déroulent tous les rituels (invocation des esprits sur le tronc d'arbre, danse de *mdandra*, préparation de la nourriture, dépècement de l'animal), sauf le « *shidjabu* » et le jeu du *nkoma* ; mais si la balle atterrit dans cette zone, le jeu prend une autre allure.

Quand les esprits donnent le feu vert pour que les femmes procèdent au rituel de préparation du repas, c'est le moment crucial pour les femmes. Celle qui n'arrivent pas à avoir un enfant, ne doivent pas rater cette séance qui symbolise une scène de procréation. La responsable se place près de la marmite et procède aux incantations en demandant aux esprits : protection, procréation, etc. Elle est la première à jeter la première poignée de riz dans la marmite suivie par les autres, les unes derrière les autres en dansant le « *Mdandra* » tout autour de la marmite.

D'après nos informateurs, les positions de quatre arbres désignés par les esprits (trois badamiers et un tamarinier) forment un losange qui représente le sexe de la femme. Tout s'organise à l'intérieur de cet espace sacré (*Kianja = Shandja*) sauf le lancement de la balle. Cette scène représente « la fécondation » la procédure réalisée pour féconder l'ovule de la femme.

Quand les femmes nouent leur chiromani ou leur châle autour de leur hanche de telle sorte qu'une poche se forme, celle-ci représente les testicules de l'homme ; le riz versé à l'intérieur de cette poche représente le sperme de l'homme (blanc et allongé). La marmite représente le ventre de la femme. Les gestes effectués par les femmes en jetant dans la marmite le contenu d'une poignée « ainsi de suite » en dansant le « *Mdandra* » tout autour des marmites, montrent l'éjaculation saccadée de l'homme durant le coït. Le feu représente la couleur rouge du sexe y compris l'utérus de la femme. L'étincelle du feu sacré donne la vie. Certaines femmes qui ne participent pas directement à ce processus, les deux mains jointes et ouvertes, prient, sollicitent chacune de leur côté aux esprits leurs aspirations. « *les deux mains jointes et ouvertes au moment de la prière, témoigne de l'éternel retour des défunts dans la mémoire des vivants garant de l'immortalité du lignage* ». (Lombard J. 2011 : 18)

La chanson en réplique des femmes parle de la pluie « *vua ko/ ko unilodje* » Que la pluie vient, vient m'arroser :

Mtsinavu**Le jujubier**

<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline.
<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline.
<i>Vua ko</i>	Pluie, viens! (vient la pluie)
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! Ou me mouiller !
<i>Vua ko</i>	Pluie, viens! (vient la pluie)
<i>Ko unilodze</i>	Viens m'arroser! (me mouiller)

En fait, sans la pluie, la terre serait un désert. C'est la pluie qui fait germer la nature ; considérer comme le sperme des dieux. Les hommes montrent la coquetterie des femmes, leur charme irrésistible:

<i>Mwemwa wa hutria kotoso</i>	Le bwerere est bon pour faire un nœud.
<i>Bwerere (3 fois)</i>	La reine Coquette, Wafalume coquette,
<i>Bwerere</i>	Femme coquette

Ici on parle de la femme coquette qui est bon pour être enlacée „*nkotso*“ (étreindre / *humbaya* / serrer contre soi en entourant de ses bras) et qui est la phase préparatoire pour le coït. Quelques fois la femme croise son pied sur la hanche de l'homme comme une corde qu'on noue; position idéale pour une accouplement.

Or il n'est pas facile d'avoir une femme, de trouver une femme. On souffre pour les avoir comme on souffre pour cueillir le Jujube, fruits qui attirent les gens, les oiseaux, les animaux. Malgré ses épines, on essaie toujours de les cueillir, de les avoir pour les manger ou préparer une bière.

Replique de la femme

<i>Mtsinavu</i>	Le jujubier
<i>Hulalia goroma</i>	Se couche et s'incline

« Le jujubier se couche, s'incline » Le jujubier qui représente la femme se couche, se penche, s'incline, se plie. C'est-à-dire au moment du coït, la femme n'est pas figée, elle est en perpétuel mouvement (se couche, penche, se plie, se tord...). Arrivée au point de non-retour, elle demande à la pluie de venir « *vua ko !* » l'arroser ou la mouiller « *ko unilodze* » C'est tout simplement, elle demande au sperme de l'homme contenant les spermatozoïdes de venir la féconder pour la procréation. C'est le moment fort de ce rituel où la danse s'accélère et le chant, la mélodie atteint son paroxysme. A la fin, les femmes allument le feu pour faire cuire le riz et la viande non salée.

A travers la chanson, on voit aussi l'importance des progénitures (l'enfant) qu'il faut à tout prix protéger. Quand le chef parle de « *Attoumani allume le feu pour que le remède de l'enfant soit cuit* » au moment du *Nkoma*, en réalité, il n'y a pas de remède à préparer ou à faire cuire. Tout est imaginaire. Faire en sorte qu'il y a toujours de la braise et de l'encens afin que les esprits soient contents. Au moment venu, les esprits vont donner le nécessaire aux enfants. Certains vont cueillir des plantes médicinales, d'autres vont macher des petites racines d'arbre qu'ils vont utiliser pour préparer les remèdes.

Le jujubier étant considéré comme des plantes sacrées. Il existe plusieurs espèces de cet arbuste. « [...] *Nous avons déjà parlé du jujubier sans épines qu'on présentera au Paradis (56,28). Cet arbre merveilleux qui représente le bonheur a son apogée dans les quelques jujubiers aux fruits qui se trouvent en enfer (34,16). Le jujubier en arabe sidr, est connu des maîtres coraniques sous son nom*

swahili mkunazi. L'arbre lui-même est si peu connu que le maître se trouve obligé de le décrire comme un arbre qui pousse dans les pays lointains » (Mohamed Said Assoumani 2009 : 375)

En ce qui concerne les raquettes et les battoirs, on ne les fabrique plus. Ils sont remplacés par les stipes ou spathes. Mais ce qui est malheureux, c'est que les jeunes ne respectent plus la formule de « ne pas toucher la balle avec la main » ; pourquoi ? Parce que la balle qui a été « purifiée » (*isilihuwa*), propre, sans souillures ne peut pas être touchée par des mains sales. Ce n'est qu'après le rituel que les *djinns* considèrent les humains comme propres, lavés de toutes les souillures des trois dernières années.

Les balles ou boules sont faites à partir du cœur d'une branche de tamarinier, selon les ordres et les recommandations données par les esprits et non faites de feuilles de cocotier comme le prétend Ali Mohamed Gou (2000 : 215).

En parlant du choix du site, Gou s'est encore trompé en écrivant « *Untsoha est un site historique du XIV^e siècle... Selon la tradition orale, la ville de Untsoha aurait été « engloutie » suite à un pêché grave commis par les habitants de cette localité.... La tradition orale nous apprend qu'il y avait les Bejani et les Komboni. Beja est le nom attribué aux chefs traditionnels durant la première période du peuplement des Comores. Kombo désignait une des grandes familles installées à Ndzuani. Ce sont les descendants de ces deux familles installés à Untsoha qui organisent aujourd'hui le rite. Le rituel est organisé à Untsoha parce que les familles concernées manifestent un attachement à leurs ancêtres et à leur « terre » d'origine ; c'est aussi parce que ce site est assez large pour contenir le maximum de participants ».*(Ibid)

Dans ce texte, Ali Mohamed Gou fait une confusion. Les *Beja* et les *Kombo* ne sont pas originaires d'Untsoha. Ce bourg n'était pas englouti comme la ville basse « *Untsini-mwa-muji* » et « *Mkiri-wa-Mpwani* » c'est-à-dire la ville de Sada-Baswara. Mais seulement, ce village fut rasé par les mercenaires de Bwana Kombo refoulés de Mutsamudu. Il s'agit de la Razzia Malgache en 1792. Les habitants ont été amenés en esclavage et vendus aux Mascareignes, via Saint Marie. Le rituel est organisé à *Binti Rasi*. N'oublions pas que le rituel de Untsoha s'appelle « *Tari ya Untsoha* », rituel typiquement islamique organisé uniquement par les femmes.

Le terrain de jeu est délimité par la rivière aux excréments « *shiromadji* ». *Untsoha* est cinq fois plus vaste que *Binti Rasi*, le jeu aurait pu être organisé à Untsoha ; pourquoi *Binti Rasi* alors ? Parce qu'Untsoha appartient à une autre population.

« *La haute responsabilité du jeu incombe à la famille Beja qui avec la famille Combo est à l'origine de la cérémonie. Le responsable actuel est Alidi Houmadi Tengué : **tengé** « la toupie » est le surnom de son père Houmadi ; on dit qu'il lui fut donné parce qu'il était tout petit. Mais **tengé** c'est aussi le doublet du nom de la balle **n'koma** et il faut croire que le surnom était en rapport avec la fonction d'Houmadi dans le jeu du koma... En 1958, le maître de cérémonie Mari Swahili Abdallah, Combo d'origine, mais devenu Beja à par son mariage avec une femme Beja (on reconnaît ici un trait du droit matriarcal ancien) a offert un cabri destiné au sacrifice ».* (Hebert J. C 1960 : 107)

Les esprits sont sensés protéger la population. Mais à la moindre erreur, ils se manifestent avec agressivité en brûlant des maisons. C'est ce qui s'est passé chez mère Bako Sidi. Cette femme avait célébré le mariage de sa fille sans pour autant envoyer des offrandes à « *ziarani Binti Rasi* » pour solliciter sa protection et la faveur des esprits. Le septième jour du mariage, c'est le jour où le marié « *bwana-harusi* » ou « *m'marusi* » quitte la maison nuptiale pour prier à la mosquée du vendredi. Entre temps, deux vieilles dames préparent la jeune mariée « *msharusi* ». Au cours de ce préparatif, la maison s'embrasait. Personne n'a rien pu sauver. C'était l'incendie vengeur, tout a été brûlé. On ne sait pas d'où venait le feu. Le lendemain ils ont envoyé la part des esprits en demandant pardon. De même que si le *Nkoma* n'a pas été célébré à temps, cette agressivité se présente de plusieurs manières :

-Pluie torrentielle causant des inondations,

- Incendie en ville et en campagne, détruisant tout,
- Disparition des pêcheurs en mer,
- Cheptel décimé...
- Sècheresse...etc

Pour enrayer ces calamités, les deux familles organisent le plus vite possible *le Nkoma*.

« [...] *On croit jusqu'à ce jour que , si le nkoma n'est pas effectué, des conséquences graves en découleront : cultures improductives, défaut de pluies, excès de soleil, et même dit-on les cases des Beja seront la proie d'incendies vengeurs* ». (Hebert, J.C. 1960 : 108)

Pour Ali Mohamed Gou « *Si le retard est trop é, levé, les esprits pourront se mettre en colère. Les sanctions sont alors assez sévères : année improductive, inondation, incendie, épidémie, tremblement de terre... Pour demander pardon, les familles concernées organisent rapidement le nkoma* ». (Ibid)

Pour clore ce chapitre, nous fournit une des traditions et islam au 20è s, à Mayotte.

La fin de ce rituel à Mayotte (Hélène Mac Luckie cité par Gourlet J.F. et Moussa Attoumani) a une ressemblance assez incroyable avec le *Nkoma* à Ouani sur deux facettes :

- L'ancrage au fond de la mer du hâversack

- La disparition des pêcheurs (ici des hommes) en mer au cas où le rite n'est pas observé, ou bien si le sac réapparaît comme une épave et que le rite n'a pas été bien organisé, des malheurs s'abatront au village :

« *A Mayotte, sur la tombe d'un charifou mahorais, des gens sacrifient à des rites bien particuliers. Un bœuf est immolé au moment du Maoulida shengue qui a lieu une fois par an. Pendant ce temps, des hommes possédés par des esprits entrent en transe. Puis ils disposent dans des sacs la tête et les viscères de la bête qu'ils transportent ensuite dans une barque jusqu'au large, avant de plonger pour les déposer au fond de l'océan. L'année où le rite n'est pas observé, des hommes disparaissent en mer* ». (Gourlet J.F. et Moussa Attoumani 1995 : 61)

Si le rituel du *Nkoma* n'a pas été réalisé, les esprits se mettent en colère et plusieurs fléaux s'abattent sur le village notamment la sècheresse. Ainsi, on fait appel aux tradipraticiens du village ou les *fundi* pour organiser le rite pour faire tomber la pluie.

4.5. Le Mhatse de Ouani : rite pour faire tomber la pluie

L'islam est un régulateur qui renforce les liens traditionnels ainsi que les coutumes. Il contribue à la stabilisation de ceux qui véhiculent ces traditions à travers les milieux sociaux et familiales. Damir Ben Ali ¹⁹² cité par Toibibou Ali Mohamed montre que « *le rôle de l'islam est donc apparu non comme une rupture avec les traditions et les coutumes mais comme une contribution à la stabilisation d'un milieu social et familial qui conserve ses structures, ses hiérarchies et sa discipline* ». (Damir Ben Ali 2001-2002 : 86-101)

« *L'islam apparaît aux Comores comme un phénomène d'abord urbain. Apporté par les migrants arabisés de la côte orientale de l'Afrique, il s'est développé dans les pays à partie des villes, création de ces migrants* ». C'est ainsi que cette religion n'a pas pu déraciner le paganisme (les coutumes ancestrales). » (Robineau C. 1966 :52)

¹⁹² Damir Ben Ali, « Métissage culturel et spécificité identitaire aux Comores », in *Annuaire des pays de l'Océan Indien* (APOI), n°XVII, 2001-2002, p.86-101.

Pierre Vérin stipule que « du point de vue de l'histoire du peuplement, les Comores sont une nation bantoue d'idéale islamique...On peut estimer que l'archipel était totalement musulman lorsque les Portugais y parvinrent au début du XVe siècle. L'islam ne s'est pas superposé à un fonds de coutume bantoue ; il l'a totalement imprégné...La quasi-totalité des Comoriens (à l'exception de quelques familles d'origine malgache et créoles) sont des musulmans sunnites de rite chaféite ». (Vérin P. 1994 : 45-46)

Pour Toibibou Ali Mohamed « La société comorienne est profondément enracinée dans les traditions coutumières (âda) dont certaines pratiques sont, à tort ou à raison, intégrées dans les obligations de l'islam...Certains rituels traditionnels intégrés à l'islam comorien n'ont pas de fondement juridiques attestés par le Coran et les hadiths du Prophète. C'est le cas du rituel célébré contre la sécheresse » entre autre faire tomber la pluie. (Ali Mohamed T. 2008 : 103-104)

Cette technique de « vouloir faire tomber la pluie » porte plusieurs noms dans l'archipel. A Anjouan, on l'appelle « Muhatsé », A Mayotte « Muguru ».

« La cérémonie du muguru rassemble tous les villageois, hommes, femmes et enfants. Il se déroule de cette manière : les enfants et les femmes s'opposent aux hommes en tirant sur une grosse liane¹⁹³ (mfure fure), trempée au préalable dans une rivière pendant trois jours.. Les femmes et les enfants, qui perdent naturellement sur cette lutte de corde, représentent symboliquement les nuages à venir, les pluies de kashkazi (moussons) qu'il faut attirer sur l'île. Pendant que les uns tirent sur les autres, le tradipraticien (mwalimu) qui dirige la cérémonie se livre à des exercices acrobatiques en scandant les vœux des villageois. Le cortège, quant à lui, entonne les chants pour demander aux esprits des ancêtres morts d'intervenir auprès d'Allah :

« Ô ancêtres, votre vie est passé. Songez que nous sommes vos enfants, que votre sang coule en nos veines. Ne nous faites pas souffrir. Reposez-vous tranquillement. Mais ne m'abandonnez pas les vivants. Sans la bienveillante pluie, nous serons desséchés et nous finirons par nous fendre comme des cocos exposés au soleil. [...] Pourquoi donc nous faire manquer de pluie et ainsi nous causer tant de souffrances »¹⁹⁴

[...] Dès que les participants arrêtent de tirer sur la corde, le mwalimu fait des invocations aux morts et leur demande la pluie au nom du villageois. Mais pour que cette appelle soit entendu et respecté, à la fois par les morts et par le prophète Muhammad, l'officiant fait ligoter un homme d'une famille noble ou appartenant à une lignée d'hommes libres (non esclaves ou descendant d'esclave). Les assistants passent devant lui, à tour de rôle, en faisant semblant de le frapper. Boina Mlanaoindrou¹⁹⁵, parle, précisément, d'un « descendant de la maison de Prophète » (un sharif). De cette manière, le Prophète, voyant un de ses descendants souffrir, interviendra directement auprès d'Allah pour qu'il fasse tomber la pluie et facilite aussi la délivrance de son descendant¹⁹⁶ ». (Ibid)

A travers ce témoignage du déroulement du rite *muguru* à Mayotte, on voit encore se manifester un syncrétisme entre la religion ancestrale et la religion du Prophète. A chaque occasion, les comoriens tentent toujours de maintenir des liens permanents entre les vivants et les morts. A travers leur cycle de vie ainsi qu'à chaque manifestation ou cérémonie propitiatoire organisée par la famille, les morts sont toujours associés aux sollicitudes des vœux du commun des mortels auprès de Dieu (Allah) le tout puissant.

¹⁹³ Cette tradition du jeu de la corde que les Britanniques nomment « tug of war » est largement répandue dans le monde.

¹⁹⁴ L. Aujas, « Notes historiques et ethnologies sur les Comores », in Bulletin de l'académie malgache, Tananarive, t. X, 1911, p. 183-200.

¹⁹⁵ Boina Mlanaoindrou, la révolution d'Ali Soilihi et ses répercussions sur la société comorienne, mémoire de maîtrise d'histoire, université Paris 7, 1993, pp. 25-26.

¹⁹⁶ Boina Mlanaoindrou, Ibid.

Toibibou nous montre aussi que pour lutter contre la sécheresse dans la région de Hamahamet (voir photo carte de la Grande Comore), sa ville natale organise ce genre de rituel mais cette fois-ci, il ne s'agit pas d'un culte aux ancêtres, mais en se référant au Coran :

« Le rite traditionnel le plus ancien en la matière est celui organisé et célébré par Djibaba Hamdi, fils de fundi Hamdi, un devin (mwalimu) de renom à Mbéni. Ce rite consiste en une procession regroupant quelques élèves des écoles coraniques et se déroulant après la prière du coucher du soleil, maghrib. En général, le cortège part de la place publique (bangwe) en entonnant des chants religieux (qasida) rythmés par les sons des tambourins (tari) et fait le tour de la ville en visitant les citernes et le cimetière des masharifu (là où sont enterrés les descendants du Prophète). A la fin de la cérémonie, l'officiant fait des invocations ; et la bouche ainsi remplie de vœux, souffle sur de l'eau versée aussitôt dans une citerne. Souvent, simple coïncidence ou pas, la pluie tombe le soir même ». (Ibid)

Une autre façon toujours à Mbéni de souhaiter ou d'implorer à Dieu de faire tomber la pluie est organisée actuellement, en célébrant le *maoulid* :

« Depuis quelques années, le rituel mis en jeu à Mbéni pour demander la pluie est la célébration de maulid qui se déroule généralement à l'aube. Le cortège part de la place publique et fait le tour de la ville en traversant les principales rues et en entonnant le maulid. La cérémonie est scellée par des invocations et des prières pour demander la pluie à Dieu ». (Ibid)

Cette fois-ci, l'auteur parle d'une prière, en cas d'une sécheresse prolongée, recommandée par l'islam intitulée : « *Salat al-istiskâ* » pour implorer Dieu de faire tomber la pluie. Selon lui, c'était un rite païen, remontant à la haute antiquité arabe et que l'islam primitif a toutefois conservé en raison de sa grande popularité pour éviter que les fidèles n'envisagent plus un retour à l'époque de « l'ignorance antéislamique¹⁹⁷ » c'est à dire de la *Djahiliyya*.

Vue la complexité de cette prière, que le Prophète Mohammad (*swallah lwoihuanlaihiwasallam*), de son vivant, avait dirigé ainsi que son deuxième successeur le Calife Omar Ibn Al Khattab (632-634), les comoriens n'arrivent pas à la réaliser. Car les conditions à remplir pour que cette prière soit valable et atteindre l'objectif visé, sont très strictes et très dures notamment : que la paix règne sincèrement, se faire pardonner les uns des autres, restituer tous les biens volés à leurs propriétaires. C'est une mission pratiquement impossible à réaliser tant au village que dans l'archipel tout entier, face à l'opinion publique comorienne hypocrite.

« En réalité, en cas de sécheresse prolongée, l'islam recommande de procéder à une prière appelée salat al-istiskâ pour implorer Dieu de faire tomber la pluie. A l'origine, c'est un rite païen qui remonte à la haute antiquité arabe. En revanche, l'islam primitif l'a conservé dans ses pratiques en raison de sa grande popularité mais surtout pour empêcher les fidèles de succomber à la tentation du retour à la Djahiliyya (ignorance antéislamique). Le prophète Muhammad aurait, de son vivant, dirigé cette prière ainsi que son deuxième successeur Omar ibn al Khattab (632-634). Selon la tradition islamique, les conditions à remplir pour que cette prière soit valable sont strictes et très dures. Les fidèles doivent se pardonner les uns les autres, restituer tout objet volé à son propriétaire... Ces conditions, pratiquement impossibles à réunir selon l'opinion publique comorienne, empêchent la célébration de cette prière dans l'archipel ». (Ibid)

4.5.1. Mhatseà Ouani : rite pour faire tomber la pluie

A Ouani, quand la sécheresse sévit, les « *walimu* » ont recours à ce rite qui s'organise une nuit de pleine lune. J'ai participé une fois à ce rituel, fin novembre 1968. Je rapporte ici le témoignage de Abdou Abdillahi Omar Soilihi qui raconte comment le rite « *Muhatse* » "faire tomber la pluie" s'organise à Ouani quand la sécheresse sévit et que les nouveaux plants meurent (riz de montagne, les maniocs, arachides, maïs) les *mwalimuet* les *Fundi* s'organisent en chacun de leur côté en

¹⁹⁷ T. Fahd, « *Istiskâ* », in *Encyclopédie de l'islam*, Tome IV, p. 282-283 cité par l'auteur.

consultant les astres (la géomancie- le *Skily* ou *Skidy*) et voir le jour faste pour organiser le *Mhatse* ou *Muhatse* », «le rite pour faire tomber la pluie.

« Drehuka kal'aswili hoho, haliyangu, niwonao na hali nawona, huka amba vuka wakati risitsaha rivure halini Muhatse¹⁹⁸ haimwa ntsahakavu delijuwa amba lireme harimwa intsi ata wanadamu; Mkabala waizi ndrima kazisikiri. Wadjadre wa aswili wakavani minhumu wantru wa Kilingeni nahunu Bwedjani. Wadjadre wawo waka na drimazawo wakozi fanya. Wakopara wakopara wakati wambiyana amba vani rapara vani, lazima rivure M'Hatse.

Waendre mpaharoni wlo kwantra ingwe yawo, waishushu vani, waishishi monimwa muj. Yakojo hintsiwa ata yahipara maharibiju, wandru wairana, washemeledja.wantru waja vavo.

Muhatse wuja wusikwa na wanadamu huvurwa. Ne de huka amba wakati wacosikwa, y baâdhwi yakoka hunu, baândhwi ya hunu waja wavuru halini.

Nitsojuwa niimbe na Muhatse? »

Ceci dit, jadis, me concernant , ce que je vois et ce que j'ai vu, certes il y avait un moment que nous voulons organiser comme ça le rite pour faire tomber la pluie pendant la sécheresse à cause du soleil qui a frappé le pays jusqu'à ce que les humains, concernant les cultures qui ne réussissent pas. Les parents qui, jadis, étaient là notamment ceux du quartier Kilingeni et Bwedjani. Ces parents-là labouraient. Il arrivait un moment où ils se sont dits que là où nous sommes maintenant, inévitablement, procéder au rituel pour faire tomber la pluie.

Ils sont partis en forêt pour aller couper leur liane, Ils l'ont ramenée ici, et l'ont déposée en ville. On l'a laissée là et au coucher du soleil, on fait venir les gens, On les annonçait en criant. Les gens sont venus là. Les gens tenaient la liane en tirant. Si seulement quand on l'a tenue, certains sont ci, certains sont de ce côté-là en tirant comme ça.

Est-ce que je pourrais réciter le chant du rituel ? »

¹⁹⁸ Mhatse (cl.3) Jeu où deux équipes tirent sur une corde. L'équipe gagnante est censée apporter la bénédiction dans son camp.(Voir A. Chamanga 1992 : 143)

Wakojo hintsi waimbiya "Mdandra", waziniya Ils posaient par terre la liane et chantaient le « Mdandra ». *Ata waihisa « Mdandra » wuwo,* mdandra (les chants du rituel), en dansant le *waja wambiyana : Wako andrisa rabuzi harimwa* mdandra (« la danse des esprits »). Quand ils « Mdandra » wuwo...(Asi yimba...) avaient fini de danser...(Il chante...)

Mdandra na mawule

Le mdandra, maître

Sahe ! Mdandra na mawule

Vénérable ! Le mdandra, maître (2 fois)

Ntsazi¹⁹⁹zantrundra

Le plat avec des graines 3 fois)

Ntsazi zantrundra

Le plat avec des graines (5 fois)

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois)

Wubambwa, wusikwa, y baâdhwi ya hunu wasivura hunu, na Ouani wasivura hunu.

On l'a tenue, on l'a saisie, certains sont ici et tirent de ce côté, ceux-là tirent de l'autre côté.

Mashindrano...Wavuru, wavuru, wavuru, wavuru

C'est la compétition...Ils tirent, tirent, tirent,

ata kila kilamuntru astsaha amshindre mnyawe

tirent jusqu'à ce que chacun voulait battre

taaaaaa !!!! Wakojo baki. Wakati wuja

l'autre taaaaaa !!!! ça reste là. Quelquefois ça

wurumbuha. Wakati wako paruhana amba

se casse. Il arrive un moment où, si ça se casse,

wahirumbuwa, yakofungwa, wuregezewa vavo.

on la nouait, on la remet à sa place.

Navurwa.... Y baâdhwi isivura hunu, baâdhwi

Tirons...Certains tirent par ici, certains tirent par

isivura hunu ata...Wandrawu lemedje wasitsaha

là jusqu'à ce que...Les plus forts voulaient que

kula muntru aishishe mtsangani hoho. Wabaki

chacun tire pour la faire descendre vers la mer

wahanyuliyana... wahanyuliyana...

là-bas. Le reste tirent avec force... tire avec

wahanyuliyana... wahanyuliyana ata yiwakien

force...tire avec force jusqu'à ce qu'il s'avère

huka amba vanikamwe wantru wavuru ata....

qu'actuellement les gens avaient tiré

vwa yintrini ? vuja vushuku trani ya vuwa na

longtemps.... Y avait quoi ? Une pluie diluvienne

wawo, « wakontinuer ».

tomba mais eux, ils ont continué.

Harimwa m'vuriyo ile, yivuwa inye ata nawawo, wanayo majinivavo ata.... !!! Wahilemewa wakojobaki wazini "Mdandra". Wawo, wako handrisa :

Concernant ce tirage-là, la pluie tombait tellement mais eux, ils l'ont (ils tenaient toujours cette liane malgré l'arrivée de cette pluie tant attendue) dans cette mare jusqu'à... !!! Quand ils sont fatigués, ils restent là à danser le mdandra ; la pluie tombait tellement mais eux, ils l'ont (ils tenaient toujours cette liane malgré l'arrivée de cette pluie tant attendue) dans cette mare jusqu'à... !!! Quand ils sont fatigués, ils restent là à danser le mdandra. Eux, ils commençaient ainsi ...

Melé²⁰⁰yaliwa he !!!

Le paddy (riz) a été mangé he !!!

Mele yaliwa Jimlime !!!

Le paddy a été mangé à Jimilime !!! (3 fois)

Ntsazi zantrundra

Le plat avec des graines (3 fois)

¹⁹⁹ (-) Plat en bois (A. Chamanga 1992 : 169)

²⁰⁰Melé (cl.6) Paddy, riz (plante). (Voir A. Chamanga 1992 : 142)

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois)

Wuja wungiwa tsena...

Ils ont repris à nouveau²⁰¹

Mawulana Ali msada

De l'aide seigneur Ali (3 fois) (refrain 5 minutes)

Bamba !!! Bamba !!!

Toucher !!! Toucher !!! (4 fois)

Wahikiya amba "Bamba", vavo, wusiringwa montsi wahi hanyuliyana. Vavo, ata...wulimbwa, ata... Wantru mama waja wangiya moni vavo. Walipare, wusikwa na Wantrumama. Vavo, iyo taharaki dre iliyo. Wantrumama kawaskiri. Wasikidjiwe Bwedjani na wale, wastsaha waishidje hunu. Na li ...lilo lingiya. Na wuvahano dre shilindroni. Wandrisa Shilindroni. Iyo vahano ikawo, amba... Shilindroni shatru shisho aswili wadjadre wa Kilingeni,

Quand tu entends ça " Bamba" « Touchez », là, ils la prennent par terre en tirant avec force. Là, jusqu'à ce que la liane soit très raide, en ce moment-là...les femmes sont venues s'introduire là (dans le jeu). Elles l'ont eu, tenue par les femmes (les femmes tenaient fort la liane/elles ne lâchent pas la liane). A ce moment-là, c'est l'excitation qui bat son plein. Les femmes n'acceptent pas. Elles tenaient fort du côté de Bwedjani²⁰² et les autres, veulent la ramener ici (vers le levant). Et ... Celle-là arriva. Et l'endroit c'est *Shilindroni*²⁰³. Ils ont commencé à *Shilindroni*. Cet endroit-là, un lieu où... notre place publique (*shilindroni*), celle-là jadis les parents de Kilingeni²⁰⁴,

wawo dre waka na mamlaka wa zintrongo zizo. Safeke, vuka na baâdhwi ya wantru wa Bwedjani, wadjade wawo, tsena waka moni mwa Mhatse. Iyo wakojo kentsi wavuru Mhatse wawo. Ata wahilemewa na huvura vavo, ata... ha basi, narilishé. Waja walishij; waja walishi vawo. Waja vawo, kila muntru angiya dragonihahe

c'est eux qui avaient le privilège d'organiser ces choses-là (le rite pour faire tomber la pluie). Ceci-dit, il y avait une certaine personne de Bwedjani (« les nobles »), ces parents-là, encore prenaient part à la « danse des esprits » pour faire tomber la pluie. Ils venaient s'asseoir là en prenant part à leur rituel. Quand ils sont fatigués de tirer (la liane), et...assez, on arrête. Ils ont abandonné (c'est la fin du rituel), ils sont venus abandonner eux-aussi. Ils y sont là, chacun rentre chez lui.

²⁰¹ A tirer la liane en chantant

²⁰² Bwedjani : quartier face au couchant (qui s'étant vers l'ouest)

²⁰³ Shilindro (zi-) Attroupement, lieu de rassemblement, de rendez-vous. (Voir A. Chamanga 1992 : 132).
Shilindroni : place publique des gens de Kilingeni

²⁰⁴ Kilingeni ou Klingeni : quartier de Ouani où résidaient les familles Beja et Kombo considéré comme quartier de « *Wamatsaha* »

Drehuka amba, vuka wantru "ma volontaire". Ceci-dit, il y avait des gens volontaires. Des "Mavolontera" amba lewo lazimu, vva volontaires pour que s'il y a la sécheresse au sein tsahakavu moni mwa wumuji; lazima vulawe du village, impérativement des jeunes gens assez wana mashababi wendja swiha waheye paharoni robustes (en bonne santé) quittent (le village), wendre wakantra wu mungwe. Wu gogorolwa montent en forêt pour aller couper la liane (qui va être utilisée pour le rituel). On la trainait pour wushuke hari mwa wumuji. la faire descendre au village.

Wunu, wakoka tsaba moja. Wakatiwuwo, wu Celle-ci, forme une seule (c'est unique). En ce mungwe wuka mtronga....Kavakoka amba wunu temps-là, les lianes étaient très grosses....Il n'y wukutswa. Wakoka ntro mundra. "Apepouré" avait pas une liane tressée (c'est-à-dire que les metra zapara, metra thalathini hale; amba wuwo lianes étaient assez grosses et on n'avait besoin kayakongiwa nkoleya. Vahano fundro vahano. de la doubler en les tressant). C'était assez long. A Welewa...Wahendro kwantrwa hule, peu près ça atteindra trente mètres avant ; et wakohanyulwa wulawa hule; wuja wuhintsiwa celle-là pas d'achoppement. Des nœuds ici là. As-tu compris...Quand on est allé la couper là-bas, on harimwa wumuji hunu. Safeke, kayaka na fundro. la secouait pour la dégager de là, on l'avait déposée au village ici. Ça a fait qu'il n'y avait pas des nœuds

Kawako pishiwa shintru be waka mavolenteri...On ne leurs prépare pas à manger, car ils étaient des volontaires.

Mavolonyeri Hein! Wasitsaha y..., mkabala wazi Des volontaires Hein! Ils voulaient quoi..., taâbu zni ziliyo amba ziwataâbishao hari mwa concernant les problèmes qui y sévissent en les wumuji....Zindrima zawo. Piya zintrongo zawo faisant souffrir au sein du village....leur labour. lewo risivura "Mhatse". Safeke, wahikiya amba Toute leur affaire, aujourd'hui on organise le lewo risiwura "Mhatse" hari mwa wumuji wa rituel pour faire venir la pluie. Ça a fait que, Ouani, lewo piya wanadamu wako juwa. Ka quand ils entendaient qu'on organise aujourd'hui vwaka amba dre wuvi awu dre wuvi. Watsokawo le rituel pour faire tomber la pluie au village de wonsi wawapara vavo, akongiwa harimwa ingwe Ouani (à Ouani), aujourd'hui, toute la population iyo. Wantru wavuru... y savait. Il n'y avait ni un tel ou un tel sans être informé. N'importe qui qu'on rencontrait là, prenait part pour tirer cette liane. Les gens tiraient...

Chaque localité a ses propres rites. A Mro-Maji (litt. rivière-l'eau = rivière pérenne), la population organise un rituel intitulé « Wutamaduni ». Il s'agit de la danse des esprits qui commence au village, puis dans la grotte de *Hamampundru*, puis retour au village.

4.5.2. Le Muguru à Mayotte: Rôle et origine²⁰⁵

On appelle de ce nom une coutume très ancienne qui a pour but de mettre un terme à une sécheresse trop prolongée lorsque l'absence de pluies peut, endommageant les cultures et causer la famine ». (Allibert 1990-91 :211) Si la mousson de décembre n'est pas encore arrivée et que la population constate l'approche de la sécheresse, elle se consulte entre eux, cherche à connaître la cause de l'absence de pluies et va solliciter l'aide des tradipraticiens (mwaliimu). Cette dernière consulte à son tour les astres (*sikidy*) « *Hu buwa bawo* » et conseille les habitants à faire le rite de

²⁰⁵ Par Claude ALLIBERT, Centre d'études et de recherches sur l'océan Indien occidental, INALCO, Paris. APOI XII, 1990-1991 : 211-220 in Dossier Mayotte (Annuaire des Pays de l'Océan Indien 1990-1991, vol 12 (1p.1/2), pp.211-220) Cat.inist.fr/?aModele=afficheN&cpsid=4298636

« *Muguru/Mougourou* » implorant aux ancêtres de faire tomber la pluie afin d'éviter une longue sécheresse qui pourra détruire les cultures et engendrer la famine.

« Si, en décembre par exemple, le régime des pluies de l'hivernage ne s'est pas encore établi, les habitants, après s'être consultés entre eux, vont solliciter l'avis d'un tradipraticien. Celui-ci, moyennant des honoraires convenables, indique le remède à cet état de choses. Il conseille entre autres de faire le « mougourou ».

Le « *Mougourou* » n'est autre qu'un jeu du tir à la corde, une version du mihatse décrit à Anjouan : *« Une grosse liane doit être coupée dans la forêt. On la laisse tremper dans une rivière pendant trois jours. Les habitants intéressés se réunissent alors dans leur village au jour et à l'heure fixés par le « moilimou » (tradipraticien) et procèdent à la cérémonie décrite ci-après :*

Les enfants et les femmes tiennent ensemble un bout de la liane ; les hommes s'attellent à l'autre bout. Chaque parti tire avec force, de chaque côté, la liane. On se traîne, on se roule, sans lâcher le bout. On prend ainsi du champ dans un sens ou dans l'autre. Le « moilimou » et les vieillards suivent le cortège en chantant avec la foule ». (Ibid)

Les participants supplient, et demandent aux ancêtres de les pardonner s'ils ont commis des fautes. Les ancêtres ne doivent pas les abandonner, ne doivent pas les faire souffrir de la sécheresse. Ils les implorent leur pitié.

« Le chant consiste à une invocation aux ancêtres. Les assistants implorent leur pardon, les prient d'oublier les discordes qui agite les hommes – discordes que les morts peuvent reprocher aux vivants en toutes autres circonstances, mais dont il ne faut pas leur faire un crime, en ce moment où ils vont souffrir de la sécheresse. Peut-être un de leurs ancêtres est-il mécontent ? Mais quelque fois le motif de sa colère, ils le supplient d'avoir pitié d'eux ».(Ibid)

Relevons quelques passages de ces chants : *« O ancêtres, dit le chant, votre vie est passée. Songez que nous sommes vos enfants, que votre sang coule en nos vaines. Ne nous faites pas souffrir. Reposez-vous tranquillement. Mais n'abandonnez pas les vivants. Sans la bienfaisante pluie, nous serons desséchés et nous finiront par nous fendre comme des cocos exposés au soleil.*

Cependant nous suivons les exemples que vous nous avez donnés. Vous travaillez la terre, quand vous étiez en vie. Nous faisons de même, par respect des traditions

Et par amour pour vous. Nous ne mangeons pas les anguilles d'eau douce qui sont les gardiennes de l'eau. Nous vous obéissons. Pourquoi donc nous faire manquer de pluies, et ainsi nous causer tant de souffrance. Est-elle donc ainsi la justice sur terre que malgré notre obéissance, nous ne puissions recueillir que punitions ». (Ibid)

Les implorations aux ancêtres continuent parfois par des reproches et des suppliques. Le « *mwalimu* » maître de la cérémonie dirige le cortège et rappelle les cantiques. Parmi les participants, quelques-uns, à tour de rôle, natifs du village chantent et les autres reprennent en chœur la prière : *« [...] A tour de rôle, chaque homme, natif du village où se faisait la cérémonie, et de race libre, honorable, chante cette prière que répètent en chœur les « lutteurs du Mougourou ».*

Le « moilimou » dirige le cortège en appuyant les vœux des habitants. A un moment donné, tout le monde s'assoit par terre, en cercle autour du tradipraticien. Debout, celui-ci fait une invocation aux ancêtres. Il rappelle les prières chantées il n'y a qu'un instant, et demande pour les assistants une semaine ou un mois de pluies.

Tous alors crient : « Venez, venez, ô pluie, par la grâce de nos ancêtres. Nous ferons des offrandes pour vous remercier ». (Ibid)

Dans le « *Muguru* », il y a une part réservée uniquement aux âmes des ancêtres. Un animal, toujours, choisi par le « *mwalimu* » sera consommé par les habitants : *« Un bœuf ou un cabri, taché de blanc, est désigné par le « moilimou » et immolé. La viande débitée en menus morceaux est*

déposée sur des feuilles de bananier et offerte aux âmes des ancêtres. Personne des vivants ne devra y toucher. Quelquefois aussi, on n'immole pas l'animal ; on le remet en liberté et il se perd dans la brousse où il devient sauvage.

D'autres bœufs ou cabris à tache, également choisis par le « moilimou », sont abattus et mangés par les habitants ». (Ibid)

« Au moment de rentrer au village, le « moilimou » désigne un assistant – notable de préférence – natif du pays. On l'attache avec une chaîne en argent, les mains derrière le dos ; chacun fait semblant de le frapper. Puis on l'abandonne sur place et tout le monde s'éloigne.

Le sens de ces gestes s'explique par l'espoir qu'ont les habitants que les esprits des morts s'apitoieront plus aisément en voyant souffrir un de leurs propres descendants. Ils croient que leurs prières seront exaucées – sans retard – les ancêtres ne pouvant pas laisser garrotter plus longtemps leur petit-fils ou leur arrière-petit-fils.

A Ngazidja, où se fait aussi ce rituel, il s'agit souvent d'un *sharif*, descendant du Prophète, car on dit que ce dernier va intervenir pour lui son parent.

La personne attachée pousse des cris pitoyables : elle pleure et gémit. Si dans sa douleur, évidemment feinte, elle laisse couler ses larmes à terre, on pense alors que les ancêtres seront avertis plus vite – par le simple contact des pleurs avec le sol, ils se préoccupent, semble-t-il, de la situation de la victime et feront tomber la pluie pour la délivrer de ses souffrances.

Heureusement, les habitants ne prolongent pas, outre mesure, cette petite comédie. Le tradipraticien envoie, quelques instants après, quelqu'un pour détacher le pénitent.

On le ramène ensuite triomphalement au village. La cérémonie est terminée ». (Ibid : 220)

4.6. Le Mdandra de Mro-Maji²⁰⁶

Ce village situé à un kilomètre à peu près de Bambao Mtsanga organise chaque année la danse des esprits mdandradans la grotte de *Hamampundru*, un lieu sacré « *ziara* ».

4.6.1. L'historique et position géographique du village

La disparition du sultanat avec l'abdication du dernier sultan en 1909, avait facilité à Anjouan l'accaparement des terres des indigènes par les colons. Pierre Verin l'avait bien souligné « [...] le dépeçage foncier de l'île s'accéléra... Même les terrains attribués aux esclaves affranchis... étaient compris dans la vente. Les villageois dépossédés devenaient une réserve de mains d'œuvre pour la Société ». (Verin P. 1994 : 117) Ahmed Ali technicien planteur de la Société Bambao Tropikal S.A, spécialiste des plantes à parfum, nous donne quelques précisions : « Selon une carte²⁰⁷ datant de 1924 dressée par un topographe malgache, le village de Mro-Maji n'existait pas encore. C'est probablement vers 1935 que des populations venant des Koni se sont installées pour fonder le village. Précision : au départ, à cet endroit il y avait une cocoteraie et à l'époque du directeur Hébert, un certain Soidridine Ben Said Mansoib, alors chef des domaines, a donné l'autorisation aux ouvriers de la Société Bambao de s'y installer. But de la manœuvre : avoir à proximité de l'usine toute la main d'œuvre nécessaire pour le traitement du sisal et les labours ». Le village de Mro-Maji est perché sur le flanc de la montagne de *Habakari* à 100 mètres d'altitude à peu près, formant un petit plateau en pente douce et un ravin à l'ouest où coule une rivière pérenne qui traverse le village. La partie ouest du village, est constituée de gros rochers basaltiques, très abrupts, aux formes arrondies entre

²⁰⁶ Mro maji, « rivière eau », c'est-à-dire qui a toujours de l'eau, est le nom d'une rivière au débit abondant appelée *Tratringa* sur les cartes et par les Européens. C'est aussi le nom d'un village.

²⁰⁷ Nous n'avons pas pu imprimer la carte topographique faute de matériel

lesquels les passages répétés des habitants ont tracé des sentiers. Au sud, pendant la saison pluvieuse, la terre est charriée par les eaux de pluies et s'accumule six cent mètres plus bas sur les terrains des gens de Bambao. Etant trop exposé au vent, le premier village constitué des maisons en pisé, sauf la mosquée, fut détruit par le cyclone du 22 décembre 1950.



Photo145: Rivière pérenne de Mro-Maji (d'où le nom de Mro-Maji), Rivière qui ne tarie jamais. C'est à ce niveau-là que la Société Bambao a planté leurs captages pour alimenter leurs alambics. C'est le sentier qui mène vers la grotte de Hamampundru, un ziara(lieu sacré) en montagne.

Source : Bourhane Abderemane – Photo prise en 1995

Le nouveau village fut construit, un peu plus bas, sur un plateau à trois cent mètres de l'ancien village où subsiste une mosquée délabrée, rongée par les intempéries et qui témoigne de l'occupation ancienne du lieu. Cette mosquée servait aussi de *ziara*(un lieu sacré). En la visitant, nous avons trouvé à côté de la niche des morceaux de tiges d'encens, de la cendre et quelques morceaux de charbon de bois. Les quelques maisons en dur s'imposaient au milieu des maisons en pisé et une route bitumée reliait la ville de Bambao-la-mtsanga à Mro-Maji

Nous rapportons ici ce que disait le vieux chef du village Attoumani Madahowa concernant la création de ce village:

« [...] Vavo rakolaua Koni de rakoshuka hunu rijo fanya hazi. Urumwa wa mufarantsa... Wakati kwamba ne Mue-zi-Mungu aja akorafu na wendro, wahuhendra uahuheya nahushuka de yaja yatsongesa wudhwamana watru de « Mshe Wubera » mzungu m'farantsa... aja ariri atsaha baâdhwi ya wantru...hein ! aja arihinsi vani. Vanikamue rakinti vani. Vo aja arihinsi vani, waye ariringe amba wasi wadjeni. Akorilisa na hurinosa na hurivindza ata muda wa maha miraru... ne rahiringeledza zatru wanatrongo. Aja arihinsi makawo vanu. Isa, aja aribuliya naintsi amba mpaharoni hule wami tsijua amba wuwo de Mshe Wubera. [En parlant de Hébert] Wami tsijua amba wanyu wakoni. Majimbi yanyu na yamarindri yaâni mlime shtsahani. Shtsahani de wuju hule. Wewuju hunu de mihogo yanyu nazintsuzi. Aja arinamuliya namna iyo... Rikinti...ata hupara avasavani... Yamaesha...Yamaesha ya... yaka madziro be Mwe-zi-Mungu aja ayafanya mangu. Ivo ilio amba kwamba rija rakentsi vani ». (Annexe -3-O)

Traduction : « Là nous venons de Koni²⁰⁸ et nous descendons ici pour travailler. C'est l'esclavage français...Quand Dieu nous a délivré de ces va et vient, en escaladant [la montagne] et en descendant ici ; cela a poussé notre responsable « Mshe Wubera » (Monsieur Hébert) un français, blanc ...Il était

²⁰⁸ Les deux villages de Koni (Koni Ngani et Koni Djodjo) sont très enclavés à 678m d'altitude au niveau du massif central.

venu nous appeler, il a voulu certaines personnes (des représentants)... Hein ! Il nous a réunis ici. Ici même, sur cette terre, là où nous sommes assis. Celui qui nous a installés ici, nous a considérés comme étant des étrangers. Il nous donnait à manger, à boire, à vêtir pendant trois ans...Et nous organisons notre vie. Il nous a installés définitivement ici. En plus, il est venu nous fournir une terre dans la forêt là-bas, si on parle de cette forêt, je comprends bien qu'il s'agit de Monsieur Hébert. [En parlant de Hébert] Je sais que vous êtes des Koniens. Vous pouvez cultiver vos bananiers et vos taros dans la brousse. La brousse (ou la forêt), c'est la haut [sur la montagne]. Là où il n'y a pas d'herbes, vous allez planter vos maniocs et les ambrevade. Il nous a recommandé de faire comme ça...Nous nous sommes installés ici jusqu'à maintenant... La vie...la vie...était très difficile, mais Dieu l'a rendu si facile. C'est parce que nous sommes venus rester ici »

Un vieillard de quatre-vingt ans à peu près, natif de Bambao m'avait informé en Août 2005 qu'il y avait aussi des descendants d'esclaves (*Makua*). Certaines populations de Bambao qui, dépossédées de leurs terres, sont parties s'installer à Mro-Maji. La société avait tout pris. Tu sais disait le vieux, Bambao est un village de « *Wazindzi* », « *Makua* », des esclaves, beaucoup d'esclaves « *Warumwa* » venant d'Afrique « *Mrima* » depuis le temps de *MfalumeMawana*. Ils habitaient ici dans cette ville. Mais maintenant on n'en parle plus ; tout a changé. Beaucoup de gens des autres localités sont venus se marier ici à Bambao et à Mro-Maji. Moi-même j'ai des enfants là-bas...Tous les enfants ou descendants de ces esclaves se sont intégrés. Je connais beaucoup de gens dépossédés de leurs terres et qui sont partis s'installer dans les autres îles surtout à Mohéli et à Mayotte pour refaire leur vie là-bas...

Les Koni ont été considérés par certains auteurs comme descendant des Austronésiens, et faisant partie des premiers autochtones de l'île. Connus localement sous le nom de *Wamatsaha*, les Européens les ont aussi appelés *Bushmen*. Repiquet 1909). Allibert explique : Le mot « *Bushmen* ²⁰⁹...s'appuie sur le mot *bushi* (ou *buki*), terme bantou pour nommer les Malgaches et apparu la première fois chez al-Idrisi ²¹⁰. [...] il ne fait pas de doute que les *Bushmen* de Repiquet ne sont pas des Africains de type *Boschiman* mais des Malgaches ». [...] le mot, *wamatsaha* est un autre terme local pour désigner les populations de la campagne ²¹¹ ». (Allibert C. 2000 : 53).

Quand le village a été détruit par le cyclone, les villageois ont abandonné l'emplacement. Ils se sont installés un peu plus bas. Le chef du village nous donne les raisons de cet abandon : « *La raison pour laquelle nous sommes descendus un peu plus bas, la raison, c'est parce que le blanc, monsieur Hébert, est venu mettre des bornages (délimiter le terrain)...pour le village. Il est venu mettre des bornes...Il y a un canal qui fait couler l'eau jusqu'en bas, bien entendu...quant à nous, nous constatons que nous devons avoir l'essentiel pour la vie quotidienne. Nous aurons nos enfants ici... Bien entendu...nos enfants vont prospérer, voilà pourquoi nous sommes descendus plus bas. Nous avons eu cette idée, dès le début... ».*

« *Imaâna ratralia untsini, maâna, de huka amba mzungu mshe Ubera [Hébert] wayé aka aja aritriliya kura...ya umuji. Aka aja atria kura...Vwa kanale ushukidzao maji untsini hule, ehen...wasi vatru, risona amba risitsaha ntrongo zilio amba kwamba uzo za maesha. Ritsoja ridze wana* En ce qui concerne le site sacré de Hamampundru, voici sa réaction : « Nous étions chez nous là-bas à Koni, mais ces lieux sacrés étaient déjà là, dès le début. Et il y avait des gens qui quittaient Koni là-bas avec nous pour venir...pour venir dans ce lieu sacré. C'est le plus

²⁰⁹ Note 149 :53 « Le terme *bushmen* vient de hollandais *boshjesman*, indigène de l'Afrique du Sud ». *Idem*

²¹⁰ « A proximité de cette île du *Jâvaga* se trouve également l'île *Kûmur*. Ses habitants sont noirs de peau et se nomment *al-bûmiyyin* (ou *al-bûqiyîn*). [...] Entre cette île et la côte des *Zeng*, il y a une traversée d'un jour et une nuit [...] » (Idrisi 1984) voir Vire F. (1984) cité Par Allibert C.(2000 :53).

²¹¹ Note 151 :53 « *Sacleux* (in *Ahmed Chamanga 1979 :179*) donne « brousse, hallier » pour *matsaha*. *Richardson (1885 :536)* donne *Saha* en malgache pour « campagne ». En dépit de la ressemblance des deux mots, la filiation ne peut être affirmée ». *Idem*

watru vani...ehen!...Wana watru watsorandra de célebre lieu sacré...de cette région...ce lieu sacré
ratralia untsini. Ifikira iyo ija iriva nyagu de Hamampundru »
mwandro... ».

« Rika hatru Koni hoho ne iziara zizo kamwe uzo za mwandro. Amba vwa wantru rakolawa Koni hoho
rahija...rahija harmwa iziara iyo. Iyo dre iziara nkuu...ya irejion ini...iziara ya Hamampundru... ».

A Mro-Maji, à cause de sa rivière pérenne, la Société a réalisé un captage pour alimenter l'usine ainsi que les habitations. Actuellement cette installation vétuste est toujours utilisée par la Société surtout pour la distillation d'ylang. L'eau arrive dans un château d'eau par le biais d'un petit caniveau en pente.

4.6.2. La danse des esprits « le Mdandra » à Mro-Maji, et dans la grotte de Hamampundru

Aux Comores, il y a plusieurs sortes de « *ngoma* » (la danse). On distingue les « *ngoma za harusu* », les différentes manifestations qui ont eu lieu pendant les festivités des mariages, les *twarab*, organisé par les clubs, le « *garasisi* » imitation des exercices militaires britanniques organisés à Bambao, les « *ngoma za madjinni* » (*ngoma* des djinns, des esprits). Le *ngoma*, instrument fondamental qui donne le rythme du chant, est un tambour cylindrique « *Fumba* » et « *Dori* » à deux membranes tendues aux extrémités avec une peau de chèvre (après l'avoir tendue et séchée au soleil). Celui qui nous intéresse, c'est le « *Mdandra* » (la danse des esprits) organisée à Mro-Maji dans la grotte de *Hamampundru* (la maman muette).



Les deux photos 146 et 147 : Montrent le début du rituel « Mdandra » (la danse des esprits) au village de Mro-Maji sur la place sacrée « Shandja ».

Photo 146 (à gauche) : L'homme qui est au milieu, responsable du rituel, dirige la danse au village. Quand il est en transe, il quitte la scène et laisse la place à son adjoint (bonnet blanc et tricot rose manche longue).

Photo 147 (à droite) : l'homme qui est au milieu, responsable adjoint du rituel, dirige la danse après le départ du responsable vers la grotte de Hamampundru.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 1995

J. C. Hébert a décrit en 1958 ce qui se passe à Hamampundru, les habitants pratiquent plusieurs cultes (le rituel de la grotte « le *mudandra* – danse des esprits », le culte des anguilles « *Mhunga* », le culte de *Kokolampo*²¹², le culte de *Wanaïsa*...). Les femmes de Mro-maji – Hamampundru célèbrent le rituel dans la grotte en dansant le *Mdandra* ou *Mudandra*,

²¹² " [...] Dans l'Androy (comme ailleurs dans le sud de l'île) il existait depuis au moins le XIXe siècle, un culte de possession chthonien, celui du *kokolampo* (attesté en fait dans la région depuis beaucoup plus longtemps, puisqu'il est mentionné par Flacourt 1661:55-56, réédit. 1995:151). Le *kokolampo* est un esprit de la nature qui

« Les gens de Ouzini ont un jeu appelé mudandra ou m'dandra. C'est une danse rituelle et ancestrale... Jadis, les gens d'Ouzini auraient habité dans des grottes, l'étymologie populaire rapproche le nom du village d'un mot ancien qui signifie « sous terre ». Comme les habitants des villages de Koni... ceux d'Ouzini sont considérés comme les plus typiques des wa-matsaha... Il s'agit de populations retirées dans des lieux refuges, difficiles d'accès... à l'écart des routes. Ce seraient les véritables autochtones, auxquels plusieurs auteurs ont donné le nom de Bushmen...

Comme le Nkoma²¹³ et le Trimba, le Mudandra... est un rite agraire qui consiste en une sorte de prière adressée aux « esprits » pour la bonne venue des cultures. Les esprits gini sont censés être les intermédiaires entre Dieu (Moungou) et les hommes... Lorsque donc est advenue la saison des cultures, les gens du village d'Ouzini se réunissent au ziara de Singani, au lieu-dit M'Ro Jimaoé (« au ruisseau de la ville de pierres ») situé au Nord de la ville... On danse le mudandra, qui est avant tout une danse, une danse des esprits... Les gini reviennent sur terre chez les possédés... parlent une langue ignorée du commun, ... et parfois réclament des sacrifices d'animaux... la danse s'accompagne de chant.

[...] si le rite ancestral était abandonné, les cultures resteraient improductives, le soleil dessécherait les plantes et les récoltes, la pluie ne viendrait point fertiliser le sol, cataclysmes et cyclones s'abattaient sur l'île... et l'incendie allumé par les esprits vengeurs provoquerait leur ruine ». (Hébert J. C. 1960 :114-116).

Mdrandra est une danse des esprits. Hommes et femmes y prennent part. Les femmes chantent et tapent dans leurs mains en suivant la cadence de la musique. Les chants et les rythmes excitent et poussent les possédés vers la transe.

« [...] Les femmes chantent et dansent en rond. Aucun instrument de musique n'est employé. La danse est simple : les femmes en cercle, se tiennent par la main et les balancent. Tout en tournant, elles chantent : ... commençons le m'dandra... car cette danse s'appelle m'dandra ou moudandra... . [...] On danse le mdandra qui est avant tout une danse, une danse des esprits. Chacun entre dans la danse, danseurs et danseuses formant un cercle ; un musicien se tient au centre, le jini reviennent sur terre chez les possédés ; ils se manifestent par une conduite extravagante ou plutôt divagante, parle une langue ignorée du commun, encouragent les danseurs... . [...] la danse s'accompagne de chant ». (Hébert J.C. 1960 :106)

Claude Allibert avance l'idée d'associer le mudandra au modundo en Somali : « Un ... rite agraire, le mudandra, est pratiqué à Ouzini, où la population est censée avoir habité des grottes²¹⁴. Ici encore, il faut associer ce rite au modundo signalé par Grottanelli (1947), qu'il présente comme une fantasia dansée par les ex-esclaves en Somalie le long de la Uebi Scebeli, secteur bajuni, au son d'un

habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisible au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres... et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades des personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Ces gens possédés par des esprits kokolampo... deviennent des médiums qui portent le nom de jiny. Ces médiums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature". Sarah Fee, N.J. Gueunier (2003-2004:225-226).

Flacourt De E. (1995:151) note 5 chap.XVII:151 "Tradition islamique, on reconnaîtra les anges de l'Islam (malak). Le second ensemble, les kokolampy, nous semble en revanche sans rapport avec l'Islam. Faut-il les rayacher au rampo, esprit des forêts aux Célèbes? (Andriani et Kruyt, vol.55, 1950, p.53)".

²¹³ Au moment de ce rituel, les femmes ainsi que les hommes dansent le mudandra. Sophie Blanchy, dans son « analyse de l'interview fait par M. A. Chamanga auprès de M. Abdou Toumani Msa, Wani, le 18/8/93 [p.2] nous dit : « le mdandra, hommes et djinns dansent ensemble, les djinns étaient dans la tête des hommes, une danse nommée mdandra... Dandaro désigne en (Ki-Mrima)... une sorte de danse, où les danseurs se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'est bien le Mdandra... [...] le mdandra est dansé par hommes et femmes ensembles, par ceux qui ont un djinn avec eux et qui n'en ont pas... ».

²¹⁴ Note 203 :68 « Il ne s'agit peut-être pas d'habitat mais d'occupation rituelle (ziara) comme on en a connaissance aujourd'hui grâce au ziara de Bazimini ». Allibert C. (2000 :68).

instrument qui est un hautbois²¹⁵. Le mudandra est également pratiqué à l'occasion du trimba, rite effectué le long d'un itinéraire à Anjouan. Le Britannique Orme (15 Août 1754) qui évoque les danses de Hauts²¹⁶ d'Anjouan semble au moins en avoir entendu parler²¹⁷ » (Allibert C. 2000 :68-69).

Allibert montre aussi dans ses analyses que « La zone somalienne bantouphone et l'interface galla-bantu²¹⁸ ont joué un rôle authentique dans l'apport de population à Anjouan, et cela à un temps ancien... »

Avant d'aller dans la grotte, il faut qu'on soit possédé. Ainsi la danse commence d'abord au village sur un espace sacré « *shandja* » bien déterminé à côté de la maison du responsable du rite, l'officiant « *Mbuwa Mlongo* » c'est-à-dire celui qui ouvre la porte. J'en ai parlé en détail dans mon mémoire de DEA que je résume ici.

Lors des interviews, l'enquêteur avait posé la question suivante :

« [...] *Ingoma ini namna ipangwawu... ?* ». C'est-à-dire « [...] Comment prépare-t-on ce jeu (rituel)... ? ».

L'officiant, Baha Ali Boura (Annexe-3-M), nous répond :

« *Wao uhea shitswani vani, apindri inguo yahe, avolua inkemba yahe, angadza lidangadzo lahe aâ ! Ivo ajomuambieni isuku yalazimu mufanye ingoma. Ingoma ini, wasi ujotsaha : ya-marashi, rambu, vovo, tibaku, ntsoha aâ ! Wale walio na mo... rindrawo hule lazima wasi uvinga ntsohole...rivingi isihula rindre ripiha hule, rieleha hule, Riisa. Wenyewe waja wajongadza lidangadzo lao dragoni vani...mdandra* ».

« Préalablement, eux (les esprits) se manifestent dans ma tête (son support), revêt ou endosse son habit, on lui remet son turban, et ils s'amuse, c'est sa fête, n'est-ce pas ! C'est après qu'il nous dira le jour propice où il fallait organiser la fête. Pour cette fête (le rituel), nous allons d'abord chercher : le parfum, le bétel, les noix d'arec, les feuilles sèches de tabac, la chaux, n'est-ce pas ? Ceux qui sont avec...Nous...nous qui allons là-bas, il nous faut apporter du riz..., de la nourriture pour préparer là-bas, servir fête dans cette demeure...La danse des (esprits) le *mdandra* ».

Un rite pouvant être une reproduction symbolique d'un évènement, d'une structure, qui se manifeste dans le temps. Il s'agit d'un rite de protection, du village, de la population et des cultures.

²¹⁵ Note 204 :68 « *Grottanelli (1947) ne veut pas y voir le sombar arabe – que l'on retrouve dans le zumari swahili (Sacleux 1959 :131) -, mais plutôt l'instrument sodina malgache dans lequel il voit un instrument d'origine chinoise. Si le point reste à débattre – pour Sachs (1938 :76), l'instrument malgache est d'origine arabe -, il est un fait que l'instrument semble bien de même origine en Somalie et à Anjouan (voir film Angot 1958)* ». idem

²¹⁶ Note 205:69 « *they were seen with reluctance to take in exchange the solemn rites of the Koran the melancholy of a mosque and the hourly repetition of silent ejaculations were objects of aversion to savages whose temple had hitherto been this summit of a hill and whose prayers were best conveyed by songs which they composed* ». idem

²¹⁷ Note 206 :69 « *Le mois d'août et les mois secs suivant sont en effet les mois des cérémonies de ce type* ». Idem

²¹⁸ Note 208 :69 « *Auquel s'ajoutera la danse de possession mugala qui tient son origine d'une population au contact de cette zone. Prins (1952:88) declare que, chez les Digo, « these spirits (evil spirits) have proper names, often derived, it is said, from those of enemy tribes (e.g. sumali, Mgalla) ». Il ajoute que le koma est l'esprit des morts. Par ailleurs, Voeltzkow (1904 :333) avait signalé l'esprit mzuka aux Comores, que Krapf (1850 :42) et Velten (1903 :333) avaient respectivement rencontré chez les Pokomo et les Makwa* ». Idem

Déroulement du rituel : Vers sept heures du matin, les habitants de Mro-maji, tont investi la place « shandja ». L'orchestre composé de cinq personnes conversent entre-eux en attendant les ordres du responsable du rituel « mbuwa mlongo » « l'ouvreur²¹⁹ » pour commencer à jouer. En même temps, des responsables du rituel se sont réunis à l'intérieur de la case de « l'ouvreur », l'officiant (Mamoha varavara). Il s'agit des responsables des esprits (hommes et femmes), le porteur du lait chargé de le livrer dans une grandealebasse (Ntsuva / Ntsuva yafa), le puiseur d'eau bénite de la grotte et qui fait aussi partie des musiciens et le vieux chef du village. L'entretien reste secret ; rien n'a filtré. Les paillottes s'alignent tout autour de cet espace « shandza ».

Beaucoup de femmes commencent à se grouper à côté de la case tandis que les hommes sont un peu à l'écart.

Vers huit heures du matin, l'ordre a été donné pour commencer le rituel. Disposés en demicercle, deux musiciens occasionnels, un *mkayamba* (instrument local à graines) à la main, rythment les chants. La musique active l'arrivée des esprits invoqués. Ils sont cinq à chanter. Un parmi eux est possédé. Le chef (responsable des esprits) est au milieu et pointe son parapluie noir (symbole des ténèbres, le royaume des esprits) en direction de son second. Il est possédé par l'esprit (le djinn) le plus puissant, propriétaire de la grotte. Avec son parapluie noir à la main, il est le premier à lancer le rituel. Lorsqu'il est en transe, il ouvre son parapluie ; symbole de la royauté et du pouvoir. Cet esprit dominant s'appelle « *Bako Hirizi* » (litt.vieux talisman)le grand esprit protecteur. Selon le vieux chef du village, Attoumani Madahowa, la doublure de cet esprit s'appelle *Ba Malida Mousa* et habiteOuani.

Certaines femmes portent des habits presque en haillon et d'autres en tenue traditionnelle « *gawni ou nkandzu ya shindzuani* ». Les plus âgées, ont les visages couverts de masques blancs²²⁰ « *msindzanu* », pris dans le plateau d'offrande « *patsu* ». Elles accompagnent les musiciens en battant des mains et en reprenant en chœur le refrain pour accélérer la mise en condition. Certaines de ces dames sont elles mêmes des possédées. A la danse de « *mdandra* »(danse des esprits), chacun bouge à sa manière ; en allant en avant et en revenant en arrière. Par exemple : Trois ou quatre pas en avant et trois pas en arrière ou bien deux pas en avant et deux pas en arrière. On les voit aussi parfois exécuter alternativement deux pas à gauche et puis deux pas à droite.

Quand la transe du chef atteint son paroxysme, il quitte le lieu (la scène) et entre dans la case où les responsables avaient déposé les offrandes, sur deux plateaux en cuivre ou en laiton « *patsu* ». Il savouredu bétel « *rambu* » mélangéde noix d'arec « *vovo* » et de la chaux « *shinye sha ntsoha* », en rajoutant aussi des feuilles sèches de tabac « *tibaku* ». D'autres produits sont aussi consommés : miel « *ngizi ya nyoshi* », œufs de poule « *majwai ya nkuhu* », citrons « *ndrimwenye* ». Il y a aussi de lasciure fine de santal « *ka* » et « *msindzanu*²²¹ », de l'huile parfumé²²² « *matra yamanukantro* », du parfum « *marashi* », de l'eau de rose « *mawardi* » et unealebasse remplie du lait de vache «*ntsuva*

²¹⁹Celui qui est responsable du rituel, en même temps gardien du site sacré : l'officiant.

²²⁰Masque blanc : « *msindzanu* » est obtenu en frottant le bois de santal « *shimamba* » sur une pierre de corail aplatie « *bwe la msindzano* » pour avoir une pâte blanche ou associée à des graines de plante pour avoir la couleur jaune. En la séchant, la pâte se transforme en poudre. Chamanga (1992 :151) le définit ainsi : « Pâte ou poudre pour masque facial obtenue par frottement du *ka* ou *shimamba* sur une pierre corallienne. *Ka* : Chamanga 1992 :113) « Bois de santal que les femmes réduisent en pâte très fine pour le maquillage facial. Cette pâte est d'une odeur plus forte et de couleur plus foncée que le *shimamba* ».

²²¹ Pâte ou poudre pour masque facial obtenue par frottement du *ka* (*ka* : Bois de santal que les femmes réduisent en pâte très fine pour le maquillage facial. Cette pâte est d'une odeur plus forte et de couleur plus foncée que le *shimamba*) ou *shimamba* (*shimamba* : Espèce de bois de santal d'odeur moins forte que le *ka*). La pâte de « *ka* » porte le même nom « *ka* ».

²²² Dont la composition reste secrète.

ya dziya la nyombe ». Un parfum d'encens (sous forme de tige « *undi* », en vrac « *wubani* » ou sous forme de boules²²³ « *wuvumba* ») envahit la case.



Photo 148

Photo 149

Deux photos 78 et 79 du Musée : A droite le musée à Anjouan et à gauche au CNDRS Moroni. Les flèches montrent les « *patsu* », récipient en cuivre où on met les bétel « *rambu* » et les noix d'arec « *vovo* ».

Source : photos Bourhane Abderemane – prise d'image le 15/03/2007

A l'intérieur de la case, des vieilles femmes se sont assises sur un vieux canapé de fortune et mâchent du bétel « *rambu* » de la même manière que le chef. Certaines chiquent uniquement du tabac, en reprenant les refrains des chansons, puis enduisent leur visage du masque blanc parfumé. Avant que je puisse entrer, des jeunes femmes m'ont croisé sur le seuil de la porte avec leur masque blanc au visage et foncent tête baissée pour aller danser. Des vieux aussi, assis sur des chaises en bois chiquent le tabac et mâchent le bétel en discutant à voix basse.

L'ouvreur (l'officiant) va asperger la paroi de la grotte de cette sciure de santal « *msindzanu* » et du parfum.

Après le départ du chef, son second, en bonnet et tricot rose, manche longue, prend sa place et invite tout le monde à danser avec frénésie sur un rythme endiablé. Etant en transe, le second responsable danse toujours les mains croisées derrière le dos. Les femmes avec leur masque blanc de sciure de santal au visage, dansent aussi à côté de lui. Certaines sont en transe. Une ou deux perdent l'équilibre et titubent. L'une d'elles balbutie quelques formules magiques, incompréhensibles et un autre reste muet.

En retrait, des femmes non possédées accompagnent toujours les musiciens en battant des mains et en reprenant en chœur le refrain des chants du rituel. A l'arrière-plan, les petits garçons et filles observent les danseurs sans rien dire de peur d'être hanté par les esprits.

Après cette danse provoquant la frénésie et l'extase, les gens vont quitter le village en direction de la montagne vers la grotte de *Hamampundru*.

²²³ De fabrication locale



Photo 150

Photo 150 (à gauche): L'homme qui est au milieu est le second chef chargé du rituel. La vieille dame « Koko », un chiromani sur la tête, possède l'esprit Kokolampo.

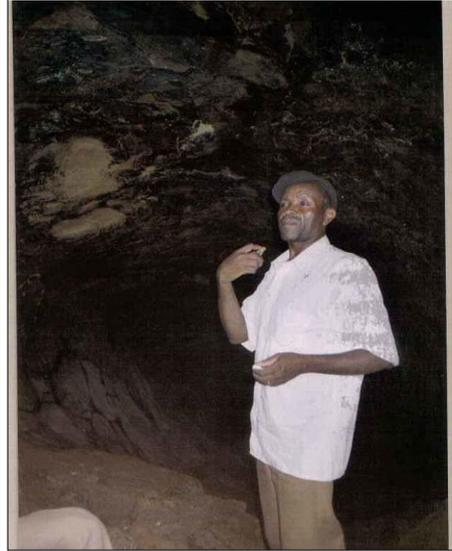


Photo 151

La photo 151 (à droite) : Montre le jeune officiant aspergeant la paroi de la grotte de cette sciure de santal « *msindzanu* » et du parfum (tache blanche sur la voûte).

Source : Bourhane Abderemane –photo prise en 1995

L'ouvreur ou l'officiant « *mbuwa mlongo* » qui est le détenteur de l'esprit protecteur « **Bako Hirizi** » (*le vieux talisman*), quitte le village en premier avec son adjoint et les deux futurs officiants.

Mais avant de prendre le sentier qui mène vers la montagne, en traversant la rivière et entamer l'escalade de la montagne, l'officiant, une baguette d'encens à la main, est assis sur une énorme pierre au bord du sentier. De par sa position, il semble être le gardien du village. L'officiant est seul. Personne n'a le droit de l'approcher, ni de lui parler. Il parle, gesticule pendant un bon moment. Après il se lève et continue sa route, suivi par son second.

Entre temps, sur la place du rituel « *shandza* », là où se déroule la danse des esprits, le chant et la musique continuent et s'accroissent de plus en plus vite. Les acteurs (danseurs et danseuses) sont dans un état de transe totale. Certaines dénouent leur tresse et en secouant leur tête, les tresses s'agitent comme des tentacules de pieuvre.

Et quand le vieux chef [l'ouvreur] appelle son second pour partir, la musique s'arrête et tout le monde se prépare à les suivre en direction de la montagne où se trouve la grotte de *Hamampundru*. Possédés et non possédés prennent le même sentier en direction de la montagne. Les gens quittent le village par vague en marchant en file indienne ; et pas d'attroupement sur le chemin. Celui qui porte laalebasse de lait de vache (non caillé) est parmi les dernières personnes à quitter le village accompagné du vieux chef du village Attoumane Adahoa ou Madahowa.

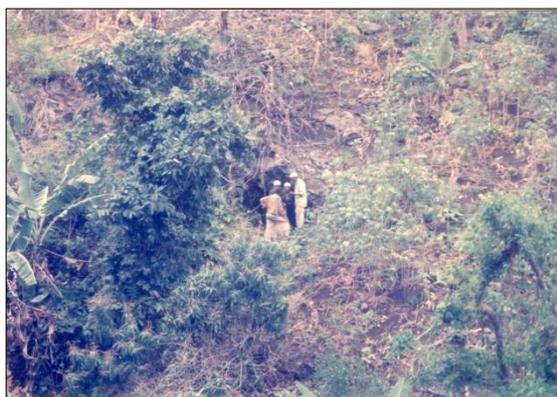


Photo 152



Photo 153

Photo 152 (à gauche) : L'officiant et ses compagnons sont prêts à entrer dans la grotte (vue de loin). Celui qui est derrière, c'est le puiseur de l'eau sacrée qui se trouve au fond de la grotte.

Photo 153 (de droite) : Le vieil officiant « *Mbuwa Mlongo* » procède à l'incantation à l'intérieur de la grotte un bâton d'encens à la main, entouré par deux jeunes initiés.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 199

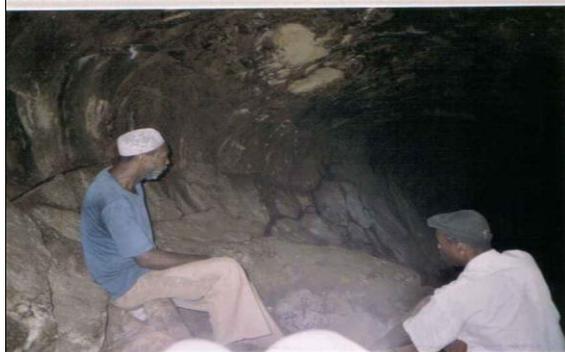


Photo 154



Le futur ouvrier Hafidhou Houmadi Soufou (chemise blanche) s'adresse aux esprits. Il va procéder aux incantations



Photo 155

Photos 154 (à gauche) : montrent l'intérieur de la grotte de *Hamampundru* (*Ziara de Mro-Maji*). Le futur ouvrier (officiant - chemise blanche) se prépare pour l'incantation. La voûte et la paroi portent la marque de la sciure de santal et du parfum.

Photos 155 (à droite) : montrent « la table » « *Mezaju* » composé des pierres plates tout autour. Au milieu du « siège » il y a deux assiettes : une pour les offrandes et l'autre pour mettre la braise et l'encens. Les adeptes déposent des pièces de monnaie sur ces pierres plates.

Source : Bourhane Abderemane – photos prises en 1995

Après cette danse frénétique, les possédés, hommes et femmes, quittent le village, suivis par les autres riverains ainsi que les invités en direction de la montagne vers le lieu sacré "la grotte de *Hamampundru*" « *lidago la Hamampundru* ». En tête, les deux officiants dont l'un, Baha Ali Boura, l'ouvrier principal « *mbua mlongo* », gardien du site sacré « *i zyara* » (*doany*) sont les premiers à

quitter le village. Les deux vieux, en bonnet blanc « *kofia* », boubou blanc « *nkandzou njewu* » et veste noire « *kotridzidu* », tenu du rituel, escaladent en premier la pente et s'arrêtent à l'entrée de la grotte. L'officiant principal, est prêt à ouvrir la porte (geste symbolique) « *mbua mlongo* » et annonce aux esprits l'arrivée des gens. Deux autres personnes les rejoignent. L'un des deux, un grand, portant un bonnet, porte un bâton d'encens « *mwiri wa wundi* » déjà allumé et le remet au gardien en chef. Baha Ali Boura, le bâton d'encens « *ondi ou wundi* » à la main, prononce quelques formules magiques adressées aux esprits avant d'entrer à l'intérieur de la grotte « *dagoni* ». Une fois qu'il a franchi le seuil de l'entrée de la grotte, les trois autres personnes le suivent. Il s'agit de son second, du puiseur d'eau sacrée et le porteur d'encens.

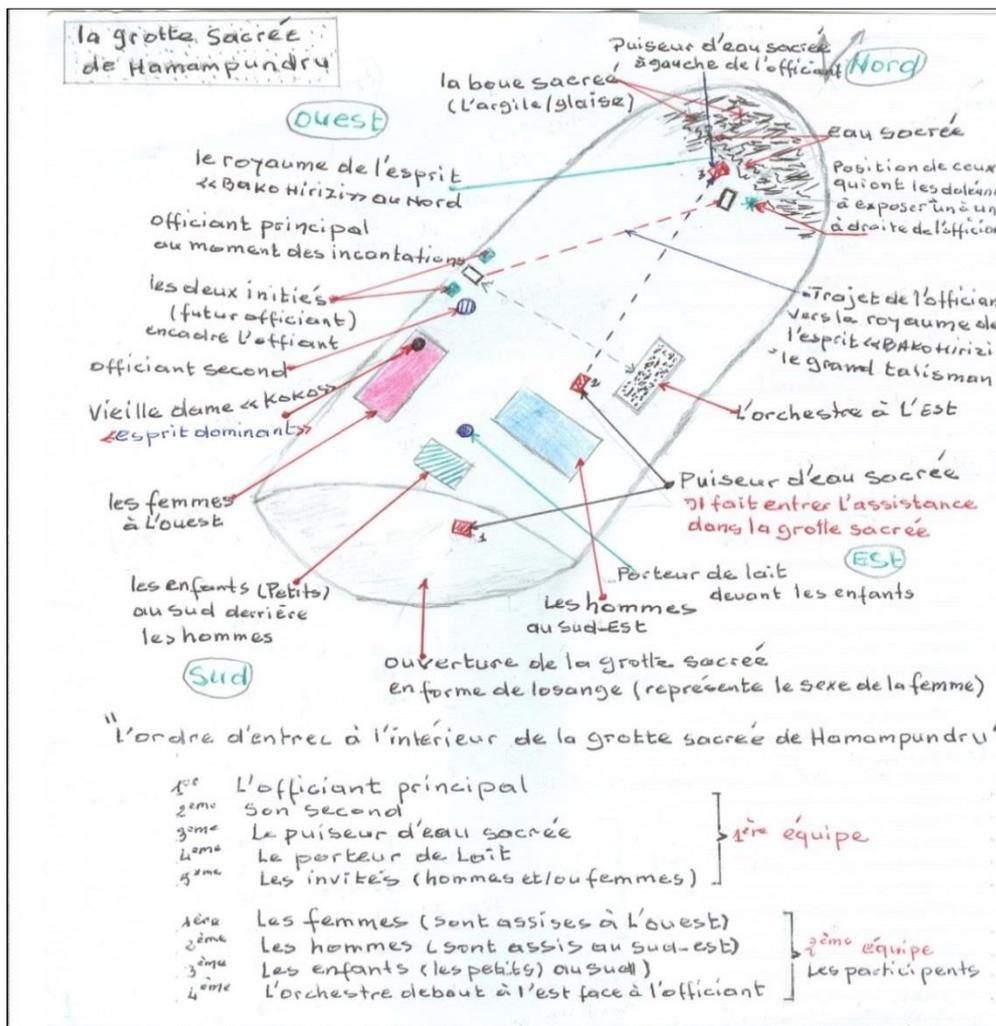


Schéma 2 : Disposition des différents intervenants à l'intérieur de la grotte sacrée de Hamampundru (Lidrago la Hamampundru).

Située sur le flanc très caillouteux de la montagne, les participants vont escalader cette pente abrupte pour accéder à la grotte après avoir attendu en contre bas l'autorisation de grimper donnée par le Puiseur d'eau qui se positionne à l'entrée de la grotte et invite les gens à y pénétrer suivant une hiérarchie donnée. Les femmes en premier, il les appelle par leur nom propre ou par le nom du premier enfant mis au monde. Puis les hommes sont appelés aussi par leur nom propre ou par le nom du premier enfant mis au monde et enfin les enfants. Mais avant d'entamer l'ascension, on traverse une petite rivière sèche et tout le monde doit se déchausser.

Au début, à l'intérieur de la grotte, les participants sont positionnés en fonction des points cardinaux. Les officiants, les deux initiés, la vieille koko (qui a l'esprit Kokolampo) et les femmes sont placés à l'ouest.

Les hommes sont assis au sud-est (le porteur du lait, le puiseur d'eau sacré). L'orchestre se positionne à l'est, face à l'officiant. Les enfants sont placés au sud, derrière les hommes. Au nord, c'est le siège du grand esprit protecteur, vieux talisman « *Bako Hirizi* ».

Au milieu de la cérémonie personne ne doit bouger, sauf le vieux chef du village qui sur ordre de l'officiant, va préparer la braise pour brûler les encens (*Wuvumba*²²⁴) et honorer les esprits du feu. Le Puiseur d'eau doit chercher de la boue sacrée au fond de la grotte. Puis ce sera le tour de l'officiant qui descendra au fond de la grotte dans une obscurité totale (le royaume des esprits). Arrivé au fond de la grotte, l'officiant (*Mbuwa mlongo* » (ouvreur) s'adresse à l'esprit protecteur. Après, l'officiant appelle les participants qui veulent solliciter les esprits à se positionner un à un, à droite de l'officiant. Ceux qui ont reçu la boue et l'eau sacrée, reviennent à leur place. S'il n'y a plus de candidats pour descendre auprès des esprits, l'officiant quitte le fond de la grotte, après le Puiseur d'eau sacrée en remerciant l'esprit protecteur et rejoint sa place. Quand tout est terminé, l'officiant ordonne aux participants de quitter la maison (la grotte) pour continuer à danser sur la place du manguier sacré « *Mangaju* ». Un espace sacré, bien aménagé pour la danse de « *Mdandra* » et aussi pour préparer la nourriture.

La sortie de la grotte s'effectue dans l'ordre inverse de l'entrée. Les enfants sont les premiers à quitter les lieux, suivis par les femmes et après les hommes. En deuxième position, le porteur de lait, puis le puiseur d'eau sacrée, suivi par les deux initiés et enfin, les deux officiants responsables du *ziara* seront les derniers à quitter le lieu afin de fermer la porte en récitant des formules magico-religieuses.

Le rituel de *Hamampundru* est un rite de protection des êtres humains, du village tout entier et de la nature (agraire) : « Protégez d'abord les enfants pour assurer les descendance : **Wana** "les enfants ou les fils", **wajuhu** "petits fils, **zilimbue** "arrière petits-fils", **zikadrundru** " arrière, arrière petits-fils etc... ». Au moment des incantations, l'officiant « ouvrier/*Mbuwa mlongo* » fait appel à des esprits divers : de la nature, des rois et des reines, des esprits sains et des esprits maléfiques. Ce qui fait écho au culte sakalava décrit par Jaovelo-Dzao R. dans son ouvrage intitulé *Mythes, rites et transes à Madagascar*. L'officiant invoque aussi les quatre éléments de la nature l'eau (*rano*) « *maji* » et la terre (*Tany*) « *shivandre shantsi* », l'Air (*tsiku, rivotro*) « *mpevo* » et le feu (*motro, afo*) « *moro* » qui joue chacun un rôle capital ainsi que les quatre points cardinaux.

En procédant aux incantations l'officiant appelle tous les esprits pour qu'ils viennent se rassembler dans la « maison sacrée » (la grotte) : esprit des sultans, des princesses, de la beauté, dames du palais, des reines etc...L'invocateur appelle aussi les mânes de ces aïeux (ancêtres reines) :

B.A.B : <i>Rija rizuru lidago.</i>	Nous sommes venus visiter la demeure
<i>Ra wadzade, ra mwana.</i>	Les parents adultes, jusqu'aux enfants.
<i>Mwe-zi-Mgu aritsedzeye</i>	Que le Tout-Puissant nous épargne
<i>Ya maradi.</i>	Des maladies !
W : <i>Amini</i>	Amen !
B.A.B : <i>Arive nguvu za mwili</i>	Qu'il nous accorde la santé du corps !
W : <i>Amini</i>	Amen !

²²⁴L'officiant demande au puiseur d'eau sacré l'encens en vrac « *Wuvumba* » qui est un mélange de sucre et de bois de santal, coupé en mille morceaux. Puis on chauffe le sucre et après on verse les morceaux de bois de santal dans la marmite et on mélange le tout. Avec le sucre fondu, le mélange est gluant. On prend une mesure d'une cuillère en bois et on le presse à main pour former une boulette. Puis on les fait sécher au soleil. Pour pouvoir les utiliser, on le casse en plusieurs morceaux.

B.A.B : Ha wutukufu waho	Grâce à ta grandeur !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Bako shehi,	Vieux Shehi
Monye sheih Amadi, arive nuru	Me Shehi Amadi, donne-nous la lumière
W: Amini	Amen!
B.A.B: monye sharifu Amadi	Maître Noble Amadi
W: Amini	Amen !
B.A.B: Hazikarama zaho	Grâce à vos faveurs !
W: Amini	Amen
B.A.B : Rike na raha	Que nous soyons heureux !
W: Amini	Amen !
B.A.B: Rike na wewu	Que vous nous donniez la clarté !
W: Amini	Amen !
B.A.B: Arive na jandja	Que vous nous prêtiez main forte !
W: Rija harivua dago la sodi	Nous sommes venus dans une maison de chance.
B.A.B : Na wanyawe rajavani	Avec les amis qui sont venus avec nous.
W: Amini	Amen !
B.A.B: Kullu 'adjimaîna	Nous tous.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu awanadji	Que le Tout-Puissant les sauve !
W: Amini	Amen !
B.A.B: Na mengoni randraru	Pendant une période de trois ans !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Nazi drandraru	Et pendant trois décennies !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Arive baraka ndzema	Qu'il nous accorde sa bénédiction !
W : Amini	Amen
B.A.B : Rangu shiriki	Depuis l'Orient
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ata maharibi	Jusqu'à l'Occident
W : Amini	Amen !
B.A.B : Rangu kibulani	Depuis le Nord
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ata swahilini ²²⁵	Jusqu'au Sud
W : Amini	Amen !

²²⁵ Déformation du mot « Swihilini » = le Sud

B.A.B : Wawe Bako Hirizi	O vous Vieux Talisman ²²⁶ (esprit protecteur) !
W: Amini	Amen !
B.A.B: Na uana waho	Et vos enfants.
W: Amini	Amen !
B.A.B : Na uwajuhu	Et vos petits-enfants (petits-fils).
W : Amin	Amen !
B.A.B : Na izilembwe	Et vos arrières petits-enfants.
W : Amin	Amen !
B.A.B : Na zisika-marindri	Et vos arrières arrières petits-enfants.
W : Amin	Amen!
B.A.B : Harmua uwakati wa leo	En ce jour d'aujourd'hui.
W : Amin	Amen !
B.A.B : Ha isaa ya leo	En cette heure d'aujourd'hui.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ha inyora ya leo	Et le signe astral d'aujourd'hui.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu aridjangaliye	Que le Tout-Puissant nous sauve !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Vwamoja na wanyawe	Nous et les autres !
W : Amini	Amen !
B.A.B : na imaka	Avec la Mecque.
W : Amini	Amen !

²²⁶ Hirizi : Dans son ouvrage, *la vie quotidienne à Marotte*, 1990 page 216, Sophie Blanchy donne la définition suivante : « (swa) (ar hirz, haraza, garder) Amulette faite d'un morceau de papier couvert d'inscriptions religieuses (Extraites du Coran ou de Buruda) et magico-religieuses, enfermée dans un petit sachet de tissu et porté sur soi, à but prophylactique. Elle continue (1990 :189) : [...] le terme wafaku, pluriel nyafaku (en shingazidja) désignant les carrés magiques contenant des nombres ou des lettres correspondant à des noms de Dieu et figurant dans la plupart des Hirizi (amulettes) (et sur certains monuments historiques à la Grande Comore) ».

Quant à Chamanga, lexique comorien (shindzuani) – Français, 1992 p.103) le définit ainsi : « Amulette composée de feuille de papier avec des inscriptions sacrées en arabe et enveloppée dans un petit sac en tissu. On la porte le plus souvent autour du cou ou du bras (Ar. Amulette, tout ce qui préserve contre les sortilèges ou le mauvais œil) ».

Pour Rajaonarimanana N. (1985 :130) : « [...] [Les] maladies apportées par le jiny sont guéries par exorcisme, mettant au cou du malade un talisman contenant une formule magique... [...] Il ne faut pas oublier que l'usage du talisman, soratsy ou hirizi, est seulement un des pôles de la médecine Antemoro, les autres étant l'usage de la prière doa ou tibo, des sacrifices et d'offrandes dits Sadaka, qui sont accompagnés de faly (interdit) et des plantes médicinales... ».

Flacourt (1995 :495) « Note 11, chap. XVII :495 – barbier. Terme du Français du XVII^e siècle signifiant talisman ».

Au niveau de cette incantation, le mot « Hirizi » talisman est une métaphore. Il a été utilisé pour symboliser l'esprit protecteur qui veille jour et nuit à la protection de la population de toutes calamités et à leur vacation.

B.A.B : Na imadina	Et Médine.
W : Amina	Amen !
B.A.B : Na iMasikati	Et Mascate.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na iDjabali Beleya	Et le mont Beleya.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na intsy mwa iDjabali Belea	Et le pays en bas du mont Beleya ²²⁷
W : Amini	Amen!
B.A.B Shela intringi	Eh! Les esprits de la montagne Ntringi !
W : Amini	Amen!
B.A.B : Shela iBeleya	Eh! Les esprits de la montagne Beleya !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wawe Bako Hirizi	Vous Vieux Talisman (<i>Hirizi</i>) (protecteur).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na wawe uka wani	Vous résidez à Ouani.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Ha Malida Msa	Chez Malida Msa (son cheval ²²⁸ ou ancien hôte)
W : Amini	Amen !
B.A.B : Leo ini	Aujourd'hui même.
W : Amini	Amen
B.A.B : Waikusudiya	Tu l'as réservé
W : Amini	Amen !
B.A.B : Hujo huvelesheya	Vous offrir t'offrir (te remettre ta part).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wantru wani Waja vanu	Ces gens qui sont ici.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na mavareni rendrao	Que le Tout-Puissant nous sauve sur les routes que nous traversons !
W : Amini	Amen !

²²⁷ Beleya : (*Béléya ou belea*) c'est une montagne de l'île d'Anjouan appelée aussi « oreilles de chat » en forme de mamelle qui se trouve à l'ouest du lac Dialandze (Dzialandzé) à 1302m d'altitude. Personne n'habite cet endroit, mais elle était considérée comme le berceau des esprits « *un ziara* ». Les esprits vivaient comme les hommes avec « *un réseau de parenté et une organisation sociale au village...* » comme disait Sophie Blanchy (1990 :112).

²²⁸ Le Djinn peut s'installer dans un être humain pendant des séances de possession. Pour s'exprimer et manifester ces besoins, ils empruntent le corps d'une personne humaine. Lorsqu'il monte à la tête, l'esprit humain est provisoirement absent. Son hôte s'appelle en comorien « sa chaise – *shiri* » ou « *farasi yahe* – son cheval ». L'esprit guide son hôte comme « un cavalier qui guide son cheval » à sa guise.

B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na madjabaliju	Que le Tout-Puissant nous sauve sur les montagnes !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Mwe-zi-Mngu arinadji na baharini rendrao	Que le Tout-Puissant nous protège sur les mers et les océans (que nous allons) !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Wawe Bako Monye	Vous Vieux Maître !
W : Amini	Amen !
B.A.B : Shehi Amadi	Cheikh Amadi (nom d'un esprit).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na mowe Sharifu Ali	De Maître Charifou Ali (Sharifu Ali).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na monye Mari Sidi	De Maître Mari Sidi.
W : Amini	Amen !
B.A.B : na Koko Jumbe	Et vieille Jumbe (dame du palais).
W : Amini	Amen
B.A.B : Na Bweni Jumbe	Et Madame Jumbe (la princesse).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Singa	Et Mme Singa (la beauté) (la plus belle).
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Halima	Et Madame Halima ²²⁹ .
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Roukiya	Et Madame Roukiya.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Na Bweni Saâdati	Et Madame Saandati.
W : Amini	Amen !
B.A.B : Harmua uwakati wa leo	Au jour d'aujourd'hui.

²²⁹ Il y a des noms musulmans (Cheikh Amadi, Charif Ali, Mari Sidi) qui, selon notre informateur Baha Ali Bura, sont des noms d'esprits (Djinn) musulmans. Sur cette liste incantatoire apparaît aussi des noms des reines (Halima...(Djumbe), des princesses (Roukiya, Saandati...). Selon la chronique de Said Ahmed Zaki (Allibert C. 200 :17) « *Djumbe Mariam binti Othman Kalichi-Tupu régnait en l'an 1300 et sa capitale était Chaweni ; puis Halimat fille de Mohamed ben Hassan prit la possession du trône sous le nom de Halima I vers la fin de 1492 à Domoni.* » Allibert C. (2000 :20). Il y avait aussi Halima II et Halima III. L'invocateur appelle les mânes de ces aïeules (ancêtres reines).

Au niveau de la cosmologie dans les quatre îles « *la vision du monde transmise par la culture [comorienne] ... est essentiellement une vision musulmane ; mais dans la plupart des milieux sociaux, c'est un Islam popularisé qui se trouve mêlé à des éléments non musulmans venant autant des traditions animistes arabes anté-islamiques que des traditions africaines (bantoues), apportées avec les mouvements de populations (note 1 : voir l'ouvrage de J. Spencer Trimingham, Islam in East Africa, 1964) Sophie Blanchy (1990 :112).*

<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Karibu Bako Hirizi</i>	Soyez le bienvenu Vieux Hirizi
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Tsasi rija dagoni haho</i>	Nous voici venus chez vous.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Rija dago ya</i>	Nous sommes venus dans la maison de
Neêma	grâce.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Ha utrulivu waho</i>	Grâce à votre douceur.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala tsi mo mdu</i>	Sans un cœur sombre.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala tsi hasira</i>	Sans aucun sentiment de colère.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Na wani walio vani</i>	Et ces gens qui sont ici.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Mwe-zi-Mngu</i>	Que le Tout-Puissant
Awave waju rehemu	leur accorde aussi sa miséricorde !
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wahupushia</i>	Ils sont venus exprès pour vous ici dans
Dagoni vani	cette maison.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wajohuzuri</i>	Pour vous rendre visite
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Dagoni haho</i>	Dans votre demeure.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Wala kawaja</i>	Ils ne sont pas venus
Ha utezefu-sheri	pour se moquer.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Be waja ha furaha</i>	Mais ils sont venus avec joie.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Mungu awave furaha</i>	Que Dieu leur comble de joie.
<i>W : Amini</i>	Amen !
<i>B.A.B : Arive na watru furaha</i>	Qu'il nous comble aussi de joie. ²³⁰

²³⁰Incantation corrigée par Mohamed Ahmed Chamanga professeur en linguistique comorienne INALCO.

Après les incantations, le signal est donné pour que les gens escaladent la pente et sont invités, par le puiseur d'eau sacrée, à entrer dans la « maison ancestrale » les femmes en premier puis les hommes qui suivent et les enfants après. L'officiant entame la descente vers le fond de la grotte en prononçant les incantations suivantes. Mais l'esprit protecteur s'est fâché en voyant la lumière. L'officiant interpelait les détenteurs des torches d'éteindre la lumière en disant « ...baya ! baya !... ».

« *Bako ! Bako ! Bako ! Hirizi,*

Tsasi !

Tsi hamomudru

Tsi ha hasira.

He! Bako Hirizi!

He ! Tsasi! Haya! Baya! Baya!...»

« *Vieux !vieux !vieux ! Talisman,*

Nous voilà !

sans rancune

Ni méchanceté.

Heh! Vieux Talisman! (vieux protecteur).

Heh! Nous voilà ! Haya ! Baya! Baya !... »

“Salamu lwahu wabarakatuhu, Asalamu alaikum Bako Hirizi!; monye sheha Amadi; monye Sharifu Amadi; monye Mari Sidi. Rija hari ya dago ya wadjih. Mwezi Mngu arive wadjih. Wajuhu wawo wani Whukusudia...Wavvingi zihishima zaho, za furaha...Vani, waja vanu, wala tsimomdru...Wala tsihasira, ike ya baraka, renga sa”

« Que la bénédiction de Dieu soit avec nous, que la paix soit avec toi Vieux Talisman ! ; ainsi que Mr cheikh Amadi ; Mr charif Amadi ; Mr Mari Sidi²³¹. Nous sommes venues dans une maison (digne de ce nom) éclairée. Que Dieu nous donne d'accomplir nos besoins. Vos petits fils de Ouani sont venus vous rendre visite... Ils ont amené tes offrandes, avec plaisir...Là, ils sont venus ici, sans rancune... ni méchanceté, Que ces offrandes apportent la richesse...Alors Puisiez l'eau ».

La boule d'argile sacrée, doit être partagée : mettre un peu dans la valise pour attirer la richesse et ce qui reste, on doit la mélanger avec la terre dans les champs... Les esprits vont contribuer à enrichir le sol pour avoir une très bonne récolte.

L'officiant autorise au porteur du lait de le distribuer aux enfants...Symbole de la pureté et de la fécondité..., aux femmes et après aux hommes (aux adultes) en dernier.



Photo 156



Photo 157

Les deux photos 156 et 157 : Montrent la place du manguier sacré où les possédés dansent avant de retourner au village boucler la cérémonie.

Source : *Bourhane Abderemane photos prises en 1995*

²³¹Nom des esprits qui vient fréquenter aussi dans la grotte quand on les appelle

Après trois chansons, la danse s'arrête et les possédés se reposent, le temps de reprendre leurs esprits avant de se restaurer et d'entamer la descente vers le village. Le chef est toujours le dernier à quitter le lieu. Certains esprits accompagnent leurs hôtes (surtout le chef) jusqu'au village. Il y a des chansons spécifiques pour la fermeture complète du rituel là où on en avait commencé.

Le retour au village s'effectue en dansant alors que le mwalimu doniya parle. On fait le tour de la ville puis on se rend jusqu'à Marahani au trou de l'anguille et on lui rend compte du rituel. On affirme que l'anguille marque alors sa satisfaction ». (Cidey cité par Allibert C.2000 : 79-81)

Chansons de **Mdandra « danse des esprits » (marquant la fécondité)**

Chanson n° 1 « **Djimbo yahandra** » « **Première chanson** »

Na iliwa (Qu'on le mange)

Femme : Na iliwa yangu na iliwa	Qu'on mange le mien ²³² , qu'on le mange !
Chanteur : De wawe vinegy trupu	Et toi ! Jus fermenté sans rien
Réf : Na iliwa rambu nailiwa	Qu'on mange le bétel, qu'on le mange !
Chanteur: Wanyawe wangu wale haya!	Mes amis là-bas...En route !
Réf : Na iliwa Rambu nailiwa !	Qu'on mange le bétel, qu'on le mange !
Chanteur : Risirema mkayamba	Nous jouons le <i>mkayamba</i> ²³³ .
Réf : Na iliwa Rambu nailiwa !	Qu'on mange le bétel qu'on le mange !
Chanteur : Na kopuwa langilangi	Je cueillais l'ylang ylang (fleur à parfum).
Réf : Na iliwa yangu naliwa !	Qu'on mange le mien qu'on le mange !
Chanteur : Nyama ! [3 fois]	Penchez !
Réf : ainyamiliya ! [3 fois]	Il l'a fait pencher !
Chanteur : Wuka yahe ! [14 fois]	C'était pour lui ! (ça lui appartenait !)
Réf : Ika yangu be ! [14 fois]	C'était pour moi, mais !

Interprétation de la chanson :

Cette chanson destinée pour la « danse des esprits » fait partie d'un répertoire de chants pour évoquer la fécondation ou la procréation. C'est une épopée...Tout est métaphorique, cachée à travers les mots utilisés...

Au début, c'est la femme qui lance la musique en provoquant les hommes, « **Na iliwa yangu na iliwa** » « Qu'on mange le mien qu'on le mange ». Ici le verbe « manger » cache une action, l'acte ; c'est-à-dire le rapport sexuel. Ceci dit : vient me prendre ! Vient m'épouser ! Faisons l'amour...

²³² Ce qui m'appartient ; ici on parle des offrandes que quelqu'un a amené (le bétel, le tabac etc...) et qu'il faudra partager. Il donne l'autorisation aux gens de consommer sa part.

²³³ C'est un instrument de musique.

L'homme réplique en la qualifiant d'un jus fermenté (vinaigre), amer. C'est-à-dire quelque chose d'indésirable, laide : soit son apparence physique [mal fagoté], soit son sexe. « **De wawe vinegy trupu** » «Toi ! Jus fermenté sans rien » ; C'est tout simplement qu'elle n'est pas attrayante.

Le chanteur explose et demande à ses amis de quitter le lieu « **Wanyawe wangu wale...haya !** » « Mes amis là-bas...En route ! ».

Au niveau du premier refrain, on parle du bétel²³⁴ « **Rambu** ». Une plante ligneuse dont les feuilles sont utilisées pour être mastiquée. Ils les mâchent et au bout de quelques minutes, en crachant leur salive devient rouge. Le bétel a la forme du sexe de la femme et les salives qui deviennent rouge à force de mâcher « **le Rambu** » représentent la menstruation. C'est la technique de la métaphore car tout est tabou. Il se pourrait que la provocatrice n'est pas en mesure de coucher avec un homme. Elle est indisposée, donc intouchable.

Le chanteur, quant à lui, accélère le rythme de la musique en secouant très, très fort l'instrument de musique « le **Mkayamba** » afin d'exciter les esprits. Le chanteur, encore une fois, dévoile ses sentiments envers la femme. Il la compare à une fleur à parfum qu'il cueille pour courtiser la femme. Enfin, il ordonne ou demande à celle-ci de se « pencher » (**Nyama !**) pour lui offrir son sexe et faciliter la pénétration et accomplir l'acte de fécondation...

A la fin, le chanteur se moque de celui qui n'a pas pu convaincre la femelle (la femme, la provocatrice) en lui disant que « C'était pour lui ! (ça lui appartenait !) » « **Wuka yahe !** ». Les urbains disaient « **Ika yahe** »

Au dernier refrain, ce sont des femmes et quelques hommes qui jouaient le jeu en acceptant la défaite «**Ika yangu be !**» « Oui ! C'était pour moi, mais.... », ou encore « ça m'appartenait mais !... ».

Chanson n° II « **Djimbo yavili** »

« **Deuxième chanson** »

Bwanaharusi (le marié)

Bwanaharusi alala	Le marié dort
Mulishe woye !	Laisse le Hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul
Ref: Bwanaharusi alala	Le marié dort
Mulishe woye !	Laisse le Hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul
Bwanaharusi alala	Le marié dort
Musimumidje woye !	Ne le réveillez pas hoé !
Ahime waye	Qu'il se réveille tout seul

²³⁴ 1. Plante grimpante de l'Inde (fam. Pipéracées). 2. Masticatoire stimulant des régions tropicales, préparé avec des feuilles de bétel et de tabac, de la noix d'arec et de la chaux. (Dictionnaire universel, Hachette Edicef, 4^e édition Mateu Cromo, 2007, p. 135)

Ref: **Bwanaharusi alala**

Musimumidje waye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne le réveillez pas (hoé)²³⁵ (hé !)

Qu'il se réveille tout seul

Mshe-harusi alala

Musimumidje waye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Ref: **Mshe-harusi alala**

Musimumidje waye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Mshe-harusi alala

Musimumidje waye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille elle-même

Ref: **Mshe-harusi alala**

Musimumidje waye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'elle se réveille toute seule

Bwanaharusi alala

Musimumidje waye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne la réveillez pas hoé !

Qu'il se réveille tout seul

Ref: **Bwanaharusi alala**

Musimumidje waye !

Ahime waye

Le marié dort

Ne le réveillez pas oye !

Qu'il se réveille tout seul

Mshe-harusi alala

Musimumidje waye !

Ahime waye

La mariée dort

Ne la réveillez pas oye !

Qu'elle se réveille toute seule

Ref: **Mshe harusi alala**

Musimumidje waye !

La mariée dort

Ne la réveillez pas oye !

²³⁵ Cri qu'on lance pour exprimer la joie

Ahime waye

Qu'elle se réveille toute seule

He! he he he he he he he he he!

Hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé! hé!

Ndere be !

[10 fois]

Le sexe²³⁶ mais !

Ref: **Anivingiya umwana** [10 fois]

M'a rapporté un enfant

Nkanga

[10 fois]

La pintade

Ref: **Aliya !... liya !**

[10 fois]

Crie !... crie !

Encore une fois, on parle de la fécondité. Cette chanson aborde le mariage. S'agit-il d'un jour de noce où il ne fallait pas perturber le marié durant l'accouplement ou bien tout simplement s'il s'agit d'un jour ordinaire. En parlant du sexe « ou de l'appareil génital féminin «**Ndere** », on aborde la fécondité. Ce sexe m'a amené un enfant « **Anivingiya umwana** ». C'est le fruit de cette rencontre sexuelle.

Chanson n° III « **Djimbo yararu** »

« **Troisième chanson** »

Rilawe rilawe mangoromani lele hoyo !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

Lele hai ! lele hoyo ! Mangoromani lele hoyo !

Au sommet, mais ! Au sommet hoyo ! Ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

Baharini kavu dago mangoromani lele hoyo !

A la mer, il n'y a pas de demeure quel rugissement au sommet hoyo !

Rilawe rilawe mwangoromani lele hoyo !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoyo !

Pashiani rendre Ntringi mwangoromani lele hoyo !

²³⁶ On peut dire aussi « Wadzi » ou « Ndzini » ou encore « Mbeli ya mtumshe »... En français, on peut dire aussi « la chatte » ou « vulve ». En malgache on parle de « tingo » ou « tingi » Mohamed Ahmed-Chamanga, Lexique Comorien (Shindzuani) Français, Paris, L'Harmattan, 1992, p. 161 : « Ndere (-) Sexe d'un animal femelle. *péf.* Sexe d'une femme. Cf. bwibwiri, ndzini, wadzi.

Embarquons pour aller sur le mont Ntringi, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Ba dagoni bandra djema mwanigoromani lele hoya !

Car la demeure est un terrain plat, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Djema la hurema lamba mwanigoromani lele hoya !

Un terrain plat pour se restaurer, ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Rilawe rilawe mwanigoromani lele hoya. !

Sortons, quittons ces coups de tonnerre au sommet hoya !

Dans ce chant le terme « *Mangurumo / mwanigoromani* » caractérise un bruit puissant et qui fait référence au lion (rugissement). Ne s'agit-il pas d'un esprit " *Simba* " gardien du Ntringi, lieu où le tonner gronde souvent. A travers la chanson, on parle du mont Tringi, le massif central, englobant le lac Dzilandze, lieu où convergent tous les esprits. On parle aussi de la mer où habite l'esprit du flot assez puissant car il peut tuer les pêcheurs, chavirer les bateaux s'il est en colère. A la fin du rite de Nkoma à Ouani, le *Mdandra* à Mro-Maji et le *Trimba* à Nyumakele, les esprits reçoivent leur havre-sac, rempli des entrailles de l'animal sacrifié, les os, la tête et les pattes ; déposé dans des lieux bien connu : exemple pour le Nkoma à Ouani, l'endroit s'appelle « *Bandarini* » à 1km50 de la côte, Pour le *Trimba* à Nyumakele, c'est dans le cratère de *Ngomaju* au bord de la mer à l'est de l'île.

Chanson n°IV « **Djimbo yane** »

« **Quatrième chanson** »

Fermeture du rituel

Chanteur : **Naya nuke ndro mawua he ! Mawua leo ! Mawua**

Qu'elles sentent bien ces roses hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! ces fleurs.

W: **He! Mawua lewo mawua he!**

He ! Ces roses aujourd'hui ces fleurs he !

Chanteur: **He! Mawua lewo mawua he!** [18 fois]

He ! Ces roses aujourd'hui ces fleurs he !

W : **naya nuke ndro mawua** [18 fois]

Qu'elles sentent bien ces roses

Chanteur : **Naya nuke ndro mawua he mawua leo mawua**

Qu'elles sentent bien ces fleurs hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! Ces fleurs.

W : ***Naya nuke ndro mawua he mawua leo mawua***

Qu'elles sentent bien ces fleurs hé ! Ces fleurs aujourd'hui ! Ces fleurs.

Dans toutes les manifestations féminines, les femmes portent des fleurs « *Mwawu wa anfu* » ou bien « *shuradji* »²³⁷ symbole de la féminité. La beauté comorienne est axée sur deux produits : le bois de santal, une fois frotté sur une pierre de corail bien aplati donne la sciure de santal, une espèce de poudre que les femmes utilisent pour protéger leur visage appelé « masque de protection du visage contre le soleil ».

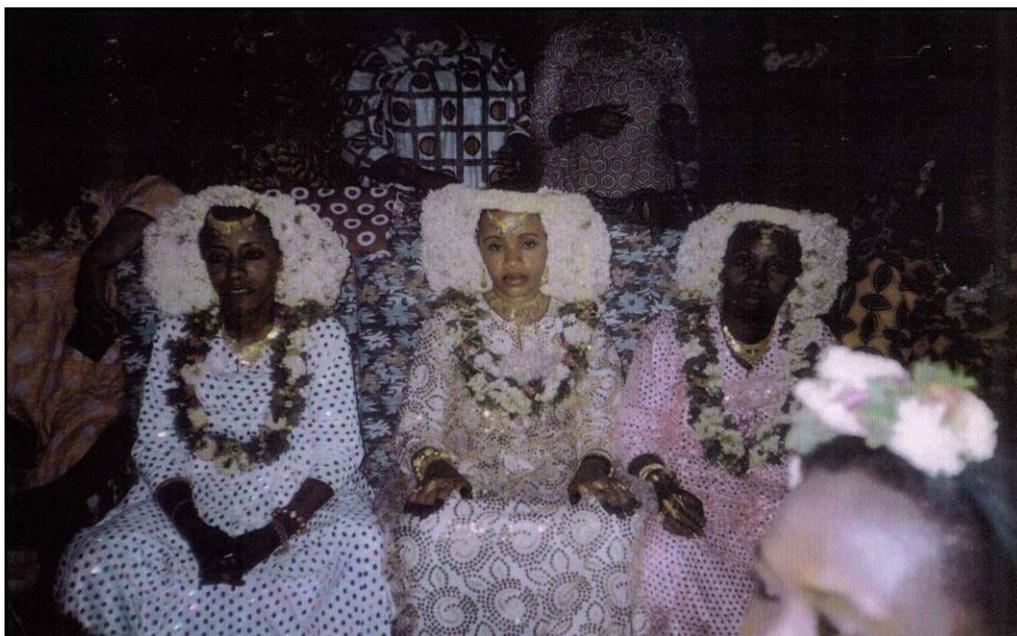


Photo 158 : Montre trois dames ouaniennes, jeunes mariées portant toute une gamme de fleurs, portées, sur la tête, sur le cou. Chaque collier de fleur porte un nom spécifique. Ici, c'est le jour de « Nyadja », une fête en honneur à la belle-mère.

Une autre localité organise aussi le *Mudandra*. Il s'agit de Ouzini (village enclavé de la région de Nyumakele). A *Hamampundru*, les habitants pratiquent plusieurs cultes (le rituel de la grotte « le *mudandra* – danse des esprits », le culte des anguilles, le culte de *Kokolampo*²³⁸, le culte de *Wanaïsa*...).

²³⁷ Mélange des diverses fleurs qu'on attache sur une petite corde et que les femmes portent au moment d'une manifestation quelconque (« Nyadja » : manifestation culturelle organisée lors d'un mariage à Anjouan et surtout dans les grandes villes en honneur la belle-mère. L'orchestre traditionnel composée des femmes seulement chante en honneur de la belle mère. Les compositeurs de ces chœurs vantent le mérite de la belle mère et lui rend hommage.

²³⁸ " [...] Dans l'Androy (comme ailleurs dans le sud de l'île) il existait depuis au moins le XIXe siècle, un culte de possession chthonien, celui du kokolampo (attesté en fait dans la région depuis beaucoup plus longtemps, puisqu'il est mentionné par Flacourt 1661:55-56, réédit. 1995:151). Le kokolampo est un esprit de la nature qui habite des sites naturels, comme les collines, les mares et les grottes. Invisible au regard, les esprits kokolampo sont conceptualisés comme des nains humains; il y a des esprits masculins et féminins qui ont des noms propres... et des caractères individualisés. Ces esprits aiment les objets de couleur noire. Ils rendent malades des personnes qui les provoquent, surtout celles qui souillent leurs sites. Ces gens possédés par des esprits

D'après lui « Les gens de Ouzini ont un jeu appelé mudandra ou m'dandra. C'est une danse rituelle et ancestrale... Jadis, les gens d'Ouzini auraient habité dans des grottes, l'étymologie populaire rapproche le nom du village d'un mot ancien qui signifie « sous terre ». Comme les habitants des villages de Koni... ceux d'Ouzini sont considérés comme les plus typiques des wamatsaha...Il s'agit de populations retirées dans des lieux refuges, difficiles d'accès...à l'écart des routes. Ce serait les véritables autochtones, auxquels plusieurs auteurs ont donné le nom de Bushmen...

Comme le Nkoma²³⁹ et le Trimba, le mudandra...est un rite agraire qui consiste en une sorte de prière adressée aux « esprits » pour la bonne venue des cultures. Les esprits gini sont censés être les intermédiaires entre Dieu (Moungou) et les hommes... Lorsque donc est advenue la saison des cultures, les gens du village d'Ouzini se réunissent au ziara de Singani, au lieu-dit M'Ro Jimaoé (« au ruisseau de la ville de pierres ») situé au Nord de la ville... On danse le mudandra, qui est avant tout une danse, une danse des esprits...Les gini reviennent sur terre chez les possédés...parlent une langue ignorée du commun, ... et parfois réclament des sacrifices d'animaux...la danse s'accompagne de chant.

[...] si le rite ancestral était abandonné, les cultures resteraient improductives, le soleil dessécherait les plantes et les récoltes, la pluie ne viendrait point fertiliser le sol, cataclysmes et cyclones s'abattaient sur l'île...et l'incendie allumé par les esprits vengeurs provoquerait leur ruine ». (Hébert J. C. 1960 :114-116).

4.6.3. Typologie des participants

Comment l'officiant est choisi par la communauté ?

Comment se font la transmission ?

kokolampo... deviennent des médiums qui portent le nom de jiny. Ces médiums peuvent guérir d'autres personnes rendues malades par les esprits de la nature". Sarah Fee, N.J. Gueunier (2003-2004 : 225-226).

Flacourt De E. (1995:151) note 5 chap.XVII:151 "*Tradition islamique, on reconnaîtra les anges de l'Islam (malak). Le second ensemble, les kokolampy, nous semble en revanche sans rapport avec l'Islam. Faut-il les rattacher au rampo, esprit des forêts aux Célèbes? (Andriani et Kruyt, vol.55, 1950, p.53)".*

Flacourt (1995:151) continue sa description:" [...] *les coucoulampou qui sont d'une nature au-dessous de l'Angélique, qui sont nuisibles aux hommes, mais corporels qui habitent dans les lieux les plus solitaires, se rendent visibles quand ils veulent à ceux pour qui ils ont quelque amitié particulière. Ils sont mâles et femelles, contractent mariage entre eux, procréent des enfants, meurent au bout d'un grand espace de temps, encourent même sort que les hommes après la vie ou la béatitude ou la damnation, selon qu'ils ont bien ou mal vécu. Mangent indifféremment de toutes sortes d'animaux et d'insectes, sans crainte qu'ils puissent nuire à leurs corps ou substances corporelles. Ne sont sujets à aucunes maladies, comme étant dénudés de la plupart des accidents auxquels nos corps sont sujets. Le terme de leur vie est borné d'un certain temps prescrits; savent la vertu de toutes sortes d'herbes, d'arbres, de pierre, et toutes choses propres à la guérison des maladies, savent des choses futures, et en avertissent les hommes et les femmes qu'ils affectionnent, connaissent où il y a des mines d'or, de fer, d'acier et autres minéraux. Ils rendent jamais aucun déplaisir aux hommes...Ils enseignent où il y a du miel à leurs amis, et même leur en amassent pour leur donner. Je crois que ces Coucoulampou sont ce que l'on nomme lutin, qui s'adonnent à servir certaines familles..."*

²³⁹ Au moment de ce rituel, les femmes ainsi que les hommes dansent le mudandra. Sophie Blanchy, dans son « analyse de l'interview fait par M. A. Chamanga auprès de M. Abdou Toumani Msa, Wani, le 18/8/93 [Annexe p.85] nous dit : « le mdandra, hommes et djinns dansent ensemble, les djinns étaient dans la tête des hommes, une danse nommée mdandra... Dandaro désigne en (Ki-Mrima)...une sorte de danse, où les danseurs se balancent tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre. C'est bien le Mdandra...[...] le mdandra est dansé par hommes et femmes ensembles, par ceux qui ont un djinn avec eux et qui n'en ont pas... ».

Quand à Ali Mohamed Gou (2000 :216), il se réfère à J. C. Hébert en parlant de Nkoma : «[...] Les femmes chantent et dansent le mdandra. Elles tournent en cercle, se tiennent les mains et chantent ».

Hommes/femmes ?

Quel est leur rang et leur rôle dans la société ?

Habilleme nt à décrire ?



Photo 159 : (De gauche à droite) Ali Madi Soufou Daou dit Bako Daou, Bourahimou Soufou dit Baha Ali Boura, Bourhane Abderemane et derrière, des jeunes (à côté de la place du manguier sacré). Une pose prise à la fin du rituel

Source : Bourhane Abderemane – photo prise en 1995

Les deux responsables du rituel et du lieu sacré, portent tous les deux des tenues typiquement islamiques, or la pratique de « *Mdandra* » danse supposée païenne est incompatible avec l'islam. Ainsi actuellement à Anjouan, des jeunes arabisants appelés « *Djaula* » (ou *Djawula*) (les barbus) mènent une lutte acharnée contre ces pratiques...

***Comment l'officiant est choisi par la communauté ?**

Nul n'a le droit, ni le pouvoir de choisir l'officiant (l'ouvreur/*mbuwa mlongo*), ni les futurs officiants. C'est le *djinn* (*Bako Hirizi*) en personne qui choisit le responsable. Il l'informe en « rêve » et lui donne les instructions (comment procéder ? les interdits, les tabous, les offrandes les plus importantes à chercher, le jour de l'organisation du rituel « *Mdandra* » (la danse des esprits) etc). La communauté ne joue aucun rôle. Elle doit seulement prendre part aux différentes cérémonies organisées par l'officiant. Le responsable peut être aussi bien un homme qu'une femme.

***Comment se font la transmission ? Hommes/femmes ?**

C'est toujours l'esprit « *Bako Hirizi* » qui choisit les futures officiantes et en informe l'officiant principal. Un ou une des meilleurs initiés pourrait devenir son second. Ces jeunes vont recevoir une série d'initiations (Exemples : la façon de préparer les incantations, les différents noms des esprits et leurs localités respectives, les rôles que jouent chaque esprit vis-à-vis du grand maître de Hamampundru, la pharmacopée à maîtriser, procédures à suivre pour récolter telle ou telle plante, comment soigner telle ou telle maladie etc.)

*Quel est leur rang et leur rôle dans la société ?

Les officiants sont des *mwalimu* (maître-guérisseur) ou *mgangi* (tradipraticien), respectés par toute la société. Même s'ils sont du « haut », ce sont des « *kabaila* » dans leur village respectif. Certains sont des *fundi* aussi et enseignent le Coran aux petits, de même, ils dirigent aussi la prière à la mosquée.

Par exemple à Ouani, ceux qui dirigent le rituel du Nkoma (hommes et femmes), même s'ils viennent d'une souche « *Wamatsaha* » de Kilingeni comme disaient les Bwedjaniens, font aussi partie des « *Kabaila* », des musulmans pratiquants qui font leur prière cinq fois par jour etc. Ils sont toujours consultés en cas de problèmes concernant la sorcellerie, la géomancie.

Au moment du rituel, les gens qui ont des problèmes viennent rencontrer le « *Mbuwa Mlongo* », l'officiant. Ils doivent se présenter avant le début de la cérémonie, avec leurs offrandes remis à celui-ci.

*Habillement

Les participants (hommes) portent un vêtement à leur convenance. Les femmes âgées portent des vêtements traditionnels (*kandju ya shindzuani*), un boubou à manche longue avec un pagne dit « *saluva* » le tout appelé aussi « *Gawni* ». D'autres femmes ne portent que des vêtements simples ainsi que les jeunes filles, des robes avec ou sans « *saluva* ».

Quant aux deux officiants, ils portent la tenue exigée par le grand esprit de la grotte de *Hamampundru* « *Bako Hirizi* » : un bonnet blanc, un boubou blanc, une veste et pantalon noirs. C'est le symbole du corbeau à qui d'après la tradition Dieu avait confié un grand talisman (*gris-gris* ou *hirizi*) au corbeau pour le remettre à l'homme. Ce *Hirizi* est censé protéger les humains contre la mort. Or arrivée sur terre, le corbeau avait confisqué le *gris-gris* pour lui. En voyant l'homme qui se penche, il s'enfuit immédiatement pensant que l'homme va lui balancer des cailloux pour le tuer. C'est ainsi que le cou du corbeau est blanc car Dieu avait enveloppé le talisman dans un tissu blanc.



Photo 160 : Montre une partie des femmes et des filles qui avaient participé au rituel, dans la grotte de Hamampundru

Source : *Bourhane Abderemane* – photo prise en 1995

Cette photo représente une partie des participants au rituel de la grotte de *Hamampundru*. Paradoxalement, ce sont les femmes qui participent beaucoup plus que les hommes pour s'attirer la faveur des esprits, protecteurs des enfants et des ressources agraires car ce sont les femmes qui travaillent la terre (cultures vivrières). Ces jeunes filles seront peut-être des futures possédées. Le *sumbwerere* (chapeau de paille) est le symbole de quelqu'un qui travaille la terre ou bien de quelqu'un astreint à des travaux pénibles pour se protéger du soleil. Les tenues sont finalement assez disparates.



Photo 161 : La danse des esprits sur la place du manguier sacré

C'est le *Mdandra*. Au premier plan, tricot violet blanc, de dos c'est Abdallah Mohadji. Au centre, en bonnet blanc et poing brandi, le chanteur, Hafidhou Houmadi Soufou de Koni Djodjo, animait, tournoyait, dandinait. La femme (qu'on voit de dos tête baissée Fatima Houmadi dite Maha Echat Houmadi) en boubou féminin anjouanais « *gauni* » ou « *nkandzu ya shindzuani* » à fleurs multicolores, est une possédée.

***Qui viennent y participer ? Tout le monde ? Qui ne participe pas ?**

Tout le village prend part à ce rite sans exception. Des étrangers peuvent aussi y prendre part sous réserve d'un accord préalable du responsable du rite en suivant les recommandations. Mais actuellement, le taux de participation a diminué à cause de la montée des « nouveaux lettrés – *Djawula* ». Les responsables décédés ne sont pas remplacés. Les jeunes initiés n'ont pas l'étoffe des vieux qui osent s'affronter verbalement aux anti-rituels. Ces anciens étaient aussi des *mwalimu* (tradipraticiens) capables de jeter des sorts à quelqu'un, les gens avaient peur d'eux.

***Est-ce majoritairement des femmes ? Des hommes ? Ou des jeunes ?**

L'expérience nous montre que beaucoup de possédés sont des femmes. Lors des cérémonies de *Trumba* par exemple, femmes sont plus nombreuses que les hommes. Lors de *Nkoma* à Ouani, les femmes sont très très nombreuses. A Nyumakele, c'est toujours les femmes et les jeunes (toute tendance confondue) qui prennent part au rituel de *Trimba*. A Mro-Maji, on constate une participation massive des femmes de tous âges et des jeunes. Les hommes sont partout minoritaires.

***Y-a-t-il les mêmes officiants ?**

Oui, les officiants sont toujours les mêmes. Mais ils initient des jeunes pour prendre la relève en cas de décès ou de maladie.

Actuellement les « Djawula » formés dans les écoles occidentales considèrent ces rites comme des fêtes païennes, incompatibles à l'islam et donc interdisent aux gens d'y participer.